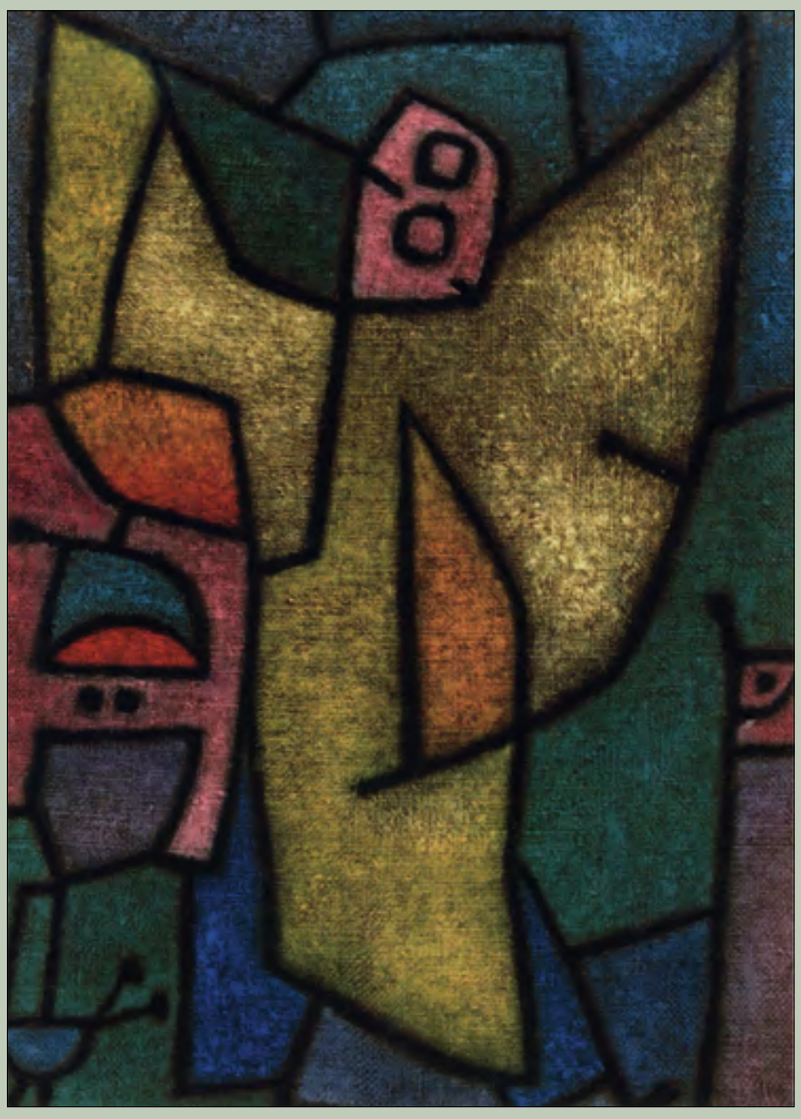
Jean Tétreau

Nouveaux essais, nouveaux mélanges



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Paul Klee (1879-1940), *L'Ange militant* (1940), photo : Christian Mantey.

Jean Tétreau (1923-2012) est un écrivain, philosophe, romancier et essayiste québécois. Photo : Philippe Tétreau.

Liminaire

Sous le titre général de *Nouveaux essais, nouveaux mélanges**, l'auteur a réuni dans ce volume six textes dont chacun aurait pu paraître séparément. Publiés ensemble, ces six opuscules forment, en quelque sorte, chacun avec son propre intitulé, les chapitres d'un même ouvrage.

* En 2006, quand l'auteur mettait un point

final à cet ouvrage, il l'avait intitulé *Écrits philosophiques.* Plus tard, il a réuni tous ses textes de nature philosophique, inédits et publiés, sous ce même titre. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de donner à l'ensemble des six essais suivants le titre du deuxième de ceux-ci. [NdÉ]

Qu'avons-nous cherché par la publication de ces notes de lecture, de ces observations, réflexions et essais ? Nous avons voulu faire coup double, c'est-à-dire réveiller, d'une part, la curiosité d'un public devenu tiède à l'égard des sujets scientifiques, et susciter d'autre part son intérêt pour leur étude.

Qu'il s'agisse d'histoire romaine *(En relisant Suétone),* de physique *(La Matière : le tout ?... le rien ?...),* de morale personnelle *(Éloge de la constance)* ou de relativité *(Représentation d'un monde relatif),* on trouvera sûrement à cette lecture des raisons de discuter, à tout le moins pour le plaisir ; on aura de toute façon des motifs de s'interroger, avec l'auteur et avec beaucoup d'autres personnes, sur l'avenir de l'homme et de la femme modernes et sur celui – pourquoi pas ? – de la Terre et de son milieu naturel, le cosmos.

J. T.

EN RELISANT SUÉTONE

Omnis homo mendax

PROLOGUE

L'écrivain et homme d'État peut-être le plus spirituel de son temps, Winston Churchill, eut un jour ce mot étincelant : « Les Romains m'ont volé toutes mes citations et, pour faire bonne mesure, ils les ont traduites en latin. »

Contrairement aux harangues des écolâtres du Moyen Âge ainsi qu'aux discours de nos maîtres titulaires de syntaxe latine, ne disons plus : « Nous devons tout aux Romains. » Répéter cela de nos jours serait fort probablement injuste et certainement ridicule.

*La culture des lettres anciennes était jadis un excellent moyen de former l'esprit d'un élève ; on oublia seulement que ce n'était pas le seul. Garçons et filles profitèrent de cet enseignement qui produisit un nombre imposant de lettrés des deux sexes. Car, au rebours de l'opinion reçue, les femmes de lettres, en littérature française en tout cas, n'étaient pas moins nombreuses autrefois et ne le sont toujours pas moins que leurs collègues masculins. Les pédagogues d'aujourd'hui semblent avoir compris que le principal, en matière de culture intellectuelle, c'est de mettre en contact quotidien un jeune esprit avec le plus grand nombre possible de domaines du savoir, avant qu'il n'accède au stade des études supérieures, avant la « spécialisation ». Autrement dit, il faut que le cerveau de l'étudiant, donc l'ensemble de ses facultés rationnelles et volitives, se tende, grâce aux « humanités », aux sciences exactes comme aux sciences expérimentales, vers l'*humanitas, *vers cette nature, cette condition, cette qualité humaine dont parlent depuis toujours les philosophes, quelle que soit la latitude sous laquelle elle se manifeste, quelles*

que soient l'époque et les mœurs qui la caractérisent ou la culture dans laquelle elle baigne.

Pourquoi serait-il moins valable, au point de vue humain, d'étudier les langues asiatiques modernes que de s'adonner à la pratique du latin ou du grec ancien ? En tant qu'outil de communication, une langue n'en vaut-elle pas une autre, pourvu que les deux soient contemporaines ?

*Quel est le plus important, de l'humanisme littéraire à la Jacques Amyot ou de l'humanisme existentiel à la Jean-Paul Sartre ? Le fait d'enseigner à l'élève les classiques était avantageux pour sa connaissance de la psychologie, mais un tel enseignement avait un grand défaut : il était exclusif, il visait sans le dire à la naissance d'une élite, ce qui n'était pas mauvais en soi ; seulement, cette pédagogie amenuisait le caractère universel de l'*humanitas *dont on voulait d'autre part promouvoir et répandre partout le principe. Ce qu'il importe de comprendre, c'est que les études humanistes, quel qu'en soit l'objet – apprentissage des langues anciennes ou connaissance de leur histoire, de leurs rapports communs – restent fondamentales en dépit de toutes les différences culturelles comme de toutes les divergences d'opinion. Certes, Scipion l'Africain et Hannibal nous semblent plus près de nous que les samouraï et les empereurs nippons ; cependant, il n'y a pas moins d'*humanitas *chez ceux-ci que chez ceux-là. Ou la condition humaine est universelle ou le genre humain n'existe pas.*

Parmi les moyens mis à notre disposition pour mieux connaître l'homme, figurent donc l'histoire et ses cinq à six mille ans. L'anthropologie est un autre moyen, la sociologie en est un troisième. Et si la biologie est la science de l'avenir et peut-être même l'avenir de la science, l'histoire est la perpétuation du souvenir

grâce à l'écrit.

Tenons-nous-en pour l'instant à l'histoire comme méthode d'enquête sur l'homme et sur son passé. C'est d'ailleurs en songeant à la possibilité d'une telle méthode que nous nous sommes mis à relire les historiens, relecture qui fut le germe de l'essai suivant, dont le texte a l'avantage d'être court, m'ont dit des amis, le sourire en coin. Nous proposons donc à l'amateur d'histoire cet opuscule sous le titre « En relisant Suétone ».

Quelle est la nature exacte de ce petit ouvrage ? Que contient-il ?

Commençons par dire ce qu'il n'est pas.

Le lecteur ne devra pas y chercher une étude historique sur les mœurs, les actes, la vie des premiers empereurs romains : on ne saurait refaire en d'autres mots les brèves biographies de Suétone, pas plus que récrire les Vies parallèles *de Plutarque, resculpter le sarcophage d'Alexandre ou graver à nouveau les* Désastres de la guerre.

Le lecteur constatera de plus que les textes qui forment ce qui est devenu le premier chapitre de Nouveaux essais, nouveaux mélanges, *inspirés dans l'ensemble par plus d'une lecture de* Vita duodecim cæsarum, *ne contiennent aucune thèse visant à démontrer que l'historien latin avait un parti pris ou des préjugés. Le présent essai ne veut donc rien prouver. Il est tout simplement le résultat des impressions et de la réflexion que la vie et les propos des personnages historiques de Suétone nous ont inspirées. Nous avons suivi, comme cet auteur, l'ordre chronologique de leur entrée en scène ; mais comme nous n'avons ni juré ni même promis d'évoquer la mémoire de chacun*

des douze Césars, il en est certains que nous avons négligés au point de ne les nommer même pas. En revanche, nous avons voulu rappeler au souvenir du lecteur des personnalités telles que Trajan et Julien, le premier n'apparaissant pas, le second ne pouvant pas paraître dans les vies de Suétone ; ces deux hommes d'État, tout comme Marc Aurèle, n'en sont pas moins parfaitement dignes à notre avis de figurer, par leur vie et leurs paroles, sur la liste des gens les plus importants de leur époque.

De toute façon, la liste que nous avons dressée ci-après l'a été dans l'ordre suivant :

César
Auguste
Tibère
Caligula
Néron
Vitellius
Vespasien
Titus
Domitien
Marc Aurèle
Trajan
Julien

À la suite des observations que son exposé des faits nous a permis de faire, nous avons demandé à l'historien latin de nous accorder une interview. Il s'est de bonne grâce prêté au jeu. Cet entretien constitue le dernier chapitre de l'essai consacré à l'historien romain.

JULES CÉSAR

Caius Julius Cæsar,
– 100 à – 44, conquérant des Gaules, dictateur et censeur.

Un chef de bande qui ne l'aimait pas beaucoup, Sylla, disait de César : « Il y a chez lui plusieurs Marius. »

« César, qui n'a pas été un despote comme les autres, a tracé un sillage qui luit encore devant nous. »

JÉRÔME CARCOPINO

Quand on aura fini d'écrire l'histoire et que le temps n'aura plus d'importance, il ne restera qu'un homme, en Occident, dont on aura parlé plus encore que de Napoléon, et cet homme, c'est Jules César.

AUGUSTE

Caius Julius Cæsar Octavianus Augustus,
empereur romain, de – 27 à 14.

« Vous avez non seulement le droit mais le devoir de gouverner en assumant la quasi totalité des charges, y compris naturellement l'impérium proconsulaire et la puissance tribunicienne. »

Dans les familles où l'on s'épouse entre tantes et neveux, oncles et nièces, les problèmes de succession deviennent vite insolubles, même si la loi prévoit la plupart des cas. Sa propre succession fut longtemps le tourment d'Auguste.

Le gros souci de ce dernier : assurer la continuité, la permanence des institutions réformées de manière que celles-ci ne donnent lieu ni à la création d'un empire trop autoritaire, ni à la constitution d'une république socialiste.

Écrire pour soi, n'écrire que pour son plaisir, quel sort enviable à comparer au mien ! s'écrie peut-être Virgile après avoir écrit les derniers vers de *l'Énéide*.

TIBÈRE

Tiberius Claudius Nero
empereur de 14 à 37.

CALIGULA

Caius Cæsar Germanicus,
empereur de 37 à 41.

NÉRON

Lucius Domitius Claudius Nero,
empereur de 54 à 68.

I Pouvait-on rêver plus magnifique décor de théâtre que la Rome des Césars, particulièrement celle de Tibère, de Caligula et de Néron, avec ses voies pavées, ses édifices, ses monuments robustes, ses jardins, ses terrasses, ses statues de marbre, de pierre et de bronze ? Quel comédien, en effet, n'eût pas été tenté de faire partie de cet ensemble, de ce spectacle, d'y jouer un rôle ? En tout cas, les tentations que la beauté* de la Ville éveillait chez les artistes, les trois personnages susnommés n'ont pas manqué d'y succomber chacun à sa manière.

* Il faut tout dire. Rome était belle de loin. Certains de ses quartiers, habités par des sénateurs, des *optimates,* étaient sûrement

magnifiques ; cependant, la plupart des sections de l'urbs, étaient plus ou moins malsaines. Cf. Florence Dupont, *La Vie quotidienne du citoyen romain sous la République*, Paris, Hachette, 1989.

II Excellent soldat, Tibère se signale à la tête des armées romaines, d'abord en Dalmatie, puis en Pannonie. Cet officier remarquable sur les champs de bataille était un connaisseur en parties fines, au demeurant avare de son temps, jaloux de ses loisirs, qui pour lui ne devaient toujours rimer qu'avec plaisirs. Il avait en horreur les ennuis des autres ainsi que les problèmes administratifs touchant la marche des affaires de l'État. Une fois qu'il fut investi du principat, on eût dit qu'il ne tenait pas du tout à l'exercice du pouvoir, ne manquant jamais une occasion de s'éloigner de Rome. Maintenant qu'il y jouait officiellement le rôle principal, il éprouvait le besoin de faire autre chose. Il organisa de fait moult fêtes intimes, très intimes même, où des garçons et des filles à peine pubères s'adonnaient sous ses yeux à des jeux que le flamine de Jupiter n'eût peut-être pas approuvés. Il était, néanmoins, presque toujours d'humeur chagrine pour ne pas dire sombre. Il lui fallait plus qu'un spectacle de variétés pour le dérider. Il était au surplus fort partisan de la délégation de pouvoir. Ainsi confia-t-il à son favori Lucius Séjan le soin de gouverner tandis que lui, l'empereur, prendrait des bains de soleil à Capri, pour lors la Cythère des hédonistes, épicuriens et sodomites de tout poil, qui se livraient en priorité à la philosophie... lire *pédophilie*.

III Séjan ayant abusé de ses pouvoirs, ayant trahi l'empereur, celui-ci en prit de l'humeur, se fâcha pour de bon et fit exécuter son favori de même que tous les membres de sa famille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'État policier se venge d'une félonie non seulement en liquidant le traître, mais en éliminant ses proches d'une manière ou d'une autre. Au XXe siècle, Staline, Hitler, Himmler furent des virtuoses de cette forme de châtiment à répercussion, pratiquée à l'époque dans plusieurs pays, notamment en Espagne durant la guerre civile.

IV Il est un chapitre de l'histoire romaine, constitué d'événements survenus entre la fin du divin Jules et les débuts de Commode, chapitre ou épisode qu'on pourrait intituler *Des assassins assassinés*. Tibère, qui, au commencement de son règne, avait fait mettre à mort Postumus Agrippa, petit-fils d'Auguste, ainsi que bien d'autres (cf. Tacite), mourut à Misène étouffé par un soldat prétorien, le 16 mars 37.

V Autre assassin non moins abominable, Caligula, fils de Germanicus et d'Agrippine, reçut d'abord une éducation toute militaire. Mais il se passionna bientôt, selon Suétone, pour l'art lyrique, la danse, la comédie au sens large. On eût pu croire, à le voir si calme dans son enfance et son adolescence, qu'il était un incorrigible introverti ; cependant, on s'aperçut très tôt du contraire : il était extraverti comme il n'est pas permis, et son goût pour les spectacles ne cessait de croître. Il organisa, non pas une fois mais plutôt dix, les jeux du cirque, afin d'y participer lui-même, distribuant les récompenses aux vainqueurs, les reproches et les châtiments aux vaincus.

VI Vers quel moment devint-il ce fou sanguinaire dont Suétone nous a fait le saisissant portrait ? L'historien ne nous le dit pas. Il énumère en revanche les crimes de toute nature que le « monstre » a commis durant les trois dernières années de son existence, qui fut beaucoup trop longue en dépit de sa brièveté. Ici naîtra dans l'esprit du lecteur une énigme. Comment un empereur romain, disposant d'un personnel pléthorique et de tous les moyens matériels voulus, a-t-il pu, en si peu de mois au regard de l'histoire, verser tant de sang, accumuler tant d'horreurs ? De très nombreux individus furent personnellement visés par les arrêts du magistrat suprême. Il décidait de leur sort sur-le-champ, et, comme allait le faire Staline dix-neuf siècles plus tard, s'en prenait également à des groupes, à des classes sociales, par exemple ces deux légions qui étaient entrées en rébellion plusieurs années avant la naissance du tyran.

VII Dans l'enfance et l'adolescence, Caligula avait été presque un modèle de bonne conduite. Quand, exactement, perdit-il l'esprit ? Il est impossible de le préciser. Autre mystère : pourquoi les Romains ont-ils tant attendu pour le piéger et l'abattre ? Les cohortes prétoriennes étaient sans doute trop bien payées, elles ne voulaient pas risquer, par un coup forcément chanceux, de troubler l'ordre apparent dont jouissait depuis Auguste la nouvelle république autoritaire.

VIII Le troisième comédien de la troupe, le troisième cabotin, celui qui manifesta le plus de talent à la scène comme à la ville, ce fut Néron dont le règne (presque quatorze ans) dut paraître éternel aux Romains.

IX Si Caligula fut la personnification de la Démence en « bottines de soldat », Néron fut celle du Délire sanguinaire en toge virile. Le cerveau de Néron ne contenait, semble-t-il, aucune cellule correspondant au sens moral ; son esprit, en d'autres termes, ne possédait aucune catégorie qui fût plus ou moins apparentée à la connaissance du bien. En récompense, le sentiment de culpabilité l'envahit dès après la mort de sa mère, mélodrame qu'il avait monté comme une pièce de théâtre.

X Comment, se demandera-t-on maintenant, un homme sans conscience morale peut-il éprouver de la culpabilité ? N'est-ce pas là le plus étonnant des paradoxes ? Comment concilier une insensibilité quasi totale avec l'impression constante, durable, d'une inéluctable responsabilité ? Cette sensation de culpabilité, d'écrasement du moi sous le poids de la faute, ne se situe pas, chez des individus comme Néron, dans la sensibilité, puisqu'ils n'en ont point, mais se trouve ailleurs (dans l'imagination, peut-être, tout étant possible) et elle résulte, cette sensation singulière, de leurs multiples complexes (d'Œdipe, d'Électre, etc.), tous phénomènes également inconscients.

XI Après avoir assassiné son « frère » Britannicus, sa mère Agrippine, sa femme Octavie et tué d'un coup de pied sa maîtresse et seconde femme Poppée, le maître de Rome, s'inspirant de Tibère qui faisait passer ses plaisirs avant la gestion des affaires de l'État, se consacre à l'art, particulièrement au chant, et se donne en spectacle dans les villes italiennes et grecques, au cours de tournées triomphales et dispendieuses. Son goût pour l'art lyrique, la comédie, les jeux du cirque, les chevaux, goût qui ne se dément pas d'une année à l'autre, est le seul genre de sensibilité qu'on lui connaisse. Ce voyou magnifique, cette superbe canaille qui aurait pu, à l'exemple d'Hérode, faire massacrer des millions d'enfants ou tuer de sa main un bébé par raison d'État, versait un pleur en écoutant un cithariste ou en s'écoutant lui-même chanter.

XII Mais à chaque Néron son Vindex, comme à chacun de nous son envers ou son ombre portée. Lasse des pitreries de l'empereur histrion, l'armée se révolta. Néron connut alors, dans toute son horreur, un sentiment qu'il avait su si bien inspirer au peuple romain, au sénat, à l'ordre équestre, bref à des millions d'hommes et de femmes : la peur, celle qui vous vide brusquement le ventre. Il courut, étreint par l'angoisse, à la recherche d'un refuge ; la petite escorte qu'il avait réunie autour de lui s'égailla bientôt dans la nature. Il ne restait plus auprès de lui qu'un affranchi dont il fit un justicier ou son assassin, c'est selon ; de toute façon, il lui tendit une arme tout en lui ordonnant de l'étriper, ce que l'autre fit sans discuter après lui avoir laissé quelques secondes pour mourir sur un mot d'auteur, ou mieux, d'acteur.

VITELLIUS

Aulus Vitellius,
empereur romain de janvier à décembre 69.

I Son aventure, car on ne saurait parler ici de règne, n'a pas duré douze mois entiers. Par sa basse courtisanerie auprès de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron, il se faufila le plus habilement du monde entre les trames politiques serrées qui se nouaient et se dénouaient au profit d'un petit nombre de privilégiés et au détriment du peuple, si bien que, sans titre aucun à de telles fonctions, il se retrouva, grâce à Galba, commandant en chef de l'armée de Basse-Germanie. Il fut un des nombreux généraux romains à être proclamés empereurs par leurs soldats. Les siens se firent battre deux fois de suite. Réfugié dans son palais, Vitellius en fut chassé par les légionnaires d'Antonius Primus et mis à mort par la populace, au forum.

II Vitellius est beaucoup moins célèbre pour ses faits d'armes que pour certains bons mots qui en disent long sur son caractère, celui-ci, par exemple, prononcé sur un champ de bataille : « Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon, et surtout celui d'un concitoyen. » (Cité par Suétone.)

III Le seul mérite de Vitellius, être innommable pétri de vices et perdu de mœurs, est d'avoir, comme nous le laissions entendre plus tôt, traversé indemne, sous plusieurs gouvernements, une des époques les plus troubles de l'histoire romaine ; évidemment, il aurait eu trop de chance s'il eût fallu qu'il échappât également à ses bourreaux, à son destin.

VESPASIEN

Titus Flavius Sabinus Vespasianus,
empereur de 69 à 79.

I Célèbre chez les historiens par ses campagnes contre les Germains, les Britanniques, les Juifs et, chez les profanes, par sa taxe sur l'urine ainsi que par d'autres mesures sociales. Un soir, ayant demandé qu'on le laissât seul à la terrasse de sa maison tombant en ruine, il se prit à réfléchir à mi-voix : « Jamais je ne fus si pauvre, soupirait-il, et l'on me traite d'avaricieux. Qu'à cela ne tienne, au moins j'aurai fait démarrer un beau projet : la construction d'un Colisée ! » Son grand sujet de préoccupation était cependant le siège de Jérusalem. Son fils Titus en dirigeait les opérations, qui semblaient pour l'instant connaître le plus grand succès.

II Que pensait Vespasien de Jérusalem et des Juifs ? Voici, très succinctement, son avis sur ce vaste sujet : « Occupée d'abord par les Égyptiens, Jérusalem devint, les générations passant, une ville puissamment fortifiée. David en fit la capitale d'Israël, la ville sainte du peuple juif. Sa situation en sol philistin l'appelait à une haute destinée. Hélas, elle est aux trois quarts détruite ! »

III « Ce qui me stupéfie chez les Juifs, ce sont leurs croyances. Ils adorent Adonaï, dieu unique et tout-puissant qui s'amuse à leur jouer de mauvais tours et se fiche d'eux comme on peut se ficher d'une chiffe. Comment croire en un seul dieu quand aucun de ceux qui veillent sur nous n'est digne de foi, quand aucun d'eux n'a d'existence si ce n'est dans notre esprit exclusivement ? Ce dieu unique des Israélites est décidément le plus étrange des dieux étrangers. Un jour, il ordonne à son serviteur Abraham d'immoler son fils pour je ne sais plus quelle raison. Le patriarche se met en frais d'exécuter la volonté divine ; au dernier moment, comme il lève le bras pour égorger son garçon, Adonaï le lui saisit, empêchant ainsi l'accomplissement du sacrifice. Un dieu qui fait de telles niches aux mortels a beaucoup de loisirs assurément. »

IV Toujours dans le même ordre d'idées, Vespasien entretenait les pensées suivantes : « Une fois de plus, le temple de Jérusalem sera détruit et la Judée sera romaine comme l'est la Syrie. »

V « Que restera-t-il bientôt de cette citadelle ? Titus prendra la ville et le temple, mais ce ne sera plus une ville, ce ne sera plus un temple, ce sera le plus vaste champ de pierres et de détritus du monde. »

VI L'état de santé de l'empereur commençait à l'angoisser. Il avait des aigreurs ; il avait des douleurs dans les membres. *L'inéluctable perspective de la mort,* cliché littéraire des plus courants, effleurait parfois son esprit, mais à peine. Il n'acceptait pas que la mort le décourageât. « Qu'ai-je à craindre d'Elle ? se disait-il, s'il n'est rien au-delà d'Elle, il ne me restera qu'à dormir pour toujours, ce qui n'est pas si pénible. Et s'il existait quelque chose ?... Comme l'affirme Cicéron dans son *De senectute,* ce quelque chose ne peut être qu'agréable. Et alors, je partagerai mes plaisirs avec tous ceux qui sont déjà disparus. Repos éternel ou lieu de villégiature perpétuelle, ni d'un côté ni de l'autre je n'ai à me faire de souci... Une chose me tarabuste cependant. La dernière fois que mon médecin m'a vu, ses doigts ont appuyé sur mon ventre, et il a fait alors une bien méchante grimace ; ce qui néanmoins ne m'empêche pas de ronfler toutes les nuits comme une harpe sous le vent. »

VII Ces pensées suscitèrent dans son cerveau l'image des philosophes stoïciens et le souvenir de leurs conseils pour la conduite de la vie.

VIII « Leur attitude quant à la douleur, qu'ils nient, a certes un côté surhumain dont je dois reconnaître l'héroïsme ; hélas ! je suis trop douillet pour approuver ce comportement. »

IX « Soudaine, violente ou lancinante, la douleur a tôt fait de se rendre maîtresse de nos nerfs, puis de notre esprit. »

X « Et puis, on ne manque pas de moyens pour mettre fin à une souffrance qui n'en finit plus. »

XI Quittant ce sujet de méditation un peu trop grave, sa pensée s'arrêta sur la politique, dont il était après tout un professionnel, comme il l'était de l'art militaire.

XII « La meilleure politique, murmurait-il, consiste encore à promettre à la population tout ce qu'elle souhaite, afin que, pleine d'espoir, elle se tienne tranquille ; la meilleure politique consiste également à lui donner juste assez de ce qu'elle désire pour l'empêcher de tout casser. »

XIII Se rappelant que ce jour-là était un anniversaire, celui du passage du Rubicon : « Il y a cent vingt ans, dit-il avec une colère feinte, la République aurait pu faire l'économie d'une guerre civile, n'eût été l'état déplorable de ses finances. »

XIV « Il eût suffi, poursuivit-il, que Pompée recrutât deux légions supplémentaires pour faire reculer César, qui se serait soumis, à moins qu'il ne se fût donné la mort. Mais voilà ! La République n'avait plus assez d'argent ! Équiper et payer dix mille nouveaux légionnaires supposait une dépense de six cent mille talents d'or, et Rome ne les avait pas : trop d'argent était en circulation, il n'y avait plus un sesterce dans les coffres de l'État. »

XV Une situation analogue, le manque de numéraire donc, menaçait aujourd'hui les armées romaines en Orient, autant que le faisait la résistance des Juifs. Titus avait encore les choses bien en main, mais il attendait depuis des semaines un important convoi qui ne venait plus. Cette attente, dont Vespasien était bien sûr au courant, suggéra à ce dernier l'idée de taxer des produits naturels tels que l'urine. Il fallait absolument non pas assainir

les finances publiques, puisqu'il n'existait plus de telles finances, mais bien les refaire, les restaurer. L'empereur croyait aussi qu'en demeurant pauvre il donnait l'exemple de l'épargne. Cette opinion était assurément une erreur. De guerre lasse, il fit placarder dans Rome des affiches où l'on pouvait lire : « Citoyens romains, enrichissez-vous, vous souvenant qu'il n'est point de petites économies. »

TITUS

Titus Flavius Sabinus Vespasianus,
empereur de 79 à 81.

I Les Romains avaient-ils lieu de craindre que la possession, la jouissance du pouvoir chez Titus ne fût aussi catastrophique que chez Néron ? À vrai dire, les seules catastrophes que l'Italie ait connues à cette époque furent des catastrophes naturelles : épidémies, séismes, déluges, éruption du Vésuve ayant enseveli deux villes. Les craintes des Romains touchant leur avenir sous Titus s'expliquent manifestement par les écarts de conduite de sa prime jeunesse, par ses débauches qui pouvaient dégénérer, ainsi que chez Néron, et l'amener au crime.

II Un épisode romanesque des dernières années de sa vie fut sa rencontre avec Bérénice la plus que belle, fille d'Hérode Agrippa Ier et sœur d'Agrippa II. Moins jeune que Titus, elle avait expérimenté le sexe masculin sous toutes ses coutures. Elle avait un tel esprit de famille qu'elle aurait couché, dit-on, avec son frère, alors qu'en raison de leur âge (elle n'était plus jouvencelle et lui n'était plus puceau), ce genre de plaisanterie leur était interdit.

III Elle et Titus partirent pour Rome en quelque sorte en voyage de noces, lui se faisant une fête de la présenter au peuple, elle se réjouissant des perspectives qui s'offraient largement à sa vue ; entre autres nouveautés, pour elle, notons l'éventualité d'un partage du trône impérial avec son bien-aimé. Le peuple romain (antisémite et pour cause, la guerre avait coûté trop d'or) ne l'entendit point de cette oreille, si bien que Titus dut, devant ces réticences, renvoyer chez elle la belle Juive.

IV Rome connut une première vague d'antisémitisme durant la conquête de la Judée et la prise de Jérusalem par Pompée en – 63. Une seconde vague, sans doute plus violente que la première, déferla sous Vespasien et Titus, enfin maître de Jérusalem en 70. Le ressentiment du peuple romain à l'endroit des Israélites s'exprima par la mauvaise humeur quand il sut que Titus songeait à sceller son union avec Bérénice.

V Dans le domaine des relations entre nations, Vespasien et Titus comptent, avec Jules César, parmi les meilleurs diplomates de l'Antiquité. Vespasien, pour sa part, ainsi que l'a écrit Suétone, gouverna la province d'Afrique avec une honnêteté parfaite, une « intégrité absolue », ce dont les habitants lui furent reconnaissants, comme d'autres le furent vis-à-vis de son fils Titus qui, en sa qualité de tribun militaire en Bretagne et en Germanie, se signala par sa modération, principale vertu des hommes d'État et des soldats dans leurs rapports avec les étrangers.

VI Titus aurait dit un jour, lors d'une campagne particulièrement ardue par suite de la résistance que l'ennemi lui opposait : « Les peuples qui restent soumis à leurs conquérants malgré les vexations et le mépris qu'ils en subissent ne méritent pas l'indépendance qu'ils appellent de tous leurs vœux, sans jamais la saisir au passage. »

DOMITIEN

Titus Flavius Domitianus,
empereur romain de 81 à 96.

I Frère cadet de Titus, Domitien aurait pu revendiquer à juste titre le championnat du monde dans la discipline, déjà fort encombrée à son époque, et dite *crimes toutes catégories*. Il a banalisé l'assassinat, condamnant à mort quiconque avait eu le malheur de lui déplaire. Son règne n'a guère inspiré les artistes, à l'exception de Juvénal. Domitien ressemblait trop à Néron pour être intéressant. C'était un cas de psychose aiguë. Il était envieux et jaloux, indécrottablement jaloux. On a peine à se figurer comment un homme exerçant le pouvoir absolu, possédant tout, en somme, argent, honneurs, biens matériels de toutes sortes, capable au surplus de modifier le destin de l'État d'un coup de stylet sur une tablette de cire, aussi bien que le sort de tel individu, comment donc cet homme pourrait éprouver de la jalousie à l'égard de qui que ce soit, envier un particulier au point d'ordonner sa liquidation, comme on dit dans le jargon politique. De quelle profondeur de ses entrailles peut lui venir l'envie ? De quoi Domitien était-il jaloux chez Agricola ? Que pouvait-il bien convoiter chez ce citoyen sage ? La seule chose, sans doute, dont le second fils de Vespasien ne fît jamais preuve :

la vertu. Sa femme Domitia rendit à l'humanité l'immense service de la débarrasser d'un importun qui se croyait important. Elle avait certes des raisons personnelles de comploter contre lui, car il ne se passait pas un jour sans qu'il l'humiliât. Les blessures d'amour-propre qui ne guérissent plus, qui s'infectent perpétuellement par suite de nouveaux coups portés au même endroit, font le lit de la vengeance.

~

Ce qui révèle le tyran, le trahit pour de bon, c'est sa propre cruauté. Elle révulse ses amis autant que ses ennemis.

~

Le caractère des empereurs romains a fait l'objet d'études poussées, dont la principale conclusion est la suivante : il faut normalement parcourir trois étapes, sur le chemin du crime, avant de pouvoir tuer sans remords. Ces jalons sont l'endurcissement du cœur, la perversion de la raison, la soumission aveugle de la volonté personnelle à l'autorité politique.

~

Un seul vaisseau se rompt, ou une seule synapse, quelque part dans une région vitale, essentielle, de l'encéphale, et c'est la catastrophe : il en résulte une multiplicité des absences, de l'hébétude, de l'amnésie partielle ou complète, de la folie sanguinaire ; l'expression *cécité intellectuelle* est celle qui décrit peut-être le mieux les conséquences possibles de cet accident cérébral.

~

Les crimes commis par l'Église pour punir les hérétiques et les athées, la torture, toutes les variétés de supplice infligées à ces malheureux, au nom de Dieu, étaient le fait ou la faute du prince ; aujourd'hui, c'est le fait de l'État, premier des grands criminels de la société civile. Dans un nombre croissant de pays modernes, le délit d'opinion est la chose la plus grave dont un citoyen puisse se rendre coupable.

MARC AURÈLE

Aurelius Antoninus, Marcus,
empereur de 161 à 180.

I Certains lui reprochèrent son attitude à l'égard des chrétiens qu'il aurait, suivant plus d'un témoignage, persécutés. Or toute sa philosophie, pour ne point parler de sa psychologie, infirme ce reproche. Il ne supportait probablement aucune forme de prosélytisme, et sans doute le fit-il savoir aux chrétiens, sans aller toutefois jusqu'à les immoler aux dieux de ses ancêtres, à des divinités auxquelles il ne croyait plus depuis longtemps.

II Marc Aurèle était un solitaire. Et, comme tous les représentants de cette gent, il aimait soliloquer. Il le faisait d'habitude en compagnie de son secrétaire, qui notait ses paroles, mais alors avec son accord seulement. Le secrétaire, en somme, ne devait pas écrire une ligne sans la permission de l'empereur. Celui-ci ne savait pas – il l'a du reste toujours ignoré – que son scribe, doué d'une excellente mémoire, s'empressait, une fois sa journée terminée, de reproduire sur ses tablettes personnelles (on dirait aujourd'hui dans ses carnets) les choses qu'on avait dites en sa présence, sans qu'il eût le droit de les écrire.

PENSÉES INÉDITES

Que d'ennuis on s'épargnerait si l'on consentait seulement à parler moins, à se taire plus souvent !

~

Un bon mot vous échappe ; il fera rire autour de vous, sauf vos ennemis, qui vous en détesteront davantage.

~

Nul ne saurait fuir son destin, c'est là une certitude absolue ; non moins absolue est cette autre certitude qu'on ne sait rien de l'avenir, si bien que ceci compense cela.

~

Issu de la matière comme tout le reste, l'homme aurait-il honte de ses modestes origines ? Pourquoi cet être relativement libre cherche-t-il à tout prix à connaître son destin ? Pourquoi remue-t-il à cette fin ciel et terre et s'engage-t-il dans des aventures dangereuses ou simplement problématiques comme la guerre de conquête ?

~

La sagesse est pour les uns une vertu presque impraticable, et pour les autres, qui sont la majorité, c'est le plat le plus fade peut-être de la cuisine végétarienne du stoïcisme.

~

On sait de moins en moins ce qu'est l'Univers, on le comprend de moins en moins bien : Ptolémée ne contredit-il pas Philolaos ? Ce que l'on sait bien, d'autre part, c'est que les mathématiques sont une interprétation plausible des systèmes du monde.

~

Le droit romain repose sur l'équité, comme les bustes de Cicéron reposent sur des socles de pierre.

~

Lorsque les lois, par leur contenu même, ont des effets d'une totale perversion, les citoyens ont le devoir de les violer comme ils ont celui d'abattre leurs tyrans.

~

Les sociétés hiérarchiques, dominées par le principe d'autorité, durent en général plus longtemps que les sociétés égalitaires, dominées par l'idéal de liberté.

~

La statuaire de l'Égypte et de la Grèce anciennes a figé l'histoire de ces pays dans des chapitres de granit.

~

Une seule chose mérite d'être prise au sérieux dans la vie : le crédit que vous accordent vos créanciers.

~

N'attends pas que le mendiant te regarde dans les yeux et te tende la main pour jeter ton obole dans sa sébile.

~

Nous nous faisons toujours trop de souci pour nos enfants. Dans la plupart des cas, ils savent mieux que nous ce qui leur convient, et notre sollicitude les agace ; n'allons surtout pas prendre cet agacement pour de l'ingratitude.

~

La paix entre les nations restera toujours précaire, parce qu'elle est un ensemble de forces divergentes, un système de poids en équilibre instable auquel s'oppose quelquefois la puissance même d'une volonté supérieure.

~

Aux frontières, le maintien de l'ordre ou paix armée, et, à l'intérieur, la tranquillité : tels sont les parents naturels du bien-être des peuples.

~

Si tu ne fais que des gestes utiles, tu gagneras beaucoup de temps pour ton repos.

~

Un officier romain ne devrait jamais avoir que deux soucis : son loyalisme envers l'Empire et le bien-être des soldats qui sont à ses ordres.

~

(Anonyme) Si vous pouvez faire douze mille pas par jour, vous pouvez en faire treize mille.

~

(Anonyme) Le sang des crimes imputables à tant d'empereurs romains n'a jamais terni l'éclat des vertus pratiquées par deux ou trois exceptions.

TRAJAN

Marcus Ulpius Trajanus,
empereur de 98 à 117.

I Au saut du lit, le maître de la maison mande l'affranchi Publius X, qui paraît aussitôt, la peau rosée de s'être frotté longtemps avec du crin de cheval.

— Tu te sens d'attaque ce matin ? lui demande Marcus Ulpius.

— Autant que César peut le souhaiter.

— À la bonne heure !

II Sur ces mots, l'empereur laisse tomber ses vêtements de nuit et, avec la vélocité d'un projectile catapulté, fond sur le lutteur professionnel qui prévient l'assaut par une adroite esquive. Les athlètes se saisissent alors, celui-ci du pied droit de l'autre et l'autre de l'avant-bras gauche de celui-là ; une mêlée s'ensuit, ils basculent bientôt et roulent sur les dalles ; à la fin l'affranchi, par déférence, cède à l'adversaire qui lui colle les épaules au sol.

~

« L'exercice du corps prépare, par le mouvement, les conditions d'une réflexion qui se fera dans l'immobilité. »

~

« Pourvu qu'il ne soit pas trop myope, un empereur voit plus de choses du haut de son trône que s'il descend dans la lice. »

~

« Un empereur devrait savoir que sa volonté n'est rien eu égard à celle du peuple. Même Néron savait cela. »

~

« Quand on est heureux en amour, en ménage et à la guerre, et que, par-dessus le marché, l'on est empereur, le ciel prend à vos yeux la couleur turquoise et la bonne humeur gagne tout l'empire. »

~

« Si j'avais un fils et que, comme mon ami N***, il fût accusé du meurtre crapuleux de sa femme, je lui demanderais, après démonstration du bien-fondé de l'accusation, de se donner la mort séance tenante et, sur son refus, je m'ouvrirais les veines. »

~

Un courtisan qui voulait assurément le flatter lui suggéra d'écrire ses mémoires. Il lui répondit : « Les paroles s'envolent et les écrits restent au fond des tiroirs. »

JULIEN

Flavius Claudius Julianus,
dit l'Apostat, empereur de 361 à 363.

I Une des personnalités les plus séduisantes de l'histoire ancienne par la diversité de ses aspects, la singularité de sa pensée et ses nombreux talents. Comment aurait-on pu s'imaginer qu'un enfant élevé dans la soie, un jeune homme « nourri aux lettres » comme Descartes allait le dire de lui-même des siècles plus tard, se soit découvert un génie guerrier, en somme les qualités d'un grand stratège au cours des campagnes qu'il a menées aux frontières occidentales et orientales de l'Empire ? Ce jeune intellectuel, heureux parmi ses livres, comme au milieu de ses amis philosophes, se retrouve donc à la tête de l'Empire par suite du décès de son cousin. On le surnomma l'Apostat.

II Apostasier, c'est, pour ainsi dire, réintégrer son assiette – reprendre ses esprits après un moment d'égarement ; apostasier, c'est rentrer sagement à la maison, après un voyage à l'étranger et s'écrier, une fois réinstallé dans ses meubles : « Que l'on est bien chez soi ! »

III Quel était le fond de sa pensée (philosophique) ?

« Il n'est pas de croyance légitime en sciences, aurait-il pu nous dire. La science, dont les sources sont la raison et l'expérience, est un territoire inaccessible à la foi. » À cette réflexion, il aurait sans doute ajouté : « À défaut de *savoir*, faut-il *croire* absolument ? Faut-il que l'ignorance peuple sa vacuité de fantômes et de chimères ? »

IV Sur la question de la foi chrétienne proprement dite, il aurait fort bien pu déclarer : « Avoir la foi, pour un chrétien, c'est admettre l'invraisemblable comme fondement de la réalité. » Il aurait alors songé aux « miracles ». Il va très loin, pour son époque, touchant ce qu'on appelle son paganisme. « Nos dieux, aurait-il affirmé devant une assemblée de savants, ne sont au total que des forces naturelles qui s'exercent non pas n'importe comment, mais en vertu de lois rigoureuses que les hommes découvriront peut-être dans les siècles futurs. Quant au dieu unique des chrétiens et des juifs, et à sa vengeance (dieu vengeur), nous n'avons qu'à voir la mine béate de ses adorateurs pour n'avoir rien à craindre de lui. »

V Julien eût dit en outre, sur le même sujet : « Le dieu des chrétiens et des juifs est une explication par trop sommaire de l'ordre des choses. – Qui a fait le monde ? – Dieu. – Qui le conserve ? – Dieu. – Qui punit les hommes de leurs mauvaises actions ? – Dieu. – Qui les récompense de leurs bonnes actions ? – Dieu. »

VI Sur les sectes, dont le nombre allait croissant à Rome : « Rien n'est plus contraire à l'avancement des sciences que l'apparition d'une nouvelle secte, car rien ne s'oppose davantage à la recherche de la vérité que la persistance des croyances et des superstitions. »

L'esprit de rébellion a quelque chose de l'idée fixe. C'est pourquoi, quelque effort que l'on fasse pour le chasser, il est indéracinable même au sein des Églises les mieux policées.

Julien

Malgré tout ce qu'on raconte à leur sujet, nonobstant les croche-pieds que, selon certains, ils nous font à longueur d'année, les dieux sont beaucoup plus inoffensifs que les hommes nos frères.

Julien

Figurons-nous le plaisir, la volupté qu'éprouve un ministre du culte, homme des plus vaniteux, à se trouver en rupture de ban pour ses opinions controversées sur le dogme ou la morale. Hier, avant de les faire connaître, il n'était rien ; aujourd'hui, sa dissidence attire sur lui l'attention générale de l'Église, et sa renommée va jusqu'à Rome. Il cherchera, bien sûr, à gagner à ses thèses le plus

grand nombre possible de fidèles, sans se douter cependant qu'en matière d'hérésie plus on est nombreux à la professer, moins on est important comme individu.

Suivant une tradition, blessé mortellement au ventre au cours d'une bataille contre les Perses, Flavius Claudius Julianus, debout sur son char et s'adressant au Christ, fouilla ses entrailles pour y recueillir du sang, qu'il lança vers le ciel orageux tout en s'écriant : « Galiléen, tu l'emportes ! » Comme quoi la légende n'a pas toujours le goût très sûr.

SUÉTONE

Caius Suetonius Tranquillius,
historien ayant vécu de 70 à 128.

Depuis la préface de Marcel Jouhandeau aux *Vies des douze Césars,* parue en 1961 *, le « mystère » que constituait, pour l'écrivain français et d'ailleurs pour tout amateur d'histoire, la carrière de Suétone, ne s'est pas dissipé. La vie de l'historien latin est en effet toujours moins bien connue que celle d'aucun de ceux qu'il a portraiturés. Ces derniers, en douze tableaux donc, sont comme suspendus à jamais aux murs d'une petite galerie de l'histoire romaine allant de Jules César à Domitien.

* Le livre de poche, Librairie Générale Française.

Ainsi nous en sommes réduits, devant ce que Jouhandeau nommait « une totale disette de renseignements », à conjecturer ce qu'au fond était Suétone. Or, d'après nos lectures, nous pouvons nous faire une idée assez nette de sa personne, de sa pensée même, et partant essayer de l'interroger sur certains sujets pertinents.

(Interview imaginaire)

La première question qui nous est venue à l'esprit ne pouvait être que celle-ci : Qu'est-ce que l'histoire ?

À quoi Suétone a répondu :

— L'histoire est le trop bref épilogue d'un très long récit donné verbalement, pendant des dizaines de millénaires, par une génération à la suivante. D'autre part, ceux qui, par leurs paroles et leurs actes, écrivent vraiment l'histoire ne sont évidemment pas les historiens ; ce sont quelquefois des héros, des héroïnes, plus souvent des législateurs, de grands capitaines, le plus souvent de grands criminels.

— Que pensez-vous des fresques à la Tite-Live ?

— L'histoire, en un sens, s'écrit avec plus d'exactitude, plus de précision, avec plus de vérité dans l'étude d'un notaire de village que partout ailleurs.

— Qu'est-ce qui nuit le plus à la véracité des récits historiques ?

— Ce qui nuit le plus à leur véracité, c'est moins le parti pris de l'historien (ils en ont tous) que les témoignages invérifiables, incontrôlables, des contemporains anonymes.

— Qu'est-ce qu'un historien ?

— C'est une personne qui narre des faits la plupart du temps vécus par d'autres.

— Qu'est-ce qu'un historien *national ?*

— C'est quelqu'un qui aura tenté de raconter l'histoire de son pays avec objectivité.

— Si la relation des grands événements avait pu se faire, au cours des siècles, sans passion aucune, en serions-nous aujourd'hui plus près de la vérité ?

— Permettez-moi d'en douter.

— Qu'est-ce pour vous qu'un barbare ?

— C'est celui qui ne vit pas comme vous et à qui vous en faites grief, tout en le priant de rester chez lui.

— Croyez-vous que l'on puisse réformer l'enseignement de l'histoire ?

— Ce genre d'enseignement ne saurait être confié qu'à des maîtres dont l'influence sur les élèves éloigne à jamais ceux-ci de tout préjugé de classe.

— Il faut pourtant de nouvelles méthodes, les temps changent.

— Les temps, les mentalités, les gens, leurs besoins, leurs habitudes, tout change, tout passe, sauf les dogmes, les superstitions et la bêtise.

— Le passé est-il après tout si important pour une nation ?

— Le passé n'est le guide ni le maître de personne. C'est un livre dont les caractères pâlissent jusqu'à l'effacement total, à mesure que vous en tournez les pages à rebours, vos doigts marchant entre le dernier chapitre et le premier.

— Il semble impossible de ramener la paix partout sur le sol romain. Toujours un foyer de tension surgit, qui risque d'embraser le reste de l'Empire. Le sort de notre république réformée vous inquiète-t-il ?

— *Senatus populusque romanus* est à la fois une machine politique et une machine de guerre aux rouages bien huilés. Ensemble aussi harmonieux que possible, que ses ennemis s'acharnent, sans succès, à vouloir détruire, il a imposé le nom romain horizontalement, soit des colonnes d'Hercule aux rives de l'Euphrate et, verticalement, de Carthage jusqu'au cœur de la Germanie. Seulement, après des siècles de fonctionnement sans accident grave, sous l'ancienne république comme sous le récent empire, le mécanisme est fatigué, je dirais même fêlé. Voici maintenant, pour comble d'insignifiance, que Rome s'emplit de sectes et de cultes nouveaux ; elle est à présent à l'image d'un cloaque où grouillent sans cesse, enroulées les unes autour des autres, des vipères et des couleuvres. Ces animaux à sang froid, venimeux ou non, se ressemblent tellement que l'œil les prend aisément les uns pour les autres. En effet, qui ferait le pari de plonger la main dans cette sentine pour en retirer un reptile inoffensif ? Il en est certes, parmi eux, qui sont d'une parfaite innocuité ; mais qui oserait ?... D'un autre côté, les chrétiens que j'ai connus jusqu'ici m'ont paru les moins dangereux des hommes. Ils ont toutefois des mœurs bien singulières. Par exemple, ils se pardonnent les injures, s'absolvent entre eux ; ils ignorent la vengeance !

— Que dites-vous des hordes, des peuplades, voire des peuples qui, au pourtour de l'Empire, cherchent à rompre tout lien avec nous ?

— L'indépendance d'esprit et de fortune, à laquelle aspire, consciemment ou non et pour son propre compte, tout être humain, correspond singulièrement bien, dans l'ordre communautaire, collectif, à l'indépendance économique (autarcie) comme à l'indépendance politique ou souveraineté de l'État.

— Le soulèvement populaire serait-il le propre des Romains ?

— On pourrait le croire au souvenir des Gracques, au récit de l'aventure agraire comme à celui des guerres civiles, qui ne furent après tout que des querelles de clans en quête du pouvoir. Se soulever n'est à la vérité le propre d'aucun peuple, puisque tous, si vous les consultez, préfèrent la tranquillité des rues au bruit des armes. À ce propos, vous remarquerez que plus les lois sont dures, plus les mœurs sont douces. Les citoyens honnêtes, qui forment, bien sûr, la grande majorité de la population, éprouvent sous un régime musclé un fort sentiment de sécurité. Cette situation pacifique (apparemment du moins) les incline à vivre pleinement leur vie, à s'abandonner aux joies de l'existence, pendant que la canaille tremble à la pensée des supplices qui l'attendent pour ses crimes.

— Le premier portrait de votre collection des douze Césars est celui de Jules. Son importance, par le nombre des pages par rapport aux onze autres biographies, semble excessive. Est-ce que, personnellement, vous rendez un culte à cet homme que ses partisans ont divinisé ?

— Non. Mais il est à mes yeux l'homme d'État le plus clairvoyant que nous ayons eu à Rome et, de loin, le plus astucieux de nos dirigeants politiques. Il avait une forme de sensibilité qui lui permettait de tout saisir d'emblée, de tout comprendre. Par exemple, il était trop intelligent pour n'avoir pas prévu, à la lumière de ce qu'il avait fait à la République et à l'esprit républicain, ce qu'on lui ferait un jour au sénat ou n'importe le lieu. Aussi, ce jour-là, 15 mars 44, son insouciance, sa désinvolture, son mépris des avertissements avaient toutes les apparences d'une conduite suicidaire.

— Et, comme historien de la guerre des Gaules et de la guerre civile, comment le jugez-vous ?

— Sur ces deux séries d'événements, son témoignage, en dépit des passions qui agitaient le monde politique à cette époque, est un des plus sûrs qui soient.

ÉPILOGUE

Est-il vrai que les civilisations, comme les langues selon les linguistes, se valent ? Serait-il exact qu'il n'en est pas une seule qui se distingue ? Pas une seule qui puisse se réclamer d'une supériorité quelconque, à quelque titre que ce soit ? Cela n'est pas inexact. D'un autre côté, n'est-il pas évident qu'il s'en trouve toujours une pour dominer le paysage terrestre ou maritime ? Non, cela n'est pas évident, car ce qui, pour lors, domine vraiment, est un système de tendances contraignantes appelé communément impérialisme, un pouvoir établi par l'arbitraire d'un petit nombre, par le contraire même de tout ce qui contribue à rendre l'être humain à la fois plus social et plus sociable, en un mot comme en mille : plus civilisé. Il est donc permis de douter sérieusement de l'existence d'une civilisation supérieure et, encore plus, du parallélisme de deux civilisations équivalentes sous tous rapports. On devient prudent dans ses affirmations sur la valeur de tout progrès dès qu'on jette un regard sur l'histoire des Romains en particulier et sur celle, plus générale, des cités, des pays qu'ils ont conquis, des sociétés qu'ils ont transformées après qu'elles se furent intégrées à la vie urbaine (la société des Gaulois, par exemple, celle des Étrusques, etc.).

La supériorité d'un mode de vie, d'une morale, d'une philosophie n'est, en dernière analyse, pas plus démontrable que celle d'une race. Certaines doctrines nous paraîtront plus pures, plus salutaires que d'autres ; ne nous y trompons pas, ce n'est là qu'une apparence qui se dissipera comme une hallucination. Il faudra donc un jour faire justice des préjugés attribuant à des groupes d'individus (peuples, nations, clans, tribus, clubs, etc.) la beauté, la grâce, l'intelligence, et à d'autres la laideur, la sottise et l'imbécillité. Nous savons fort bien, d'ailleurs, d'où vient cette discrimination. Elle vient de ce que les uns ont eu la bonne fortune de naître sous un ciel clément, les autres le malheur de vivre sur des sols ingrats et durs comme le pain qu'ils mangent.

Notre vie, tant individuelle que collective, est un phénomène éphémère, d'où nécessité pour nous de demeurer modestes en toutes circonstances.

Les civilisations, disions-nous, si brillantes soient-elles, n'ont aucun titre à quelque supériorité que l'on voudra : égales en droit, si l'on peut dire, elles sont en fait inégalitaires. Ce que l'une d'entre elles possède à un degré plus élevé que sa voisine, il lui manque un élément qui ne se trouvera que chez cette voisine, et cette lacune ramène la première au niveau de toutes les autres. Leur durée, de l'une à l'autre, varie beaucoup. Quoi qu'il en soit, nous en sommes réduits à ce sujet à l'observation suivante, observation élémentaire, voire banale : toutes portent en elles les germes de leur croissance et le virus de leur fin. Elles sont limitées dans le temps et il n'est pas sûr, hélas ! qu'elles soient un jour remplacées par des sociétés viables.

Ce dernier bémol est peut-être trop sombre pour pouvoir tout expliquer. Tentons de nous mieux résumer par des réponses précises à deux questions.

I *Qu'est-ce que les Grecs et les Romains, par leurs paroles (le droit romain) et par leurs travaux (l'art grec, notamment l'architecture et la sculpture) nous auront appris ?*

— *Ils nous auront appris que toute civilisation procède du mélange de plusieurs autres, comme un lac est alimenté par divers cours d'eau.*

II *Quelle place la culture intellectuelle, morale et sociale occupe-t-elle dans ce tableau plus ou moins idyllique ?*

— *Une fois assuré le* primo vivere, *la culture y occupe la première place, pour l'excellente raison que la culture est la régionalisation de l'universel.*

NOUVEAUX ESSAIS, NOUVEAUX MÉLANGES

INTRODUCTION

Pour ce petit ouvrage, il m'est advenu la même chose qu'au musicien qui décide, après avoir abandonné pendant des lustres son instrument, de le tirer du placard, de l'épousseter, de l'accorder, et d'en jouer à

nouveau, cette fois sur des thèmes qui lui sont devenus familiers et qu'il exploite sous la catégorie très générale de « variations ». Les sujets en question sont pour la plupart des lieux communs que l'on traite depuis bien avant Cicéron : les dieux, la nature des lois, l'art, la vie, la pensée, la mort, l'objet de la science, celui de la philosophie, la critique, etc.

Malgré son pessimisme et son parti pris sur la corruption radicale de la nature humaine, cet écrit, dernier ou avant-dernier que l'auteur aura signé, est en quelque sorte racheté par un manque étonnant de sérieux. En effet, avec un laisser-aller, une désinvolture qui, comme un courant électrique, traverse son texte, il va jusqu'à plaisanter de choses aussi graves que le mariage, la famille, la maladie, la vieillesse et la mort, ou que, eût dit Ernest Hello, la vie, la science et l'art.

De toute façon, nous souhaitons que, si vraiment il y a dans ce livre des plaisanteries en lieu et place de sérieux, le lecteur les trouve assez bonnes pour en rire. Il ne devra pas d'autre part s'étonner des contradictions que contient cet opuscule. Il est normal chez les écrivains, et particulièrement chez ceux qui se donnent pour moralistes, de changer d'avis sur bien des sujets, comme de chemises suivant les circonstances : soit qu'on s'habille pour sortir le soir, soit qu'on reste chez soi bien au chaud dans ses pantoufles, soit que... soit que...

DE LA NATURE DES MYTHES

Du sommet de l'Olympe, on a sur les hommes l'avantage du point de vue ; on les observe à loisir, on les juge, on les récompense ou encore on les punit, pourvu qu'à cette hauteur le brouillard ne soit pas trop dense. Par beau temps, donc, rien n'échappe au regard des dieux, sauf peut-être Gygès, l'homme invisible qui décide d'user de son anneau, premier mythe que nous croiserons sans en avoir le soupçon du reste, puisque nous ne pouvons pas le voir.

Est-il encore possible de définir un mythe ? Nous inclinons à croire que non. Pourquoi ? Parce que le foisonnement d'images dont notre civilisation est la source, cette surabondance de représentations venues des arts et des techniques, ne fait qu'ajouter au pandémonium des mystagogies mortes ou vivantes ; ce pullulement ne fait qu'amplifier le clinquant théologique plaqué sur le commencement de l'histoire, nous rendant ainsi presque impossible l'effort de saisir l'ensemble des signes et des sens. Or, comment définir sans comprendre ?

Risquons néanmoins cette description sommaire : *les mythes sont le surnaturel où se plaisent les groupes primitifs et les sociétés finissantes.*

Leur perpétuation ressemble au remboursement d'une dette qu'autrefois les nations auraient contractée à l'égard de la transcendance. Les mythes sont un reliquat qu'elles doivent payer à la mémoire des ancêtres en sacrifiant à de nouvelles idoles. Ainsi se perpétue, sous de nouvelles formes, la mentalité religieuse.

Les mythes persistent à travers les arts et la littérature parce qu'ils sont beaux en eux-mêmes, parce qu'ils sont harmonieux sans égard à l'anecdote ni même à la psychologie des personnages qui les incarnent.

Les mythes sont les fantasmes de la pensée primitive cherchant à dominer le réel afin de s'en dégager.

DES DIEUX

Les Romains voyaient en Jupiter le plus puissant des dieux, l'*Optimus Maximus,* le maître de la foudre ; ils ne lui reconnaissaient toutefois pas d'attributs susceptibles d'infinitude, sa puissance, bien que difficilement mesurable, restant limitée. Comment, par exemple, des contemporains de Marius et de Sylla, pour ne retenir que ces deux noms, auraient-ils pu joindre dans leur esprit la notion d'infini à celles de puissance, de justice, etc. ? Ils ignoraient probablement l'existence de l'idée d'infini mathématique. Même si les pythagoriciens la connaissaient, cette idée, et la concevaient peut-être comme étant l'« inverse du zéro », ils en gardaient jalousement le secret *.

* En fait, c'est aux mathématiciens de l'Inde ancienne que nous devons l'invention du zéro, qu'ils introduisirent dans le calcul vers le VIe siècle de notre ère. Que les pythagoriciens l'aient gardé comme un secret est pure hypothèse.

Au total, l'art sera redevable de ses merveilles à la multitude des dieux et des déesses, des héros et des héroïnes, tous produits de l'imagination des poètes, des sculpteurs, des peintres et des musiciens.

Les lustres passant, le chaos ne cède jamais entièrement le pas à l'ordre.

~

Les êtres humains, qui sans cesse ont besoin de justifier leurs actes, attribueront finalement à des créatures de leur imagination, aux mythes, une morale autorisant à peu près tout.

~

La déification de la personne est un rituel aussi vieux que l'homme civilisé, mais guère plus, car l'homme primitif, autant qu'on sache, ayant trop à faire seulement pour survivre, n'avait pas de temps à consacrer à l'adoration de ses semblables.

Dans l'histoire moderne, ce rituel commence là où Descartes a élaboré son principal argument sur l'existence de l'Être suprême, après en avoir emprunté l'idée à saint Anselme.

~

Dieu, c'est l'homme à la puissance n^{ième}.

~

Les superstitions sont le folklore de la religion.

~

Quel savant ou quel philosophe oserait de nos jours écrire, à l'exemple des Anciens, un *De natura deorum* ou, comme Fénelon, un *Traité de l'existence de Dieu ?*

~

La pensée scientifique est allergique à la foi, qu'elle n'admet que sous la forme de l'hypothèse.

Mêlée d'espérance, l'hypothèse est l'unique foi que professe le savant.

~

La divinisation de l'homme prend aux yeux du peuple un seul visage, celui de l'adulation. Ainsi, pour nous en tenir aux écrivains, on a vu s'organiser des pèlerinages à leur domicile ! Des milliers d'admirateurs ont parcouru des centaines de kilomètres pour se rendre, par exemple, chez Jean-Jacques Rousseau, chez Charles Dickens ou chez Léon Tolstoï. Dans ce culte de latrie, qui vaut bien des messes, nous ne saurions compter, car elles ont été trop nombreuses, toutes les manifestations spontanées des passants qui criaient à ces grands auteurs leur enthousiasme dès que ceux-ci sortaient de chez eux pour faire un tour dans la rue.

~

La relaxation n'est au fond qu'une version profane et simplifiée du bouddhisme.

~

L'indifférence se prend comme une mauvaise habitude, par lassitude de tout.

~

Le ciel (au sens de plaisir maximal) n'est rien d'autre qu'un grand verre d'eau fraîche à portée de la main, quand on a soif, sous un soleil de plomb.

~

La doctrine chrétienne fait de l'espérance une vertu, qui de toute façon restera dans les limites d'une douce impatience.

~

Entre le fait de croire et celui de savoir, entre la foi et la science la distance reste énorme. La religion éloigne de la raison, la science y ramène.

~

L'intégrisme chrétien et le fondamentalisme musulman sont en train de nous préparer trois ou quatre générations d'ignares fieffés, incollables cependant sur le catéchisme, la grammaire et les quatre règles simples.

~

Pour certaines gens, les plaisirs sensuels, et particulièrement ceux du sexe, sont des dettes que nous contractons auprès de je ne sais quel dieu jaloux, qui nous fait expier nos bonnes fortunes de la belle manière : cancer de la vessie, chancre mou, vulvite, roséole, syphilis, sida, tabès, etc.

DE LA RELATIVITÉ

La relativité n'est après tout que l'impossibilité de connaître le réel par les voies de la raison et de la logique seules. C'est en définitive par comparaison que nous connaissons les choses ; nous évaluons leurs qualités, nous les soupesons selon des traits communs et d'après des éléments distinctifs. Cette méthode nous permet peut-être de décrire convenablement les phénomènes ; elle nous laisse cependant sans prise sur la chose qui les soutient, qui est derrière eux, au-delà d'eux ; la chose qui ne paraît pas et sans laquelle pourtant il n'y aurait point de phénomènes.

Le droit est l'art d'esquiver l'essentiel par la parole.

Faisons justice du cliché selon lequel l'âge rend indifférent. De toute évidence, la vieillesse vous inocule une dose de plus en plus forte de je-m'en-fichisme ; mais n'est-ce pas là justement l'état d'esprit qui convient le mieux à celui qui va bientôt passer l'arme à gauche ?

Les musulmanes qui marchent aujourd'hui, le visage découvert, dans les rues d'Ispahan ou de Riyad, méritent bien l'admiration de leurs sœurs d'Occident, celle de toutes les femmes libres, qui ne risquent plus rien à récuser la puissance maritale ou à se moquer de ce qu'il en reste.

L'animal est naturellement géomètre. Observons le chat. Il s'approche *obliquement* de sa proie, évitant les angles et gagnant, pour ainsi dire, du temps et de l'espace. Maintenant, regardons le passereau dont le vol suit le plus court chemin entre deux points d'appui. Le chat ni l'oiseau ne savent ce qu'est l'hypoténuse, mais ils s'en doutent.

L'impuissance et le désarroi de la médecine devant l'invasion d'un nouveau virus mortel, le désespoir des malades, l'affolement des gens bien portants, toute cette souffrance s'explique peut-être par une tentative de la nature de réguler la croissance excessive de la population, de freiner cette « démographie galopante » dont parle la statistique et qui serait pire, à plus ou moins brève échéance, que toutes les pandémies. Peut-être aussi ne devrions-nous pas prêter à la nature de si noirs desseins.

~

« Ce qu'il y a de merveilleux dans cette putain de vie, disait un professeur de sciences politiques, c'est cette justice universelle, inéluctable, incorruptible et implacable, qui nous condamne et nous conduit tous sans exception soit à la tombe, soit au four crématoire. »

~

La pensée accouche de ses chimères dans la douleur.

~

Le problème de la connaissance est le problème philosophique numéro un, sinon le seul ; là-dessus, nous ne reculerons pas d'un centimètre. On croit du reste pouvoir le résoudre en mettant désormais l'accent, dans l'étude du processus cognitif, sur l'intuition, donc sur une forme de sensibilité très affinée, aiguë et capable, par conséquent, de percer le mur du réel, comme un chalumeau à acétylène ronge le fer d'une porte qui doit céder.

Le deuxième problème philosophique en importance s'énoncerait ainsi : comment concilier le déterminisme presque absolu des lois naturelles avec le libre arbitre chez l'être pensant ? On le pourrait peut-être en démontrant que la liberté n'est qu'une exception (provisoire sinon éphémère) aux lois de la matière éternelle.

~

Lois iniques : tribunaux tolérants, justice dérisoire.

~

Votre pessimisme ne vous empêche pas d'être heureux : cette vision d'un monde peint en noir, tout comme l'humeur sombre, a l'immense avantage d'éloigner de vous les importuns et de vous laisser à votre bienheureuse solitude.

~

L'optimisme est un état d'esprit qui, neuf fois sur dix, vous fait lâcher la proie pour l'ombre et, la dixième, prendre des vessies pour des lanternes.

~

Fantasmes sexuels sont des mots du langage scientifique ; ils expriment ce que nous désignions autrefois sous le nom de « mauvaises pensées ».

~

Nos remords sont l'impôt que la raison lève sur nos bêtises.

~

Les méthodes pédagogiques n'ont plus besoin de réforme. Il faut désormais changer les mentalités. Il est urgent de détrôner l'enfant roi avant qu'il n'impose sa tyrannie à tous les milieux familiaux et ne l'exerce à l'école. L'adolescent (garçon ou fille) qui envoie promener ses parents et ses maîtres à la moindre réprimande doit en être puni sur-le-champ, de manière qu'il n'ait plus envie de recommencer.

Premier principe d'une politique révolutionnaire en matière d'éducation : guillotiner l'enfant roi.

~

Rien ne vaut l'expérience pourvu qu'une mémoire déficiente ne la réduise pas à néant. La vieillesse est en principe plus savante que la jeunesse ; seulement, les vieillards ne se souviennent jamais de rien.

Si l'on ne peut plus se souvenir, à quoi bon savoir ? À quoi bon avoir su ?

~

Les hommes tiennent tellement à la vie qu'il est dégoûtant de les voir réagir à la moindre menace. Un cas de grippe se déclare-t-il à Pékin qu'aussitôt les habitants de Monomotapa se mettent à siroter des grogs.

~

La constipation des vieillards n'est qu'un aspect de leur légendaire obstination.

~

Pour ceux qui veulent vivre jusqu'à cent ans, la statistique est impitoyable. La longévité croît, c'est certain ; elle augmente grâce aux progrès de la médecine et aux découvertes de la pharmacopée, si bien que nous verrons dans peu de temps la formation de « clubs 90 », d'« associations 95 » et d'« amicales 100 ». Mais à quel prix cela se sera-t-il fait ? Optimistes de tous poils, tenez-vous bien. Pour une seule personne en pleine forme, dont la famille et les amis célèbrent le centième anniversaire de naissance, savez-vous combien de déments, de cancéreux, de sidéens, sont admis dans les maisons de santé, les hôpitaux, les cliniques ? Malheureusement, nous ne le savons pas avec une précision suffisante, qui nous permette d'en faire état ; soyez néanmoins persuadés que le nombre en est effarant.

~

L'arrêt simultané de nos fonctions organiques indique celui de la vie, la fin de la durée, donc la fin de la conscience que nous eûmes jusqu'ici de l'écoulement des choses. Tout s'immobilise, tout se pétrifie. Mourir n'est rien d'autre.

~

Pour comprendre le monde, diverses méthodes sont proposées à l'intelligence humaine, dont les trois suivantes : la logique formelle, la logique matérielle et la logique féminine, qui nous est plus familière.

~

Ce que je pense aujourd'hui du monde n'a sur lui, par le biais de mon activité, qu'une influence infinitésimale. Je ne puis mesurer mathématiquement cette faible influence, ni qualitativement du reste ; ma pensée effleure à peine les choses, comment saurait-elle les changer ?

~

Les extrêmes m'attirent ; malheureusement je suis trop sceptique pour me résoudre jamais à prendre un parti. La droite m'assomme, la gauche me dérange. N'aurai-je été qu'un homme de centre ? Peut-être que si. Dans ce cas, vu que le centre n'est rien, je ne suis rien.

~

Le prix de l'idéalisme est le désenchantement.

~

Vus de près, dans leur intimité, les grands hommes et les femmes célèbres sont beaucoup moins impressionnants que vus de loin dans le mirage de leur gloire. Leurs chemises, quand il fait chaud, dégagent les mêmes odeurs que les chemises des gens ordinaires ; idem pour leur chaussettes et leurs sous-vêtements. Il en est, c'est un fait, qui suent plus que d'autres.

~

La peur est le ressort dramatique le plus puissant de la scène sociale et financière. La hausse ou la chute des cours, leur effondrement, le prix des denrées et ses variations, l'attribution des cotes, leur retrait, etc., tout dépend de ce facteur psychologique qu'il est toujours impossible – que le temps soit au beau fixe ou à l'orage – d'affecter du symbole o.

~

L'éducation fut longtemps l'affaire des femmes au double point de vue moral et pédagogique ; elle est pour l'instant l'affaire de l'État mais sera demain, à nouveau, celle de la mère, car, en vertu du principe de l'égalité de l'action et de la réaction, tout chose qui, par exemple, s'éloigne de son centre de gravité, doit y revenir nécessairement.

~

Dans la névrose obsessionnelle, on perd un temps fou à contrôler des détails qui n'ont généralement besoin ni de contrôle ni même d'attention.

~

Ce que l'on cache comme une faute est très souvent un détail négligeable que l'imagination grossit à plaisir. Car la « folle du logis », ainsi qu'on l'appelait aux siècles classiques, cherchera toujours à brouiller les pistes et à fausser les balances.

~

Il faudra bientôt que les physiciens s'entendent en vue de redéfinir des réalités telles que la matière et les particules qui la composent, telle que la gravité, la masse, etc. puisque leur nature est remise en question par des découvertes et de nouvelles hypothèses, notamment par des considérations sur le vide. Nous pouvons aujourd'hui nous demander, au vu de ces nouveautés, si le vide n'est plus vide avec quoi devrons-nous le créer, au cas où nous en aurions encore besoin ?

~

Ces quatre ou cinq forces qui gouvernent et expliquent l'Univers visible sont comme les fils d'une toile d'araignée tissée sur le fond du cosmos.

~

Le genre humain a pour idéal le meilleur et pour destin le pire.

~

À vouloir tourner tous les obstacles, on se retrouve le pied droit sur le ponceau et le gauche dans l'eau.

~

Quel auteur français n'a pas commenté ce fameux *Cogito, ergo sum ?* Croyez-vous vraiment que penser prouve quoi que ce soit de sérieux ?

~

Les valeurs changent parce que les générations, qui veulent voir, connaître autre chose, changent ;

quant aux rapports entre les aînés et les cadets, ils ne varient guère : les premiers s'étonneront toujours que les seconds leur ressemblent si peu.

~

Sortir du cercle familier de ses idées, où l'on tourne depuis trente à quarante ans, demande un effort intellectuel que tous les esprits ne sauraient fournir ; cependant, certains cerveaux le peuvent, grâce à qui les progrès techniques s'accomplissent et par qui se font les découvertes.

~

L'anthropomorphisme est une image de lui-même que l'homme a découverte en se mirant un jour dans un étang, image qu'il a prise pour un reflet du réel et pour l'explication de toutes choses.

~

La vie en société n'est pas toujours facile, parce que trop de gens semblent régler leur humeur sur le temps qu'il fait.

~

La vieillesse. Presque tous ceux qui la connaissent la ressentent comme l'ère des avanies.

~

Un gentleman était jadis un monsieur élégant et discret, empressé auprès des dames et, quand il le fallait, gardien de leur honneur, sinon de leur vertu, jusqu'au duel inclusivement. Un gentleman n'est plus aujourd'hui un homme, ce n'est même plus une personne, c'est un personnage que l'on rencontre surtout dans les romans qui datent.

Les *dames galantes* sont un sujet qui, toutes choses étant égales, n'a pas reçu le traitement littéraire qu'il méritait. Bien sûr, de nombreux écrivains, hommes et femmes, et plus souvent les hommes que les femmes, ont raconté dans leurs mémoires ou leurs journaux intimes leur vie amoureuse, habituellement avec un luxe de détails fort amusants mais quelques fois, il faut bien le reconnaître, un peu lassants. Par rapport au roman, dont l'importance n'a cessé de croître depuis la fin du Moyen Âge jusqu'au milieu du XXe siècle, les œuvres lestes n'ont pas eu la diffusion à laquelle on eût dû s'attendre, vu leur intérêt pour la grande majorité des lecteurs. Ce déficit peut s'expliquer par les périodes d'austérité morale que l'Europe a connues et par les châtiments auxquels l'Église condamnait non seulement les sorcières et les incrédules mais aussi les paillards en tous genres, y compris le genre littéraire.

Le monde est une grammaire dont les règles sont beaucoup moins importantes que les exceptions.

Tout homme n'est égal à son semblable que devant la Loi. Telle est la seule égalité possible entre les humains. Tout le reste est inégal, tout le reste va de guingois. On voudra vous opposer deux personnes dont le quotient intellectuel est de même valeur ; creusez un peu la question et des différences énormes apparaîtront entre elles. La beauté, la force physique se mesurent sans pouvoir, rigoureusement parlant, être comparées. C'est qu'il n'existe pas deux êtres humains qui soient d'égale beauté ou de force égale de manière absolue. Hors de la Loi, qui s'applique en théorie pour tous, l'égalité n'est possible que dans les équations algébriques.

~

Même si nous pouvions changer de caractère à volonté, personne ne s'y risquerait par crainte de ne pouvoir retrouver l'original.

~

La vieillesse s'est installée chez vous comme un parasite ; il faudra désormais vous attendre à souffrir mille maux dont la plupart, heureusement, sont négligeables ; deux ou trois cependant sont à surveiller car l'un d'eux vous emportera.

~

Un ingénieur a mal fait son métier, un pont s'écroule six mois plus tard.

~

Formule à proscrire : « J'ai tout mon temps. » À mes quatre-vingts printemps, je me suis avisé d'une chose : plus j'avance dans la vie, moins il me reste de loisirs ; cet énoncé pourrait du reste prendre la forme d'une équation dont l'inconnue, de toute manière, ne tardera plus à se faire connaître.

~

Une fois acceptée, la maladie peut éclairer la vie intérieure d'un jour nouveau ; cet afflux de lumière engage alors les grands malades, quand ils le peuvent, à mettre en perspective, chacun pour son compte, les valeurs essentielles à chacun.

~

Les événements conditionnent l'humeur, qui les colore.

~

Le lit est un monde en miniature qui est partagé, la nuit, entre des régions chaudes, tempérées et polaires.

~

Parmi les vérités qui ne sont pas bonnes à dire, retenons celle-ci : plus la société avancera en âge, bref plus nous verrons de vieux autour de nous, plus il y aura de déments sur terre.

~

La jeunesse d'autrefois écoutait les conseils sans les suivre nécessairement ; celle d'aujourd'hui, pour son plus grand bonheur sans doute, ne les écoute ni ne les suit.

~

Si l'indépendance financière était l'idéal des jeunes, la société, très tôt, en serait transformée, ainsi que l'est telle nation par l'indépendance politique. Mais personne n'ose dire à ses fils, à ses filles : « Enrichissez-vous, aimez l'argent, adorez-le ! »

~

Le facteur le plus déterminant, dans la formation de notre pensée intime, de notre manière de voir le monde, de notre philosophie, en somme, demeure notre volonté, seule capable de rien changer à l'ordre des choses.

~

Quand l'instituteur se trompe, la classe éclate de rire.

~

Les rêves les plus pénibles ne sont peut-être pas ceux où vous frôlez dix fois la mort mais plutôt ces cauchemars qui n'en finissent plus, où l'on vous a chargé d'une mission impossible, que vous devez accomplir quoi qu'il vous en coûte et dont vous sortez en sueurs, tout en cherchant dans le noir le bouton de votre lampe de chevet.

~

Mépriser l'argent n'est pas un signe de vertu ni la preuve d'une intelligence supérieure.

~

Un vice anodin, une folie raisonnable, une simple monomanie vous protégera peut-être le cerveau, pour le reste de vos jours, contre les atteintes d'une démence plus profonde.

~

Tant que le remède est efficace, on se félicite de son jugement, de son intuition, en somme d'avoir choisi le bon spécialiste ; dès que la médication a cessé d'opérer, on veut changer de docteur, quelquefois sans soupçonner qu'on est à trois mois de sa fin.

~

Pour la rapidité, la mémoire marche du même pas que les jambes aux divers âges de la vie. Dans l'enfance et l'adolescence, elle court sans se fatiguer ;

sa foulée se raffermit et s'allonge dans la jeunesse ; la maturité venue, le ralentissement commence et bientôt s'accentue, de manière que, dans la vieillesse, vu de loin, l'homme qui marche encore semble immobile.

~

Que l'on soit enfant, adolescent, jeune ou vieux, la situation qui flatte le plus l'amour-propre, c'est de pouvoir donner des ordres avec la certitude d'être obéi. En toute personne César sommeille.

~

Les mœurs légères ne sont pas moins hardiment célébrées que ne le sont les grandes fêtes civiques ou nationales. Les sociétés qui sont gratifiées de telles mœurs se portent, pour la plupart, beaucoup mieux que celles soumises aux lois d'une morale austère. Les histoires de dépression nerveuse et de suicide sont, tout compte fait, moins nombreuses chez les adeptes du plaisir que chez les chercheurs d'absolu.

~

Une forte myopie a l'avantage de vous dissimuler bien des horreurs et le gros inconvénient de vous brouiller avec vos voisins, pour ne leur avoir pas rendu leur salut ou leur sourire quand, l'autre jour, vous les croisiez sur le trottoir.

~

Dans un grand magasin, j'aperçois un de mes neveux, qui me reconnaît et vient à moi.

— Ma parole, lui dis-je en lui serrant la main, est-il possible que tu aies encore grandi ?

— Non, mon cher oncle, me répond-il, je frise la quarantaine, j'ai donc fini de grandir, c'est vous qui avez commencé à rapetisser.

~

La tolérance serait peut-être une vertu si nous n'étions toujours tentés d'en abuser soit par excès, en tolérant tout, soit par défaut, en ne tolérant rien.

~

Vous entrouvrez une porte, celle de vos sens ; et vous sentez derrière comme une présence, une résistance, une force qui ne vous empêcherait pas, à la rigueur, de l'ouvrir complètement, mais qui cependant vous gêne. Vous renoncez néanmoins à franchir l'obstacle... Ô combien vous avez été sage ! Combien prudent ! Car, derrière cette porte, l'eussiez-vous ouverte, se tenait la Folie : vous n'auriez su l'éviter.

~

On dit de la conscience morale qu'elle souffre de dyslexie majeure quand elle ne parvient plus à distinguer entre la lettre et l'esprit.

~

La frontière des quatre-vingts ans existe bel et bien. En deçà, quand vous êtes sur le point de la traverser, il vous est encore permis d'user d'à peu près tout avec modération. Les plaisirs de cet âge se goûtent en fait avec force réserves et médicaments. Au-delà de la frontière en question, vous êtes dans le royaume de l'indifférence générale à votre égard, et il ne vous reste qu'à jouer honnêtement votre dernier rôle, celui d'un sujet soumis attendant sa fin.

~

Nul n'échappe à son destin, disaient sentencieusement les Anciens... ou plutôt ceux qui, parmi eux, étaient déterministes.

~

Le doute méthodique mène à tout dans le domaine de la pensée, comme le droit dans celui des professions. Platonisme, aristotélisme, thomisme, cartésianisme, kantisme, positivisme, matérialisme dialectique... sont des interprétations d'une seule et même réalité ; aucune d'elles néanmoins ne nous livre la clé du mystère, celle du cosmos au centre duquel notre esprit est plongé depuis son éveil.

~

Attendre toujours que les autres agissent comme nous le souhaitons, ou même comme nous le voulons, c'est nous exposer à de cruelles déconvenues.

~

L'hypocrisie a du bon puisqu'elle peut sauver des vies, ainsi qu'il est démontré ci-après.

X déteste Y au point de lui décharger son browning dans le ventre. Il a même imaginé l'on ne sait quelle chausse-trape dans laquelle son ennemi donnera tête première un de ces jours. Seulement Y est l'unique personne capable d'obtenir à X une faveur inappréciable. N'écoutant que son intérêt, X se répand en flatteries, en flagorneries et en cajoleries, s'épuise en ronds de jambe devant Y qui, finalement, lui procure ce qu'il demandait avec tant d'insistance. X continuera, bien sûr, à haïr Y malgré la faveur obtenue et le devoir de reconnaissance, il l'en exécrera même davantage, mais il reculera face à l'assassinat, qui serait en l'occurrence un crime d'une trop grande noirceur. Y aura donc la vie sauve et notre théorème s'en trouvera prouvé.

~

Il ne faut pas écraser l'araignée déambulant sur l'appui de la fenêtre. Car, un jour, elle dévorera le moustique porteur d'un virus mortel, le diptère qui, sans elle, vous aurait piqué.

~

Si, d'une part, nous savons tous que nous mourrons, nous ne saurons jamais, d'autre part, que nous sommes morts.

~

« J'en ai marre, dit Dieu, de cette éternité qui n'en finit plus. » Qui donc aurait pu écrire cela ?

~

L'empirisme est hasardeux ? Sans doute. Mais l'apriorisme l'est bien davantage.

~

Nous obéissons à la loi morale aussi longtemps que la violence d'une passion ne nous en interdit pas l'observance.

~

Expérience est un mot dont se servent les gens d'affaires pour faire comprendre leur réussite. Quant à leurs échecs, ils préfèrent ne pas en parler, et si, néanmoins, ils sont tenus de les expliquer, ils les attribueront à la mauvaise fortune.

~

La pratique de la singularité vous mène à l'originalité. À son tour, l'originalité donne lieu à la caricature : vous n'êtes plus alors une personne, mais un personnage.

Soyez comme tout le monde, sans chercher à vous singulariser, si vous voulez qu'on vous laisse tranquille. N'être rien console de tout.

~

Celui qui, dès qu'il sut parler, attrapa la manie de faire des mots d'esprit, ne soupçonna jamais combien cette habitude fatigue l'esprit des autres.

~

Le poids des conventions sociales est une geôle que l'homme transporte partout où il va dans la vie, et pour toute la vie.

~

Pour qu'une paix relative s'installe dans un ménage moderne, il suffit de deux choses : que l'un des conjoints gouverne et que l'autre se taise.

~

Ne vaut-il pas mieux écoper que périr ?

~

La nature ne veut rien savoir de l'équité ; elle est essentiellement injuste. Aussi, ce n'est pas parce que, dans votre enfance ou votre jeunesse, vous avez eu deux pneumonies, la typhoïde, une hépatite et la tuberculose, que le cancer vous épargnera ; ce n'est pas parce que vous estimez avoir eu votre lot de désagréments que, désormais, vous n'en aurez plus. Rien de plus injuste, il est vrai, mais en même temps rien de plus commun que l'acharnement du sort contre un individu.

~

On n'a pas besoin de grand-chose pour fraterniser quand on est vieux.

~

Au contraire de ce que pensent bien des gens, un être de raison n'est pas une personne raisonnable, sensée, pleine de bon sens, qui agit toujours avec mesure, modération ; un être de raison est une chose qui n'existe que dans l'esprit, comme les concepts purs de l'entendement, les catégories, certaines idées, dont celle de Dieu, idées auxquelles rien ne correspond dans le domaine de l'expérience possible. Seuls les mystiques auraient vu Dieu, l'auraient entendu. Sans doute leur a-t-il parlé.

DE LA SCIENCE
(janvier 2003)

Il est devenu lassant de le répéter, surtout de l'entendre dire : la science a fait en un peu plus de trente ans, soit de 1968 à 2000 dans la plupart de ses disciplines, de prodigieuses découvertes, des bonds étourdissants comme ceux que l'homme fit sur la Lune un jour.

Il est vrai qu'elle a, dans l'ensemble, accompli des progrès encore insoupçonnables à la fin des années cinquante. Grâce à l'informatique et aux techniques de pointe qui en procèdent, elle semble être aujourd'hui sur le point de transformer notre vie. Pas n'importe comment du reste : elle la transforme en nous la simplifiant. Un enfant de dix ans ne peut-il pas à l'heure actuelle se servir efficacement d'un ordinateur ? Ces nouvelles techniques ne nous permettent-elles pas de faire les choses beaucoup plus vite que jadis et non moins bien ?

Voilà pour l'actif, trop sommairement exposé, du bilan. On a remarqué, d'autre part, que tous les domaines scientifiques ne se sont pas enrichis également durant ces trente années. Ainsi, la démonstration du théorème de Fermat fut la dernière victoire des mathématiques au XXe siècle ; elles piétinent depuis lors. Il faut bien faire observer toutefois qu'elles en ont le droit, vu l'avance qu'elles ont prise sur les autres marathoniens dès le XVIIe siècle. Or, si nous comprenons les mathématiciens, qui s'arrêtent pour souffler un peu, attendu qu'ils l'ont si bien mérité, nous disons aux matheux de ne pas trop attendre pour prendre le relais.

Il est un courant d'idées (serait-ce déjà un mouvement philosophique ?) où l'on s'interroge méthodiquement sur la nature du savoir. Le débat est ancien, bien sûr, mais l'éclairage est nouveau en ce qu'il ne provient plus d'une source unique, la philosophie : les savants y participent désormais.

Un des paradoxes de l'histoire des sciences est que l'esprit humain dispose toujours des mêmes moyens élémentaires d'investigation psychologique qu'il y a cent mille ans, ceux précisément qu'utilisaient les hommes primitifs. Ces moyens sont évidemment nos sens, en particulier la vue, l'ouïe et le toucher. Mais que vient faire exactement la science ici même ? À bien examiner le milieu vital où nous respirons depuis deux à trois millions d'années, à considérer l'homme primitif, puis l'homme actuel, la nature de leurs connaissances, on constate que la science n'est que le prolongement de nos sens dans le temps et l'espace. L'histoire enregistre ce progrès, elle en mesure l'importance, tantôt l'accélération à certaines époques, tantôt le ralentissement. Cependant les appareils, les « prothèses » qui nous permettent d'aller plus avant dans la connaissance de la réalité, ne cessent de se perfectionner, tant et si bien que le regard que l'homme actuel plonge dans l'espace intergalactique atteint une profondeur de huit milliards d'années-lumière. Depuis Galilée, les télescopes ont multiplié par un nombre de fois vertigineux la portée de notre sens de la vue ; d'un autre côté, à ce que croient certains, les radiotélescopes sont prêts à l'enregistrement de sons, de signaux sonores qui nous parviendront, bientôt ou très tard, de galaxies plus ou moins lointaines. Le télescope et le radiotélescope sont des appareils de prolongement d'organes qui s'adaptent merveilleusement à nos yeux et à nos oreilles. Notre sens du toucher est sollicité quant à lui par le contact direct avec les astres, par exemple avec le sol lunaire dont les astronautes américains ont ramené des échantillons sur la Terre en 1969. En 2011, nous toucherons pour ainsi dire du doigt la comète Wirtanen : un satellite de l'Agence européenne de l'espace commencera de fait, dans huit années, à tourner autour d'elle (pourvu qu'elle revienne dans nos parages ! ce dont on a dû s'assurer... mais auprès de qui ?) et ce même satellite finira, si le ciel le veut bien, par se poser sur elle.

Il semble bien que l'homme, malgré l'échec de deux navettes spatiales et autres accidents très graves survenus dans l'espace, n'ait jamais été plus persuadé qu'aujourd'hui que celui qui ne risque rien n'a rien.

La revue *Sciences et Avenir* signalait en février 2003 la découverte, un mois plus tôt, de quatre satellites, dont trois autour de Neptune et un autour de Jupiter. Reconnaissons que le magazine d'actualité scientifique ne pouvait coiffer cette nouvelle d'un meilleur titre que *Pluie de lunes.* À elles seules en effet, les planètes Jupiter et Neptune ont maintenant cinquante et un satellites naturels répertoriés ; ce qui ne veut évidemment pas dire qu'elles ne les avaient pas avant : elles les ont sans doute depuis longtemps, mais nous ne le savions pas. La découverte récente des quatre satellites, derniers en date à faire officiellement partie du système solaire, atténue très légèrement, en somme, notre ignorance en matière de physique et d'astronomie. Si nous ajoutons aux quatre nouveaux venus, d'une part les quinze satellites d'Uranus, la majorité d'entre eux ayant été repérés par une des sondes *Voyager,* et d'autre part les vingt lunes de Saturne, nous nous trouverons devant un fait bien singulier : la multiplicité croissante de ces pluies qui, du fond des âges, sont tombées dans le champ de gravitation engendré par notre Étoile. Ce fait encore inexpliqué nous autorise presque à donner libre cours à notre imagination afin, justement, de l'expliquer. Bien sûr, la détection de ces astres minuscules (microscopiques quand on les compare aux planètes géantes), a été rendue possible grâce au calcul et aux observations télescopiques. Mais ne serait-il pas permis de trouver étrange cette agglomération de gros cailloux circulant à des distances plus ou moins grandes de leurs pôles d'attraction communs ? Cette accrétion d'éléments planétaires ne nous semble-t-elle pas un peu bizarre ? Et, par suite, ne serait-il pas légitime de nous demander si la cause d'un pareil phénomène ne serait pas exogène ?

Nous croyons en effet qu'un assez grand nombre de lunes gravitant autour de sept des neuf planètes du Système proviennent des confins de celui-ci ; en attendant toutefois de pouvoir le démontrer, penchons-nous un instant sur un événement peut-être susceptible d'éclairer notre lanterne dans ce monde plein de soleils.

La petite planète Pluton fut découverte, comme tout le monde le sait, en 1930. Son satellite Charon ne le fut en revanche que près de cinquante ans plus tard (1978), écart qui constitue à nos yeux une première singularité pour ne pas dire une anomalie. On pourra tant qu'on voudra exciper des progrès et du perfectionnement de l'instrumentation astronomique, grâce à laquelle les astronomes finirent par repérer Charon, il reste que la planète Pluton possède un petit compagnon aux dimensions appréciables. Il devient alors vraisemblable que Pluton ait d'abord évolué seul dans l'espace, à la manière d'une comète, jusqu'au moment où, attiré par Neptune, il a pénétré une première fois dans son orbite et, dans la suite, périodiquement ; enfin, comme il allait s'éloigner, sa force d'attraction jointe à celle de Neptune s'est exercée de façon déterminante sur un corps céleste qui passait entre les deux planètes, ou à proximité de l'une et de l'autre, et ce corps découvert sur le tard fut baptisé Charon.

Cette hypothèse, qui fait intervenir un apport du dehors dans le peuplement partiel du Système, explique peut-être le nombre croissant d'astres nouveaux qui n'auraient pas toujours dépendu de la planète qu'ils accompagnent, puisqu'ils viendraient de l'extérieur non pas de l'ensemble du Système mais des orbites planétaires.

~

Il existe plus d'un genre de méditation ; ainsi avons-nous les méditations philosophiques (Descartes), scientifiques (Pascal, Newton, Einstein), poétiques (Lamartine, Byron, Vigny)... Méditer n'est pourtant pas encore concentrer son esprit sur un point précis de la réalité, de l'activité cérébrale ou extramentale, c'est seulement essayer de le faire.

~

Les choses dont je doute sont beaucoup plus nombreuses et probablement beaucoup plus importantes que celles dont je suis sûr.

~

Ceci est écrit sans ironie et doit être lu sans amertume : chacun de nous est un phénomène et, en cette qualité, possède à peu près tous les caractères d'un phénomène : la contingence, le fortuit, la précarité, le provisoire, l'insignifiance, l'évanescence, etc. Une fois qu'une personne s'est persuadée de la vérité de tout cela, c'est d'un cœur léger qu'elle s'enquiert d'une place au cimetière ou de la manière dont sa succession disposera de ses cendres.

~

Il n'est point de résistance psychologique, point d'obstination, point d'acharnement que la raison n'arrive à rompre quand elle s'y applique avec méthode. Elle est la plus éloquente, la plus persuasive de nos facultés.

~

Notre destinée est peut-être au fond plus simple qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. Le temps la mesure sans la définir. Elle est déterminée par des phénomènes biologiques dont les lois ne nous sont pas toutes connues. Six à sept mille ans d'histoire l'expliquent partiellement. Cette nanoseconde que sept millénaires représentent au regard du temps écoulé depuis l'apparition de la conscience sur la Terre, cet instant infinitésimal fut précédé d'une période plus ou moins longue, de trois à quatre millions d'années, durant laquelle, en raison de l'évolution, le primitivisme a pris plusieurs visages, depuis le plus prognathe jusqu'à celui de l'*homo sapiens*.

Or l'histoire continue de s'écrire, et à mesure qu'elle enregistre les faits et leurs variantes, on croit apercevoir de mieux en mieux l'avenir de notre espèce et ce qui sera son destin à quelques variables près.

Même s'il n'a rien d'absolu comme le montre le principe d'incertitude, le jeu des déterminismes met l'avenir dans le prolongement du passé et du présent : ces trois « moments » se situent dans le même plan, en somme. Ainsi l'homme, quel qu'ait été au cours des âges son degré de développement intellectuel, a constamment été en quête de quelque chose qui le dépasse et dont il veut, pour cette raison, se rendre maître. Voulons-nous un exemple à la fois de cette rectitude des temps qui s'emboîtent l'un dans l'autre et de l'effort de l'homme pour se dépasser ? En avril 2003, les Russes ont fait savoir au reste du monde qu'ils allaient former des cosmonautes en vue de l'exploration de Mars dans quinze ou vingt ans.

Notre espèce n'est peut-être pas sur le point d'essaimer dans un milieu qu'elle a jusqu'à ce jour observé à la lunette d'approche, mais sa destinée nous semble en effet plus simple aujourd'hui qu'elle ne paraissait l'être aux yeux de nos devanciers.

~

Nos arrière-neveux seront peut-être redevables aux grandes épidémies qui s'annoncent de n'être pas morts écrasés par le poids de la surpopulation.

~

Le *De revolutionibus orbis caelestium* fut, à la Renaissance et au XVIIe siècle, l'événement scientifique majeur que l'on sait, et aussi un maître livre dont le système de Philolaos et les travaux de Claude Ptolémée furent en quelque sorte les prolégomènes.

~

Deux théologiens ne peuvent aujourd'hui se regarder sans pouffer.

~

Le vide est ce qui remplit l'espace partout où les corps célestes brillent par leur absence.

~

Menacé comme il l'est par de nouveaux virus, par des épidémies aussi calamiteuses qu'imprévisibles, enfin par des catastrophes écologiques auxquelles sa curiosité, sa négligence ou sa témérité n'auront pas été étrangères, l'homme ne vivra pas assez longtemps, semble-t-il, pour répondre avec précision aux énigmes que sa propre pensée, fille du Sphinx, lui a proposées au début de la civilisation.

Tout ce qui est vivant est provisoire.

Or notre espèce vit... À l'instar des virus, qui se transforment afin de mieux combattre leurs ennemis et qui sont, en somme, l'objet d'incroyables mutations, elle pourra peut-être, elle aussi, changer de peau face aux dangers et prolonger ainsi sa vie de bien des générations. Elle n'en mourra pas moins un jour, ainsi que le veut la loi biologique. Car seule la matière inorganique est éternelle.

Le jeu des forces parfois contraires qui gouvernent les mondes tend, semble-t-il, vers la réalisation d'un équilibre à la fois moléculaire et galactique, déjà menacé, cependant, par la déperdition, par le ralentissement général de l'activité physique dû aux phénomènes de la thermodynamique, dont la loi est inéluctable. Que nous le voulions ou non, nous cinglons vers le cap – 273 °C.

~

L'univers est un congélateur aux dimensions incalculables où sont stockées toutes les formes de la matière. Les atomes de notre corps comme ceux de tous les corps organiques et inorganiques y sont voués au frimas permanent d'une cryogénie naturelle.

~

Au moins si l'on pouvait isoler ce virus, cette pestilence, il serait ensuite possible de l'éradiquer !

La connaissance de ses causes ne supprime pas le mal ; elle nous permet seulement de le reconnaître et de le combattre.

~

Une découverte majeure, quel que soit le domaine où des chercheurs l'ont faite, récompense des années de labeur intellectuel, d'essais en laboratoire, d'observations, de calcul et de pratique de la seule vertu, de l'unique morale qui soit en tout temps compatible avec les nécessités du savoir : la patience.

~

Si nous entendons, par l'expression « faillite de la science », son incapacité radicale à répondre à toutes les questions légitimes, la faillite devient alors perpétuelle et l'homme, unique créancier, devra toujours se contenter d'un assez faible pourcentage de connaissances nouvelles, au regard de l'ensemble des connaissances possibles.

~

La science actuelle est un méli-mélo d'expériences inachevées, de théories en cours d'élaboration, de résultats provisoires, de conceptions qui se cherchent un sens et de projets grandioses dont l'exécution ruinera peut-être les nations les plus riches. La science n'est plus aujourd'hui cette symphonie unissant l'harmonie et toutes les autres qualités que les premiers savants modernes, Bacon, Kepler, Galilée, Descartes, eussent tant souhaité qu'elle fût. Évidemment, son rôle n'est pas de plaire, mais de guider les chercheurs dans leur quête d'une réponse à toutes les énigmes.

LUMIÈRE D'ACRAGAS

Il disparut un jour au fond de l'Etna, dans la bouche duquel, confiant, il s'était engagé pour observer de plus près la matière en fusion. Son aventure ressemble au mauvais rêve d'un gamin qui se sent glisser dans la gueule entrouverte d'un dinosaure endormi. Quant aux sandales, qui furent rejetées par le volcan, c'étaient les vieilles savates du guide qui, moyennant quelques piécettes par jour, précédait de deux pas le savant dans ses observations. Et l'accompagnateur, pauvre sherpa ! de se volatiliser comme son riche client et, comme lui, de finir incinéré. Car Empédocle (on aura vu tout de suite qu'il ne pouvait s'agir que de lui), homme coquet et fortuné, n'eût de sa vie chaussé de misérables pantoufles, lui qui pouvait s'offrir des chaussures de qualité portant la marque du fabricant. Ainsi, victime de sa curiosité scientifique, le philosophe d'Agrigente connut-il une fin dramatique et néanmoins enviable aux yeux des hommes de science qui lui succédèrent et le louèrent pour son esprit de recherche.

Une légende plus officielle prétend qu'il se jeta dans cet enfer afin de se tuer sans risquer de se rater : sa mort serait un suicide. Or ce geste irrémissible est peu vraisemblable de la part d'un homme ayant autant de fers au feu. Celui qui songe à se détruire ne veut généralement plus entreprendre. Or notre philosophe (à cette époque, les mots *savant* et *philosophe* voulaient dire à peu près la même chose), Empédocle, donc, avait un horaire beaucoup trop serré, cet athlète de corps et d'esprit n'aurait su faire la moindre place au spleen. Il fréquentait assidûment les terrains de sport, consultait ses collègues sur des questions de physique, sur l'harmonie du monde et le chaos, sur la nature de l'eau, de la pierre, de l'air et du feu. Tout en préparant avec soin les conférences qu'il prononçait devant la jeunesse d'Agrigente, de Catane et d'autres villes, il voyageait sur l'ensemble

du territoire grec. Et de retour chez lui, dans sa demeure de l'anse qui deviendrait, des siècles plus tard, Porto Empedocle, sous l'impitoyable soleil d'Acragas dont il se protégeait à l'aide d'une coiffure empruntée aux populations « d'en face » (la Tunisie), il s'allongeait dans sa piscine et s'y rafraîchissait pendant une heure ou deux, l'après-midi.

Prendre ses aises avec un tel abandon n'a rien d'un comportement suicidaire. Une personne qui manifeste l'intention de quitter le monde des vivants aura plutôt l'air grave, la physionomie sombre, et son humeur, passant par l'ataraxie, les impulsions et les pulsions, changera, si peu perceptible que soit ce changement.

Notre personnage, au contraire, était d'humeur égale ; il avait le visage reposant et le plus souvent la mine réjouie. Chez les sociétés antiques, il est vrai, le suicide était presque monnaie courante. Aussi peut-on penser qu'Empédocle, pour une affaire d'honneur impliquant une dame, par exemple, ou pour une échéance imminente et sans possibilité d'y faire face, a choisi l'autolyse comme solution définitive. Ce que cet argument énonce est tout à fait vraisemblable et nullement convaincant. Car la chose la plus importante pour un chercheur, dont tous les efforts intellectuels visent un seul et même but, ce n'est pas sa personne, quelle qu'elle soit, c'est l'objet de ses recherches ; ce n'est pas sa vie, c'est ce qui lui donne un sens.

Autre hypothèse cosmologique plus ou moins récente et ni plus ni moins crédible que la plupart de celles que nous connaissions jusqu'à présent. Les masses galactiques se fuyant les unes les autres, elles se dispersent comme des cirrus au point de n'être bientôt plus visibles dans telle région du ciel : l'Univers se dépeuple donc. Les mondes qui l'ont formé, voici tant de milliards d'années, tendent, dans l'infini de toutes les directions, vers un état voisin du vide absolu.

~

Méfions-nous de la phrénologie, de l'astrologie, etc., comme de tout savoir approximatif, comme de toute *science* inexacte !

~

Tous les corps se meuvent, depuis les particules élémentaires jusqu'aux milliards de soleils et de galaxies qui forment le cosmos. Toute matière se meut donc, et l'idée que tout bouge, que tout, suivant la formule d'Héraclite, est en devenir, est fort probablement l'*idée de derrière la tête* que pouvaient avoir Galilée et quelques-uns de ses contemporains, quand ils songeaient aux mouvements de la Terre sans oser en parler aux profanes et encore moins aux « religieux ». Or leur idée, leur intuition, devrait-on dire, est devenue vérité, fait scientifique. Mais comme ce fait n'échappe pas plus qu'un autre aux lois de l'évolution et que, par suite, il reste soumis à celles, en particulier, de la thermodynamique, le mouvement général qui conditionne toute matière change également, si bien que les phénomènes affectés par ce changement connaissent un ralentissement de leur mouvement interne, une décélération attribuable à l'implacable déperdition prévue par la seconde loi de Carnot. Cette déperdition est en fait une perte irrécupérable qui mènera fatalement tous les corps à l'immobilité totale.

Bref, le monde physique continuera d'évoluer selon les quatre ou cinq grandes forces universelles, qui finiront par *s'affaiblir* – si l'on peut s'exprimer ainsi – par ne plus pouvoir s'exercer. Pour lors, toute cohésion cessera nécessairement, dans un retour au chaos. (Voilà une des mille-et-une manières de voir le monde.)

Chez l'homme, les diverses formes de vie ne meurent pas toutes en même temps. Certaines d'entre elles deviennent inertes bien avant la mort physiologique, avant la fin irréversible de tout l'organisme par décomposition. L'intellect, pour sa part, s'allume tôt mais commence à baisser vers la quarantaine : les mathématiciens et les physiciens les plus célèbres n'avaient-ils pas terminé le gros de leurs travaux à cet âge ? Quant à la volonté de vivre, elle est en principe la dernière à diminuer puis à disparaître parmi les forces qui définissent le mouvement interne propre à l'être vivant, ce mouvement mystérieux, cette âme du règne animal et du règne végétal.

À mesure que les mondes se dispersent aux quatre points cardinaux de l'horizon cosmique, l'espace se confond avec le vide. Que si le vide contient des forces, une énergie qu'on ne lui connaissait pas et que l'on vient, en somme, de lui découvrir, il n'est plus le vide, il n'est plus vide.

Après avoir traversé le bric-à-brac métaphysique hérité de Hegel *(La Phénoménologie de l'esprit, etc.)*, nous soupirons d'aise en retournant auprès de Descartes, en retrouvant la limpidité de sa pensée. Tenter d'expliquer l'homme et les *passions de l'âme* avec des mots simples, afin que tout le monde (et non seulement les spécialistes de la question) comprenne, n'était pourtant pas d'un si grand mérite puisque, pour l'époque, être clair allait presque de soi ; la clarté d'un énoncé, d'une phrase, était en somme une chose normale.

~

Grâce à la biologie, nous pourrons bientôt lire dans la nature comme dans un livre ouvert.

~

Freud nous montre par son exemple qu'à bien s'observer soi-même on démêle, plus vite et plus aisément, l'écheveau des autres personnalités.

~

La concentration de l'esprit sur un point donné diminue à mesure que l'on avance en âge. L'effort que cette qualité d'attention demande au cerveau est trop pénible pour être soutenu. Il s'ensuit que le sujet se désintéresse petit à petit de ce qui pouvait naguère le passionner. Bientôt sans passion aucune, sans intérêt d'aucune sorte, sans la moindre curiosité scientifique ou purement intellectuelle, il s'engage dans la voie de l'inanité générale où sa personne stagnera pendant encore une bonne dizaine d'années.

~

Une instrumentation de plus en plus sophistiquée modifie peu à peu notre mesure des choses et nous indique peut-être la voie de leur éventuelle compréhension.

Les théories sur les origines de l'Univers et sa structure passeront désormais, dans l'histoire des sciences, à la vitesse des météores, ce qui signifie au rythme du perfectionnement accéléré de nos moyens d'investigation. Tout, ou presque, dépend à présent de la logique des robots qui circulent sur la Terre, dans la biosphère, le système solaire, l'espace en général.

Peut-on risquer l'affirmation suivante sans se couvrir de ridicule ?

Dans cinquante ans, 50 % de la recherche scientifique actuelle se seront transformés en découvertes, dont quatre ou cinq seront non moins importantes et déterminantes que celles de la gravité par Newton, de la microbiologie par Pasteur et de la relativité par Einstein.

L'Univers invisible. On peut imaginer de deux manières la partie de l'Univers qui reste cachée à nos regards. Les astronomes expliquent en effet son invisibilité soit par l'insuffisance de nos moyens techniques actuels d'investigation, d'exploration du cosmos, qui n'y pénètrent pas encore assez profondément, soit par la présence, entre les galaxies et les amas galactiques, d'une matière quasi mystérieuse, totalement privée de lumière.

D'aucuns pensent qu'à l'exemple de nos qualités physiques, nos facultés intellectuelles et morales gagnent à s'exercer régulièrement. Selon cette opinion, de même que nos muscles acquièrent de la force, de l'endurance, de la souplesse et de l'agilité s'ils sont soumis à un entraînement intensif, ainsi notre intelligence, notre volonté, notre imagination et notre mémoire s'améliorent par beaucoup d'exercice.

À propos d'intelligence, à mon avis on a celle, à soixante ans, que l'on avait à six mois ; il est d'autre part manifeste que la volonté se renforce lorsqu'on multiplie les actes volontaires ; quant à l'imagination, on en a ou l'on n'en a pas.

La mémoire reste la faculté la plus énigmatique. Elle peut être prodigieuse entre quinze et quarante ans ; ensuite, comme chacun le constate chez soi, elle faiblit peu à peu, en fait avec une lenteur presque étudiée, hormis naturellement les cas pathologiques, dont l'évolution vers le pire est infiniment plus rapide. Autre chose : il faut, semble-t-il, à la mémoire, pour bien fonctionner, le concours étroit de la raison ou de ce qui pourrait en tenir lieu : la *logique naturelle.* Prenons un fait immédiatement vérifiable. Vous cherchez à mémoriser deux textes afin de les réciter de vive voix (mettons deux poèmes, l'un hermétique, l'autre limpide, parnassien). La longueur des poèmes importe peu, pourvu qu'elle ne soit excessive dans aucun des deux. Or le premier est très difficile à comprendre *(Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui),* le second est lumineux *(Je suis la pipe d'un auteur).* Quelle que soit votre détermination, à l'apprendre par cœur, vous aurez beaucoup de mal à vous souvenir du premier, tandis que vous apprendrez le second en moins de deux heures. Que conclure de cette différence ? Ceci, fort probablement : la mémoire garde plus volontiers en elle une image cohérente de la réalité, qu'elle ne conserve un souvenir obscurci par un manque de logique.

~

Dans cent ans, nos certitudes actuelles en physique auront été remplacées par d'autres certitudes. Certains savants parlent déjà d'une matière nouvelle qui n'est pas de la matière constituée d'atomes.

Alors, de quoi est-elle faite ? C'est ce que l'on saura peut-être dans cent ans. Pour l'instant, les revues de vulgarisation scientifique signalent des théories hallucinantes qui font « voler en éclats le temps et l'espace ».

~

La vie est un phénomène si complexe que le froid, tout autant que la chaleur, peut favoriser la prolifération de microbes, de virus, de rétrovirus et de toutes les saletés qu'on voudra. Les foyers de peste, par exemple, sont loin d'être tous à la latitude de Hong-Kong ou de Delhi. L'épidémie si meurtrière de 1911 n'a-t-elle pas pris naissance autour du lac Baïkal ?

~

Un scientifique peut toujours s'amuser à flirter avec l'astrologie, l'ésotérisme et autres fantaisies du même ordre ; il ne risque alors pas moins de perdre, dans l'esprit de ses collègues ou, qui pis est, dans celui de ses élèves, une crédibilité que rien ne saurait lui rendre.

~

Je serais curieux de savoir à quoi ressembleront la physique, l'astronomie et l'astrophysique en 2050, soit dans environ deux générations. Combien d'énigmes ces sciences auront-elles alors résolues et à combien de nouveaux mystères feront-elles face ? L'homme aura-t-il commencé seulement à coloniser la Lune et Mars ? Je ne le saurai jamais, bien sûr, et c'est ce qui m'asticote.

~

Depuis Copernic, Kepler et Galilée, en passant par Kant et Laplace et en filant jusqu'à Einstein, Hoyle, Hubble et une dizaine d'autres savants nos contemporains, ce ne sont évidemment pas les modèles d'Univers qui nous manquent. Seulement, nous n'aurons pas le temps de choisir le bon. Dans quelques générations, en effet, on en choisira certainement un qui s'imposera pour mille ans et davantage à l'attention du genre humain, comme ce fut le cas à deux ou trois reprises dans l'histoire des sciences.

~

Va pour l'exploration du système solaire, mais après ?...

Si l'espèce humaine respire encore à ce moment-là, les astrophysiciens auront d'excellentes raisons de croire que tout est possible dans leur domaine, le cosmos. Cependant, s'ils veulent continuer à jouer les démiurges, il leur faudra se rappeler qu'une mission ayant quitté la Terre en direction de *Proxima* du Centaure (la plus économique des expéditions vu les distances à parcourir) durerait plus de quatre ans non pas à deux ou trois fois la vitesse du son mais à celle de la lumière ! L'homme, si ingénieux et inventif que soit son esprit, a le temps de disparaître avant d'avoir mis au point *la fusée*

qui file à la vitesse de la lumière ; il ne verra jamais pareil bidule ailleurs que dans les illustrés à l'usage des mômes fréquentant la maternelle.

~

L'actualité scientifique semble ne plus pouvoir se mettre à jour. On la dirait incapable de rattraper la réalité pour l'expliquer aux profanes. À quoi cela tient-il ? Cela tient sans doute au nombre stupéfiant de nouvelles hypothèses et à celui, bien que moindre, des découvertes.

~

La nature est toujours si pleine de mystères que, malgré l'avancement des sciences, nous continuons à l'interpréter à défaut de la comprendre.

~

Entre la nébuleuse d'Andromède et notre propre galaxie, un gouffre s'ouvre à nos pieds, pour ainsi dire ; son diamètre atteint près de deux millions d'années-lumière, volume qui ne contient rien de directement observable. Il se joue néanmoins dans ce coin de l'espace un match à finir entre des forces contraires, qui ne semblent pas savoir où s'exercer puisqu'il ne s'y trouve aucune matière au sens habituel que l'on donne à ce mot.

~

Phénomène encore récent par rapport à l'âge de la matière inorganique, la vie a quatre milliards d'années. Il n'empêche que toute vie, comme tout ce qui s'y rapporte, reste essentiellement provisoire. Car, que sont quatre milliards d'années dans l'éternité ? Et ce nombre de quatre milliards, qu'est-ce, après tout, face à l'infini ? En dollars américains, c'est le budget d'une ville d'importance moyenne.

DE L'HISTOIRE

L'histoire est une science, celle de la critique des textes et du contrôle des témoignages. Elle raconte le passé jusqu'au moment où il risque d'empiéter sur le présent. L'histoire est aussi, hélas ! un puissant instrument de règne entre les mains d'un État totalitaire, d'un dictateur ou de n'importe quel aventurier en quête de moyens de propagande les plus efficaces. On décrit cette recherche de la manière suivante : l'exploitation illicite du sentiment national.

~

Les sectes issues de l'Église chrétienne à la fin du monde romain considéraient la vérité comme une darne de thon. Chacune d'elles était bien disposée à ne manger qu'une seule des parts du poisson, pourvu que toutes fussent égales. Or il n'est pas toujours facile de se mettre d'accord sur l'égalité des portions. La discussion s'éternisant donc, le pape s'empara de tout le morceau et en fit ce jour-là son dîner.

~

Pour leurs opinions, qui valaient bien les certitudes des dominicains, un grand nombre d'hérétiques furent les fagotiers de leurs propres bûchers.

~

Les événements sont les accidents de l'histoire et le temps en est la substance. Serait-il également permis d'affirmer, sous toute réserve, cela va sans dire, que les faits sont la matière de l'histoire et que le temps en est la forme ?

~

L'Irak – « berceau de la civilisation » et, à partir du XXe siècle de notre ère et des commencements du XXIe – tombeau des barbares.

~

Au tribunal de l'Histoire, comme on dit, la pureté de ses mœurs ni la cruauté de l'époque n'atténuent la gravité, l'horreur des crimes reprochés à Calvin. Sa tyrannie sanguinaire n'aura eu d'égal, bien qu'à une moindre échelle, que celle des dictateurs du XXe siècle, ainsi que l'a démontré Stefan Zweig.

~

Toutes les civilisations ont leur Moyen Âge ; ainsi traversent-elles toutes une longue période d'ombre et de lumière durant laquelle dominent tantôt les puissances du Tartare, tantôt la splendeur des vitraux.

~

L'islam fut à une époque animé d'un véritable esprit de tolérance et de paix. Survint l'intégrisme, comme cela se produit, à un moment ou à un autre, dans presque toutes les religions. Les intégristes, les fondamentalistes devinrent alors sectaires, et non seulement intolérants mais nettement hostiles aux autres confessions, surtout au christianisme. L'islam déclara plus d'une fois la guerre sainte à ceux qui ne pratiquaient pas la religion du prophète.

L'idéal de pureté, qu'on parle de doctrine ou de mœurs, a pour effet, lorsqu'il s'empare d'un cerveau humain, de le transformer en une mécanique cherchant à tuer tout ce qui n'est pas à son image, tout ce qui n'est pas pur.

Soutenir que les guerres modernes, en raison du progrès des civilisations, sont moins cruelles que les guerres antiques, c'est vouloir accréditer une légende. Tous les ingrédients de la haine et de la vengeance ont constitué, tout au long du siècle dernier, un kaléidoscope sanglant où les peuples civilisés ont vu, sans trop s'émouvoir, la perpétration de tous les crimes, depuis l'assassinat d'enfants et de vieillards jusqu'à l'anthropophagie. Sous le rapport de la barbarie, les nazis, par exemple, ont fait beaucoup mieux en dix ans que l'Inquisition au Moyen Âge et à la Renaissance, beaucoup mieux que les auteurs du massacre de la Saint-Barthélemy.

Fontenelle, en somme, pose une question qui était en quelque sorte sur toutes les lèvres dès 1686, année où paraissent en librairie ses *Entretiens sur la pluralité des mondes;* Kant, soixante-dix ans plus tard, en élargit le cadre de manière qu'elle embrasse un beaucoup plus grand nombre d'éléments, et Laplace y répond en 1796 dans son *Exposition du système du monde*. L'harmonie des mouvements que les astres accomplissent comme le font Jupiter et Saturne, par exemple, signifie-t-elle qu'une pensée logique ou la vie même soit partout dans l'Univers ? Telle est l'interrogation fondamentale des *Entretiens* et de tout discours analogue. Au reste les « tourbillons de Descartes », la formation d'*univers-îles* à partir de matière clairsemée, la « nébuleuse primitive » de

Laplace et l'« atome primitif » du chanoine Lemaître semblent être, au premier abord, des idées du même ordre.

~

Après avoir lu le livre de Gaxotte.

La Révolution française commence dans la peur, se poursuit dans le crime et finit en chansons.

~

En 1921, l'Allemagne était prête à se régénérer à tous égards. Poussée toutefois par un rêve insensé de liberté totale, elle entra sans le savoir dans une conspiration de douze ans contre elle-même. Elle était au bout de ce temps presque tout entière aux ordres d'un chef de gang, qui la conduisit d'un triomphe à l'autre jusqu'« au fond des enfers ».

~

L'homophobie a probablement l'âge de l'humanité. Comment la définir sinon par la haine que l'Ignorance et la Bêtise vouent à tous ceux et celles qui ne leur ressemblent pas sous tous rapports ?

~

Nous vivons sous un régime judiciaire fonctionnant à contresens, qui n'a pas son égal dans l'histoire du monde civilisé. Aujourd'hui, en effet, plus les crimes sont nombreux et plus ils sont odieux, moins les châtiments sont sévères : la notion de responsabilité se déprécie comme une monnaie peu fiable. Pour expliquer cette perversion de la justice au profit des criminels, la psychologie d'avant-garde nous sert la formule suivante : *il n'y a plus de criminels, il n'y a que des malades.*

Sous le déguisement du Droit se cache le mieux la Force.

Du fait de leurs propres dirigeants et de l'indifférence générale, certains pays sont devenus, en moins de deux générations, l'opprobre de l'humanité (Afghanistan, Bangladesh, Corée du Nord, etc.).

Ce qui, par-dessus tout, importe, c'est moins la sauvegarde des « valeurs spirituelles et morales », que la force et le courage d'affronter chaque jour l'adversité. Les habitants de Londres en 1940, 1941 et 1942, avaient fort bien compris cela.

Malgré toutes les raisons que nous avons d'être pessimistes, ne désespérons pas trop de l'avenir, car les peuples ont des ressources matérielles et morales insoupçonnées, autant que peu l'être la position sous terre d'une mine de diamant inconnue. En 1945, l'Allemagne était en majeure partie détruite ; moins de dix ans plus tard, elle exportait déjà. Dans des cas comme celui-ci, les économistes parlent de miracles.

Le roseau plie (l'Autriche en mars 1938) ; le chêne rompt (le IIIe Reich quelques années plus tard).

Notre grammaire traverse une mauvaise passe. Quant à la syntaxe en particulier, elle n'est plus hélas

incorruptible. On s'en persuade du reste aisément à voir le nombre et la nature des fautes commises aujourd'hui contre elle. Rivarol se serait peut-être suicidé, comme le fit Chamfort pour d'autres raisons, s'il avait lu dans un journal français la phrase suivante : « Les États-Unis d'Amérique *est* le seul pays de l'avenir et *son* gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, le meilleur du monde. » Les accordailles d'un singulier avec un pluriel sont une aventure prometteuse de bien douloureux divorces.

~

Point d'élite ! Que des gueux !

~

Du vivant de Staline, on ne parlait guère de Malenkov, ni de Boulganine, ni de Khrouchtchev, ni même de Beria : la personnalité du tyran occupait tout le temps et tout l'espace nécessaires à la Russie pour respirer.

~

Léon Blum en réclusion lisant Schopenhauer avec délices ! Comment un tel optimiste, à qui la France doit une série de mesures sociales encore en vigueur, a-t-il pu prendre du plaisir à la fréquentation, au commerce d'un philosophe qui fit du pessimisme, simple disposition d'esprit, un système ?

~

Les naïvetés de la science actuelle ne font pas moins sourire les sceptiques que celles des religions millénaires.

Autrefois l'Église promettait à ses fidèles, s'ils obéissaient à ses commandements, une éternité de délices en compagnie de Dieu, de ses anges et de ses saints. Aujourd'hui, les magazines d'actualité scientifique contiennent des représentations de l'Univers qui comportent une flèche vous indiquant votre position *(You are here.)* dans ce vaste monde. En d'autres termes, on vous dit où vous êtes dans un lieu « dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

~

L'histoire s'est écrite en majeure partie avec du sang et de l'encre, deux fluides qui sèchent vite et dont les traces pâlissent puis disparaissent tout à fait au bout d'un certain temps.

~

Dans le souvenir populaire, les chats du cardinal de Richelieu sont probablement plus importants que le siège de La Rochelle. On se rappelle aisément ces félins magnifiques, qu'on revoit en pensée surgissant de la pourpre comme d'un crépuscule ; en revanche, on a presque tout oublié des événements politiques et religieux de cette époque.

~

La patrie n'est réellement en danger qu'une fois que le fanatisme a résolu de la sauver.

~

« Que l'État me donne de bonnes finances, et je rendrai son économie prospère. » Quel ministre ou quel économiste a dit cela ?

Keynes ?
Parizeau ?

Adam Smith ?
Turgot ?
Colbert ?
Sully ?

Nul ne l'a dit exactement dans ces termes, car l'affirmer eût sans doute été trop s'avancer, tout ce qui se rapporte à l'économie d'un pays étant aléatoire.

~

Pour que la paix fût possible sur la terre et s'étendît à tous les pays, il faudrait changer la nature de l'homme.

DU MENSONGE

Mentir n'est pas tout bêtement dire le contraire de la vérité. Le mensonge cache un état d'esprit plus complexe, en effet. Nous pourrions appeler cette pratique de la fausseté l'art de rendre vraisemblable, d'un bout à l'autre, le récit d'un événement qui n'est jamais survenu. Le plus souvent, le menteur narre des circonstances qu'il invente entièrement ou en partie.

~

Seuls nos talents et nos vertus nous distinguent vraiment ; tout le reste – mondanités, politesses, courbettes, etc., est à jeter à la poubelle.

~

Je mens, tu mens, il ment, nous mentons, etc., nous mentons toujours, nous mentons sans cesse, c'est un des faits les mieux avérés, c'est une vérité première.

~

Selon Montaigne et d'autres moralistes, la gravité du mensonge vient, une fois la tromperie découverte, de la rupture du lien social entre le menteur et ceux qui l'entourent et l'écoutent : sa famille, ses amis, ses collègues. « En vérité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole *. » Or celui qui dénature cette parole, qui la fausse comme on fausse une clé, se conduit en criminel ou en dément.

* *Les Essais*, livre I, chapitre IX.

~

Si vous voulez vraiment gâter, pour deux cents ans, les relations entre divers peuples, il vous suffira de réunir un congrès de diplomates.

~

Heureusement, le génie du mal est encore plus rare que le génie d'un Léonard de Vinci ou d'un Einstein. On ne le rencontre guère que chez des gens comme Tibère, Gilles de Rais, Hitler et les « tueurs en série ». Avoir le génie du mal, c'est le faire sans attendre les occasions mais en en suscitant le plus possible.

~

Ce n'est pas ce que vous avez déclaré qu'on ne vous pardonne pas, c'est ce que vous avez insinué.

~

Ce que l'on pense et *ce que l'ont dit* sont, comme dans la chanson, affectés pour moi d'un même signe négatif.

~

L'esbroufe diplomatique, art dans lequel Hitler a longtemps excellé, notamment dans le cas de la Rhénanie, son chef-d'œuvre à cet égard, ne réussit qu'aux hommes politiques qui sont suffisamment comédiens pour mentir à longueur de journée sans en subir de gros inconvénients, mais, au contraire, en y trouvant des avantages certains.

~

Travailler dans la détente est une expression à tout le moins suspecte, pour ne pas dire mensongère. Car tout travail réclame un effort et tout effort est absolument contraire au relâchement, quelle qu'en soit l'espèce.

~

Votre silence est le plus perfide des mensonges quand le bonheur d'autrui dépend d'un mot de vous.

~

Un mensonge opportunément proféré peut sauver une armée ; un renseignement mal interprété, la perdre à jamais.

~

Calligraphier est jusqu'à un certain point mentir, puisque c'est se montrer sous un faux jour, celui d'une beauté d'emprunt. La calligraphie, dont les divers styles sont pour ainsi dire des *a priori,* ne révèle en aucune façon le caractère du scripteur, mais son unique souci d'une perfection accessible à tout être humain un tant soit peu artiste.

Tout homme ayant eu le bonheur ou le malheur de vivre longtemps devrait se dire, vers la fin de son itinéraire, s'il n'a pas encore perdu la mémoire : « Quel farceur n'ai-je pas été durant toutes ces années ! À quelle invraisemblable comédie n'ai-je pas participé sous le couvert de la fraternité, sous l'apparence de la camaraderie, de l'amitié, de l'amour même ! »

DE LA COMPASSION

Qu'ils soient blessés dans leur corps, atteints dans leur esprit, le fait d'évoquer avec les grands malades les souvenirs les plus doux de leur vie leur procure un apaisement, un bien-être capable d'atténuer leurs souffrances. Est-il, par exemple, rien de plus réconfortant que de retrouver en pensée l'atmosphère d'un jour qui fut particulièrement joyeux ? Le jour, si l'on veut, où les enfants attendaient impatients, à la maison, le retour imminent de maman au bras de papa serrant contre lui un nouveau petit frère, une nouvelle petite sœur ? Peu importent leurs croyances à ce jour ou leur incroyance, ces mêmes malades se remémoreront volontiers leur première communion, les présents reçus alors, les visites aux oncles, aux tantes et aux cousins, les glaces et les gâteaux qu'ils ont mangés. Ils se rappelleront avec exaltation, malgré leurs douleurs présentes, tel Noël déjà lointain dans leur mémoire, ou le jour de leurs fiançailles, celui de leur mariage...

Sur un sujet aussi optimiste que l'évocation des souvenirs les plus doux d'une vie humaine, nous pourrions peut-être élaborer les principes, non pas d'une sagesse nouvelle, cela serait prétentieux, mais d'une thérapie possible.

~

L'action éloigne de la pensée et la pensée détourne de l'action. Le monde intérieur de Bismarck et celui de Schopenhauer sont incompatibles, le courant ne passe pas entre eux. Chez le premier la compassion n'existe pas ; pour le second, toute morale repose sur la pitié.

~

Comment guérir une anxiété passagère ?

En se moquant des choses et des personnes qui en sont la cause, si respectables soient-elles.

Mais comment savoir que telle chose ou telle personne est cause de votre anxiété ? Par la méthode intuitive, ou par la méthode empirique, qui est l'observation des autres et de vous-même.

Ceux qui savent dire *tant pis* opportunément ne souffrent guère d'anxiété.

~

Si seulement elle existait, la pitié des riches pourrait au moins faire office de demi-remède à l'indigence des peuples, à leur dénuement.

~

Tout ce qu'un malade, de son lit d'hôpital, attend de nous qui passons devant sa porte entrouverte, c'est un regard humain, sensible et chaud posé sur lui pendant deux secondes, qui lui prouve qu'il est encore parmi les vivants.

~

Contrairement à la croyance commune, le suicide n'est pas un problème, c'est une solution. C'est même la solution de tous les problèmes, quel qu'en soit l'ordre. Il suffit, pour comprendre cela, de généraliser la pratique de s'ôter la vie, de rendre cette pratique universelle comme à Sagonte, à Massada, et l'on constatera tout de suite qu'il n'y a plus de problème nulle part.

~

C'est la vie qui vous tue. C'est vivre qui vous use, vous ronge, vous achève.

~

La somme des souffrances humaines ne se calcule pas. Si tant est qu'on veuille les soulager, il faut le faire à l'aveuglette.

~

La maladie, les infirmités, la vieillesse font d'un homme son propre ennemi. Aussi doit-il se surveiller comme on surveille un ennemi. La moindre chute risque d'avoir les pires conséquences, le rhume le plus banal finir en pneumonie.

~

Ce que vieillir peut faire de mieux pour vous, c'est de vous rendre indulgent.

~

J'arrive à l'âge où l'on chuchote autour de moi, bien que d'un ton assez élevé pour que j'entende : « Tiens ! Il vit toujours ?... »

Dès que tu ressentiras les premières atteintes du mal qui doit t'emporter, hâte-toi de faire le ménage en ta demeure, car c'est là le souci que tes héritiers apprécieront chez toi à l'égal d'une vertu.

S'il nous reste peu de temps à vivre, ne gâchons pas ces mois, ces jours ou ces heures par des récriminations intempestives. Éteignons-nous plutôt sans éclat et, soutenus contre la douleur par l'opium, rentrons dans le silence que rien ne mesure.

Tant de maladies ont jusqu'ici frappé les hommes et les femmes, que nous devrions nous étonner bien davantage de n'être pas encore morts.

L'écart doit être parfois énorme entre l'intérêt des héritiers et l'indifférence du mourant.

Habituons-nous à voir la mort comme un bien, comme une récompense après tant d'efforts, et nos angoisses se dissiperont peu à peu.

Nous pouvons nous rendre maîtres de tout sauf de la douleur. Malgré les analgésiques, elle persiste sous des formes plus ou moins atténuées, et son invasion progresse inéluctablement jusqu'à l'extinction définitive de la conscience.

Ne nous félicitons pas trop bruyamment des bontés de la nature à notre égard, de notre bonne santé, par exemple, car elle est sans pitié et c'est tout à fait par hasard qu'elle nous épargne.

~

Une immense lassitude de tout ce que nous avons entendu dire et de tout ce que nous avons vu faire nous engage à moucher la chandelle avant qu'elle ne s'éteigne toute seule.

~

Nous connaissons bien l'insensibilité de la nature, son indifférence à la douleur ; or nous n'en continuons pas moins de boire comme des trous, de fumer comme des cheminées d'usine, sans nous soucier le moins du monde de la cirrhose qu'elle nous a promise ou du cancer de la gorge qu'elle nous réserve !

~

À partir de la soixantaine, on se range, on « se tire », on « dégage », on se replie sur soi non pas forcément en vue de s'isoler, mais pour mieux faire face aux assauts du dehors, aux déceptions, aux chagrins, aux coups durs, à la maladie.

~

Si nous pouvions choisir nos maladies plutôt que de laisser la nature nous imposer ses choix !... Or, inconsciemment ou non, c'est nous qui choisissons nos états pathologiques. Pourrais-je m'étonner en toute bonne foi de souffrir aujourd'hui d'artériosclérose, après avoir fumé pendant plus de quarante ans ?

~

S'il n'y prend garde, grand-père deviendra vite aussi coquet, et plus ridicule encore que sa petite-fille qui, devant une psyché, se barbouille les lèvres avec le rouge de sa mère et chausse ses escarpins.

~

Par suite d'un état mental déficient ou de la perte progressive d'un sens vital, la certitude d'être bientôt à la charge de quelqu'un explique plus d'un suicide.

~

La gratitude envers la vie n'étouffe pas d'habitude ceux qui en jouissent le plus.

~

La compassion est le principal fondement de toute morale laïque qui, de même que la métaphysique pour Kant, voudrait se présenter comme science.

~

On s'adapte au mal, on s'en accommode même au point de s'acclimater au pire ; on s'habitue, en somme, aux spectacles les plus répugnants de la misère humaine.

Le moi de l'homme est si grand qu'il s'y réfugie n'importe quand, n'importe où.

Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa, ou Napoléon marchant entre les morts d'Eylau afin d'en supputer le nombre, n'eut peut-être pas un haut-le-cœur malgré son estomac plutôt nerveux.

~

Ma vieillesse est une guimbarde remontant à l'âge du fer, dont aucun compteur ne fonctionne à l'exception des battements de cœur, et qui cependant, à ma stupéfaction comme sans doute à celle de ma descendance, continue à rouler cahin-caha d'une semaine à l'autre.

~

Un homme du troisième âge se déplace en claudiquant sur un trottoir étroit. Un jeune homme très pressé vient derrière lui, le bouscule presque pour le dépasser. Loin de s'excuser, il se tourne vers le vieil homme et lui dit : « Tire-toi, grand-père. » Voilà le genre de délicatesse dont nous sommes redevables à l'âgisme.

~

Il n'est pas nécessaire, pour être un scélérat, de faire sauter un train, une gare, un aéroport ou que sais-je ? La mendiante qui tout à l'heure vous tendait la main et à qui vous avez adressé un geste signifiant votre impécuniosité, alors que vous êtes toujours plein aux as et que cela se voit, n'est pas loin de vous tenir pour un fieffé menteur, voire un salopard, et Dieu sait, même s'il n'existe pas, combien elle a raison !

~

Plus d'un misanthrope adore les bêtes.

~

L'insomniaque ne voit pas, dans l'heure de sommeil qui vient de lui échoir, la satisfaction trop partielle d'un besoin physiologique ; il y voit la récompense de ses efforts pour dormir ces trois dernières nuits. Quand nous sommes privés d'une chose essentielle, nous nous contentons du peu qu'on nous en donne.

DE LA POLITIQUE

Lorsque Gulliver U.S.A. se penche sur les Lilliputiens afin de les observer de plus près, son haleine est si forte qu'ils fuient en tous sens pour ne la respirer point.

~

On dit tant de mal de la politique et depuis si longtemps que ceux qui, néanmoins, en profitent le plus, ont toujours eu tout intérêt à ne pas s'en vanter ou, pour ainsi dire, à pratiquer l'art du silence opportun.

~

La différence entre patriotisme et nationalisme ? L'un est une vertu, l'autre un système.

~

La subtilité de la diplomatie est d'entretenir les malentendus tant qu'ils sont rentables, puis de laisser le temps les dissiper, comme le vent emporte le brouillard.

~

La plupart des politiciens sont des ludions. Les autres, infime minorité d'aventuriers en quête de pouvoir et de gloire, possédant au surplus une volonté sans faille, créent les circonstances mêmes où s'exercera leur action. Le passage du Rubicon et le 18 brumaire sont deux événements majeurs dont les circonstances ne seront jamais atténuantes *aux yeux du tribunal de l'Histoire,* comme on dit parfois.

Que les Grecs, les Macédoniens, les Bulgares, les Serbes ou les Turcs revendiquent le même territoire de cinquante kilomètres carrés, dans chacun de ces cas comme dans tous à la fois, il faut envisager la guerre.

L'idéologie et les politiques d'extrême droite opposent l'Ordre et l'Autorité à la Liberté ; elles justifient le nationalisme par le patriotisme, cherchent le soutien des banques et défendent partout le capitalisme. L'idéologie et les politiques d'extrême gauche opposent les revendications perpétuelles à la rigueur des lois, défendent la révolution permanente, le collectivisme, le socialisme, voire le communisme ; cependant, en matière de systèmes politiques, les unes autant que les autres ne sont que des médailles de peu de valeur, car si leur avers varie de l'une à l'autre, elles ont toutes le même envers.

La politique est un jeu de hasard où les gagnants sont ceux qui misent sur leur intuition, et les perdants ceux qui misent sur la « logique des événements ».

Le pouvoir hypnotise ceux qui lui vouent leur existence, sans les récompenser pour autant, et il tue ceux, à ses yeux, qui ne lui restent pas fidèles.

En politique, pour se faire respecter, il faut avoir volé dans les grandes largeurs, autrement dit des millions, et ne s'être jamais arrêté en si bon chemin. Personne, en effet, sur un simple soupçon, un on-dit, n'oserait poursuivre en justice un homme qui, vu sa richesse, peut s'offrir les services des meilleurs avocats. Plus un politicien est riche, mieux il est à l'abri des revers de fortune, quoiqu'il ne soit jamais assuré contre les coups du sort. Un parjure efface une calomnie et ouvre la porte au non-lieu. Mais que peut-on faire contre la trahison d'un complice ou, pis encore, contre celle d'un ami ?

Faire de la politique, c'est vivre à longueur d'année parmi des ombres, vos adversaires, qui se sont juré de vous avoir à l'usure.

La politique est un combat dont seuls sortent vainqueurs ceux qui disposent d'un système cérébral et d'un système sanguin en parfait état ; mais ils n'en sortent pas pour autant indemnes.

Il est un point sur lequel tous les gouvernements, tous les régimes politiques, qu'ils soient de droite ou de gauche, sont parfaitement d'accord, ainsi que tous les dirigeants municipaux, régionaux ou nationaux, c'est sur la nécessité d'assurer l'ordre public partout dans l'État. Car, à quoi bon faire voter le meilleur programme de sécurité sociale, les meilleures lois en matière d'hygiène collective et les mesures les plus efficaces contre le chômage, si les rues ne sont plus sûres, si les autobus sautent au milieu des places et des carrefours, si des criminels ou des fous, les poches pleines d'explosifs, marchent à leur mort et à celle des autres ?

Si la politique, comme on l'a dit trop souvent, est l'art du compromis, la diplomatie est l'école de la duplicité, dont les locaux administratifs se trouvent entre le Renseignement et l'Espionnage.

~

En politique comme à la guerre, l'attaque brusquée reste la meilleure formule tactique. La surprise est ici déterminante neuf fois sur dix ; on attend l'adversaire sur un point, il surgit ailleurs, et la première chose que vous apprenez c'est qu'il vous a tourné.

~

Tout gouvernement s'use, et un gouvernement usé, qu'il se réclame ou non de la démocratie, tend instinctivement à la dictature.

~

Chez plus d'un despote, le fer de la tyrannie a été forgé sur l'enclume de l'adversité (v.g. Hitler).

~

Quelle que soit la pauvreté des immigrants, voire leur misère, l'immigration ne ruine pas un État ; ce qui le perd plus sûrement, c'est l'avilissement de l'argent : la fonte du capital au creuset de la spéculation.

~

Les conquêtes, les victoires des femmes depuis les manifestations des suffragettes, leur furent acquises par une éloquence particulière, qui convainc à coup sûr sans qu'on soit tenu, ne serait-ce qu'une fois, de faire parler la poudre.

Les tyrans s'accrochent au pouvoir et rien ne les détourne de son dangereux exercice : ni leur santé souvent défaillante, ni leur âge avancé, ni des événements prémonitoires, ni les menaces s'accumulant sur leur tête. Et s'ils se contentaient de se croire utiles à la barre, à la timonerie de l'État ?... Utiles ? Fi donc ! Ils s'y croient nécessaires.

Théoricien de la révolution chinoise, Mao Zedong a tenté d'inverser le cours de l'histoire en donnant aux mots un sens qui forçât les choses à changer de nature, les contraignît à signifier ce qu'elles ne pouvaient être. Ainsi nous avons eu droit à la formule *révolution permanente,* expression parfaite d'une contradiction dans les termes.

Peu importe la nation, peu importe la nature du suffrage que la loi y prévoit (universel ou non), le secret du pouvoir, l'art de s'y maintenir réside dans ce calcul fort simple : s'entourer pour moitié de sots et de scélérats, qu'on n'a plus ensuite qu'à tenir sous la menace perpétuelle d'une divulgation de leurs idioties et de leurs scélératesses.

Après avoir été entre autres choses journaliste, ministre et député, il faut quand même se prendre bougrement au sérieux pour laisser officiellement à la postérité un testament politique.

Les pays qui tolèrent encore l'esclavage, quelle qu'en soit la forme, sur leur territoire, devraient être sommés d'y mettre fin, sous peine d'être occupés par des brigades internationales et de voir leurs gouvernements renversés par elles. On perd le droit de vivre quand on accepte d'en priver les autres.

DE LA GUERRE

La peur de la guerre fait plus de morts et de blessés que n'en font les combats proprement dits. La panique qui, pour lors, s'empare des populations et les chasse de leurs villes et de leurs villages, les expose du même coup à de plus grands dangers que si elles se tenaient tranquilles, que si chacun restait chez soi. On veut certes fuir l'occupant qui s'annonce, dont l'aviation et l'artillerie cassent tout sur leur passage. D'autre part, le caractère définitif, pour ainsi dire totalitaire, des conflits armés modernes, ne favorise nullement la circonspection ni ne donne aux sages le temps de réfléchir. Si les morts, à la guerre, sont de nos jours si nombreux, c'est que dans les villes détruites et transformées en champs de bataille, les militaires tirent à la fois sur l'ennemi et sur les civils, confondant les uns avec les autres... ou ne les confondant peut-être pas du tout !

C'est miracle que les derniers conflits armés du XXe siècle (Viêt-nam, Inde et Pakistan, Congo, etc.) ne se soient pas généralisés, car la somme des intérêts divergents, sur l'échiquier du monde, est nettement supérieure à celle des intérêts convergents. En d'autres termes, on trouve toujours d'excellentes raisons de se battre et de moins bonnes de s'unir.

Il est peut-être opportun de rappeler le mot d'un diplomate : « Toutes les alliances sont maudites. »

~

La guerre moderne est une aventure dont les avantages diminuent et les inconvénients augmentent en raison de sa durée.

~

Il faudrait se conduire face à la guerre comme le sage se conduit face à la mort : la regarder toujours du plus loin possible sans jamais la perdre de vue, afin d'éviter le plus possible d'en subir les atteintes ; et si, par malheur, elle vous blesse profondément dans votre chair ou dans votre esprit, en supporter la fatalité, en accepter l'oracle sans gémir.

~

Vu la portée des armes actuelles et leur puissance de feu, invoquer un *casus belli* pour pouvoir intervenir militairement quelque part, c'est, de nos jours, faire dépendre de peu de chose l'existence de l'humanité.

~

Il est une chose aussi criante d'injustice que la guerre, quoique moins sanglante : le pillage.

~

Traiter humainement le vaincu. Épargner aux prisonniers les vexations et même leur assurer un minimum de confort. Ainsi ne vous appelleront-ils pas leur bourreau et ne se considéreront-ils pas comme vos victimes. Autrement, l'opinion mondiale verra en eux des martyrs, et quand vous auriez gagné vingt batailles, vous auriez perdu l'honneur.

~

Si l'art de combattre s'affine au point de laisser vivre les populations civiles, la guerre n'effraiera bientôt plus personne, sauf ceux qui en font le métier.

~

Que le courage du combattant soit loué ou méprisé, la puissance de feu n'en reste pas moins déterminante. Dieu n'a pas changé de camp, il est toujours « avec les gros bataillons ». Quant à Zeus, son semblable constellé d'éclairs menaçants, il brandit à présent la foudre avec tant de véhémence qu'on la prendrait pour une bombe à hydrogène.

~

La guerre est une entreprise qui, pour être menée à bien, demande des moyens formidables à la nation qui la fait. Une tout autre histoire sera la pacification du pays conquis. Car une armée, si puissante soit-elle, ne peut à peu près rien contre des « poseurs de bombes ».

~

La spécialisation des armes a rendu complètement inutiles les puissantes formations stratégiques et tactiques, principalement d'infanterie et d'artillerie, qu'on a vues en Europe en 1914-1918, puis en Europe et en Asie en 1939-1945. La *nation en armes* est un concept depuis longtemps inopérant tant par son contenu visant la mobilisation générale que par sa résonance affective.

~

Deux choses caractérisent le commerce des armes : il est *incessant* et toujours *florissant* quel que soit l'état des relations internationales. Il se fait en temps de guerre *au-dessus de la mêlée* et, en temps de paix, *au vu et au su du monde entier.*

~

Puisque la paix n'est nulle part négociable et que les efforts, que tant de nations ont faits pour y tendre le plus possible, sont demeurés stériles, il faudra désormais nous habituer aux bruits de la guerre fréquente sinon perpétuelle, ainsi qu'au terrorisme qui l'annonce et la prolonge.

~

Le terrorisme est une mystique de l'échec.

~

Les foudres de guerre n'ont jamais été que des trublions en mal de gloire. Leurs marches à travers les continents, comme leurs courses sur les mers, ont au fil des siècles soulevé des tempêtes, des ouragans dont les peuples soumis ainsi que les pays occupés ont fait les frais. Qui se soucie de nos jours des morts de Cannes, de Borodino ou de Verdun ?

~

Les principales armées du monde – américaine, russe, chinoise, etc. – ont encore les moyens de faire des conquêtes ; elles n'ont plus cependant ceux de les garder. L'occupation d'un territoire ennemi, ou d'une région à pacifier, coûte beaucoup plus cher en argent et en hommes qu'une campagne éclair.

~

Le perfectionnement et la spécialisation des armes ont modifié profondément la théorie de l'approche indirecte telle que Liddell Hart l'a exposée. Que pourraient faire aujourd'hui, chacune de son côté, deux armées adverses marchant l'une vers l'autre, si l'une des deux, bien protégée par ses vêtements contre la guerre bactériologique, faisait sauter dans l'air des bombes capables d'y répandre le bacille du charbon ou le virus de la variole ? L'armée pleinement protégée, en l'occurrence, n'aurait même pas à prendre contact avec l'ennemi qui, pour sa part, s'effacerait, s'évanouirait tel un fantôme au bout de quelques mois, de quelques semaines, peut-être même de quelques jours.

~

La guérilla, un ennemi sans visage. Comme la Résistance.

~

Dès l'aube, les terroristes vont leur chemin encagoulés. Auraient-ils compris que l'anonymat est la première marche, le premier échelon vers la sainteté ?

~

Personne ne peut vous empêcher de vous suicider où et quand vous voulez. Le motif de votre acte sera de toute façon le plus noble aux yeux de vos compagnons d'armes et le plus abject à ceux de vos ennemis.

~

Les kamikazes, des héros ? Vous voulez dire des cascadeurs qui tuent et se tuent pour avoir pris leur rôle un peu trop au sérieux.

DE LA MORT

La peur de la mort est décidément trop grande consommatrice d'énergie humaine. Que de milliards engloutis chaque année dans les services de santé publique ! Ne faudrait-il pas améliorer les méthodes d'éducation familiale et nationale de manière à former des enfants, des adolescents et des adultes capables de dominer un tant soit peu cette crainte ? La peur de mourir est peut-être salutaire en ce qu'elle tend à la conservation de l'espèce, mais elle est nuisible, à la longue, à l'individu qui, de l'enfance à la vieillesse, ne cesse de voir sa propre fin comme un cauchemar. C'est pourquoi il faut absolument chasser cette peur, l'obliger elle-même à fuir, ainsi que l'on résiste à la tentation... la vaincre par ascèse.

~

Le prix de la vie est susceptible d'inflation et de stagnation comme l'est toute valeur marchande, boursière ou même spirituelle.

~

La vieillesse et ses maux transforment en proies faciles tous les prédateurs y compris l'homme.

~

Comment devons-nous envisager la mort pour qu'elle nous dérange le moins possible ? Nous devons la considérer comme allant de soi, la regarder comme nous regardons une passante trop peu singulière pour mériter qu'on se retourne sur son passage.

~

Ce qui restera de nous après nos legs et les cérémonies funèbres ? Il restera nos cendres et, pour peu de temps encore, le brouillard de notre pensée diffuse chez nos survivants.

~

Aux alentours de sa quatre-vingtième année, toute personne, valétudinaire ou non, devrait entreprendre une récollection pour examiner, durant quelques heures sinon quelques jours, son attitude à l'égard de sa propre fin. Car, à l'approche de Celle que nul n'ose plus nommer tant sa présence gêne, il convient de faire une pause, d'oublier en tout cas pour un moment les préoccupations terre-à-terre, afin de s'accoutumer à l'idée non seulement de n'être bientôt plus rien, mais encore de n'être plus.

La nature donne souvent aux vieillards des signes avant-coureurs de leur retour au grand Tout. La maladie est le plus fréquent. C'est pourquoi, lorsqu'on est sur le point de dépasser un âge plus que certain, il ne faut pas attendre d'être grabataire pour se résoudre au combat et affronter en conséquence les rigueurs de la loi qui règle, de façon inéluctable, le sort commun des êtres contingents.

Ce combat, le dernier que vous aurez à livrer, se prépare. Et votre première arme en ce cas, sinon la seule, sera l'indifférence.

~

À quatre fois vingt ans le climat psychologique ambiant change : on abandonne alors des valeurs jugées pourtant sûres vingt ans plus tôt.

Redisons-le : être ou n'être pas tient au hasard d'une rencontre improbable entre un spermatozoïde et un ovule.

Il faudra pourtant nous y faire : si nous ne claquons pas dans un délai raisonnable, nous serons de plus en plus sourds, de plus en plus myopes et, pendant des heures, nous chercherons dans notre mémoire nébuleuse les mots les plus simples pour nous exprimer.

Lorsque la pensée de la mort (précisons bien : le fait de penser à la mort) vous console d'à peu près tous les maux, c'est que vous êtes ou bien sur la voie de la sagesse, ou bien sur celle de la dépression.

À la naissance on n'est rien, ensuite on continue, on s'habitue à n'être rien, puis on finit en n'étant toujours rien.

Nous devons, à partir d'un certain âge, apprivoiser les fantômes de la peur si nous voulons vivre nos dernières années dans une sérénité relative. Il nous faudra d'abord cesser de craindre la maladie, à tout le moins attendre d'être malade pour nous plaindre et nous soigner. Il conviendrait ensuite de balayer d'un coup de plumeau les petits ennuis de tout genre, d'effacer tout ce qui nous empoisonne l'existence, comme les factures en souffrance, les petites dettes contractées à gauche et à droite. Il serait enfin nécessaire de mépriser ostensiblement la trahison des proches et toutes les autres menaces, réelles ou virtuelles qui, très vite, érodent le bonheur des personnes âgées.

Pourquoi nous ferions-nous du souci quand notre destin commun est le néant ?

Accordons aux matérialistes que l'au-delà n'existe pas. Dans ces conditions, nous aurions grand tort de nous agiter puisque bientôt, très bientôt, nous serons pour ainsi dire en état d'inexistence et par suite incapables de comprendre quoi que ce soit, de nous rappeler quoi que ce soit, ne sachant absolument rien, ignorant absolument tout, même que nous ne sommes plus.

L'inexistence a ses charmes. Elle est peut-être moins tentante que les promesses de béatitude paradisiaque, mais au moins nous sommes sûr qu'en nous y enfonçant, nous entrons dans un sommeil qui ne sera jamais troublé. Alors ? Cela ne vaut-il pas mieux que tout ? Et comme cet état d'insensibilité totale est imminent, pourquoi nous en ferions-nous ? Il nous reste peu de temps pour nous habituer à cette idée matérialiste ; peut-être avalerons-nous encore quelques couleuvres d'ici à notre dernier jour, mais enfin nous connaîtrons la paix (connaître est ici façon de parler, puisque le fait de ne plus être comme individu prive nos facultés de tout acte possible).

La méditation sur le néant est un exercice d'hygiène mentale, qui dompte la peur et chasse toutes les représentations que l'esprit peut s'en faire.

La nature nous donne tout ce qu'il faut pour nous débrouiller dans la vie : une intelligence moyenne, un jugement assez sûr, une sensibilité suffisamment aiguë, le sens de la mesure et celui du relatif. La faille de cet ensemble plus ou moins harmonieux est dans la complexité du cerveau humain dont la fragilité n'est plus à démontrer. Un rien peut enrayer le fonctionnement de cet organe et altérer de la sorte son produit : la pensée.

DE L'AMOUR

Une relation amoureuse sans orage est une rose inodore se mourant de sécheresse.

~

Don Juan : thème ayant donné lieu, durant des siècles, à des variations infinies, bien qu'il en soit une dont le développement est plus court, et c'est celle du coureur de jupons captif de sa propre passion, prisonnier de son paradis des sens.

~

Don Juan n'aimait pas les femmes, il s'adorait en elles.

~

Donjuanesque est tout geste, comme toute parole, capable d'induire en tentation un parangon de vertu, de le faire succomber et basculer enfin dans les profondeurs du Tartare.

~

Quand une femme vous cède après une cour assidue, à quoi pense-t-elle au juste ? Elle pense que le plaisir que vous lui promettez alors sera plus vif que l'humiliation de s'être abandonnée. Aussi ne faut-il pas la décevoir. Car si, quittant vos bras, elle est déçue, vous ne la reverrez pas de sitôt dans votre lit, ni dans le sien.

~

Les vieux couples qui s'aiment encore après cinquante ans, voire soixante ans de vie commune, méritent tous les honneurs, toutes les médailles possibles ; il ne faudrait cependant pas les leur décerner avec trop de cérémonial, car ils sont en général très superstitieux et un détail négligé, mal réglé, le plus petit malentendu pourrait brouiller à jamais maris et femmes.

~

Être vieux, c'est aussi regarder les ébats amoureux des jeunes avec un œil d'envie et un soupir d'insatisfaction, c'est chercher consolation dans la vue du plaisir que d'autres se donnent, recherche non pas vaine peut-être, mais qui n'aura toujours pour effet que de consoler à demi.

~

Femme désirable n'est pas nécessairement jolie, femme jolie n'est pas forcément désirable.

~

Nombreuses sont les adolescentes qui portent un soutien-gorge, mais dans trop de cas il n'y a rien dedans.

~

L'érotisme est le sel de l'amour. C'est un assaisonnement spécial qui, par la variété des mélanges et leur assemblage, prévient la fadeur ou la monotonie d'une cuisine trop classique.

~

La beauté physique est le plus sûr des aphrodisiaques et cela est bien connu ; ce qui est moins bien connu, c'est le réveil des sens et, par suite, la résurgence du plaisir chez les sexagénaires des deux sexes qui, arrivés à cet âge, ont eu l'esprit de remettre le soin de leur sexualité, moyennant finance, entre les mains expertes de jeunes femmes bien dessalées et de jeunes hommes roués. Comme disent les syndicalistes, tout se négocie.

~

« Un fiacre allait trottinant... »

Il en est de la pornographie comme de bien des choses : nous n'en connaîtrons jamais que deux sortes, la bonne et la mauvaise. Il n'est point de milieu dans ce domaine : la médiocrité, la demi-mesure y sera toujours assimilée à de la mauvaise qualité. La pornographie comprend donc un certain nombres d'objets absolument admirables relevant de l'art le plus pur et une infinité de produits jetables. Ce n'est d'ailleurs pas la peine d'évoquer ici les brimborions de l'érotisme qui remplissent aujourd'hui, dans des villes comme Paris, Amsterdam ou Montréal, des centaines de boutiques spécialisées dans le commerce des films lestes, des poupées gonflables, des pommades, des godemichés, etc. Souvenons-nous plutôt de deux cas particuliers, dont l'un nous est familier et l'autre un peu moins car on le dissimulait aux profanes. Les deux exemples sont tirés, l'un de la littérature, l'autre des arts visuels ; on peut les décrire comme des œuvres d'art en raison de leur beauté formelle.

Le premier cas est celui de la promenade en fiacre de madame Bovary avec son amant Léon, le second, celui de la peinture de Courbet intitulée *l'Origine du monde* et représentant une femme nue allongée de manière que son sexe, magnifique du reste, soit vu non seulement sans voile mais dans son intégralité. L'œuvre est si osée que ses propriétaires, pendant des générations, l'ont dissimulée avec soin, ne la montrant, nous pouvons le supposer, qu'à un cercle restreint d'amis ou d'amateurs. On voulait éviter les ennuis, peut-être même un procès comme celui intenté à Flaubert par le ministère public, en 1857, pour son roman sous-titré *mœurs de province*.

~

« Parties honteuses », « nerf honteux », « artère honteuse », quel drôle de langage !

Tout ce qui touche à certaines fonctions physiologiques nécessaires, mais ennuyeuses par les soins quotidiens qu'elles réclament, tout ce qui se rapporte aux régions secrètes du corps humain, a donné naissance à des expressions péjoratives qui n'ont absolument pas lieu d'être. L'homme se venge, pour ainsi dire, des odeurs suspectes que dégage son organisme, de même que des mauvais lieux de son anatomie, en les qualifiant d'avilissants.

~

À la recherche du plaisir, on risque fort de rencontrer l'amour, et, inversement, en quête d'amour, on ne rencontre souvent que le plaisir qui, néanmoins, suffit aux besoins les plus pressants.

~

Par son audace et son impudeur, l'Alberte du *Rideau*

cramoisi avait à dix-huit ou dix-neuf ans plus d'un siècle d'avance, en matière d'émancipation féminine, sur ses contemporaines les jeunes bourgeoises de province, innocentes et pures, timides et guindées. Les jeunes filles d'aujourd'hui qui vont, la nuit, rejoindre leurs amants chez eux, dans leur lit, ne peuvent plus être des personnages romanesques, leur conduite est trop commune et, par suite, sans intérêt pour le lecteur.

~

Les femmes ne craignent pas que, la première fois, nous leur fassions mal : une seule larme noiera la douleur dans la volupté ; ce qu'elles redoutent le plus et, à cet égard, nous leur ressemblons, c'est de n'être pas, la prochaine fois, à la hauteur de ce que nous attendons d'elles.

~

Ne méprisons pas les passades, elles sont d'habitude les moments les plus intenses d'une vie amoureuse sans histoire.

~

Le plaisir sexuel est trop vif et trop bref pour que nous ne profitions pas, hommes et femmes, de toutes les occasions de le renouveler.

~

À trop aimer la vie, à la célébrer sans cesse, le gros inconvénient est de ne plus vouloir la quitter le moment venu, d'où les regrets, les larmes, les gémissements, les cris, le désespoir.

~

Une chanson viennoise contient ces mots : « ... craint l'amour, fuit le vin et n'aime pas le chant. » De quelle espèce singulière peut-il donc s'agir ?

~

Le meilleur des veuvages ne vaut pas un bon remariage.

~

Laissons l'amour platonique à ceux qui peuvent s'en satisfaire faute de mieux ; quant à nous, pratiquons l'autre intensément avant l'apparition des problèmes physiologiques.

~

Nos sentiments nous gouvernent et nous voulons, au nom de la liberté, la fin de ce régime oligarchique ; nous serions même disposés à signer une procuration à quiconque voudrait se charger de notre cœur, pourvu que notre esprit puisse papillonner à sa guise.

~

Dans un couple, les équivoques sont un souffle capable d'attiser un feu qui couve parfois depuis longtemps : celui de la rage.

~

Les femmes semblent vieillir plus vite que nous. Certaines, pour résoudre cet inconvénient, ont recours à la culture physique, aux cures amaigrissantes, à la chirurgie esthétique, etc. D'autres, ayant enfin retrouvé la forme, leurs formes, puis embelli grâce à leurs régimes, prennent des amants sans nous le dire, ce qui est bien fait pour nous.

~

Toutes les femmes veulent être respectées ; il se trouve seulement que la plupart souhaitent ne l'être pas trop longtemps.

~

L'amour a dans ses débuts la douceur du miel ; il prend bientôt la viscosité de la glu, puis la rugosité du cactus, et enfin, comme la glace, il manque totalement d'adhérence.

~

Quand on vit avec un homme depuis cinquante ans, on ne croit plus un mot de ce qu'il raconte ; cependant, un léger avantage naît de cet état de choses : on devine tout ce qu'il pense.

~

Par jalousie, sans doute, la Nature inflige à la Beauté le plus cruel des châtiments : vieillir.

~

En amour, l'instant suprême est plus bref et moins intense chez l'homme que chez la femme ; il s'accompagne en effet chez le mâle d'un flux libérateur qui lui donne généralement satisfaction, tandis que chez la femme, ce moment délicieux peut être prolongé pourvu qu'aucune inhibition d'aucun ordre n'entrave l'invasion du plaisir pur, n'empêche son déferlement solaire. Ainsi les femmes, en principe, jouissent-elles plus profondément et plus longuement que nous. La nature leur fait cette faveur, croirait-on, pour compenser quelque peu les contraintes physiologiques qu'elle leur impose, comme le cycle menstruel, la grossesse, l'accouchement, etc.

~

Le plaisir des sens est une simple variable de la condition humaine, il ne s'y rattache que plus ou moins. Autrement dit, jouir est un privilège et non un droit, l'égalité n'ayant ici rien à voir. Or, en vertu de quelle charte les femmes frigides et les hommes impuissants réclameraient-ils ce privilège ?

~

La passion (le feu de) ne dure guère, tout le monde l'a dit cent fois. Et l'amour ? Un peu plus longtemps pourvu que, très tôt, il revête les formes moins troublantes de l'amitié amoureuse, de la tendresse, de l'amitié pure et simple. Ce qui cependant semble durer l'éternité, c'est la patience qu'il faut pour écouter ce que les amoureux ont à dire sur eux-mêmes.

~

Dans le genre érotique, les meilleurs auteurs sont des gens d'Église. Ainsi le *Kama-sutra* sortit un jour des mains d'un brahmane, un certain Vatsyayana.

~

La misogynie est le dernier refuge des grands timides contre leur passion inavouée pour les femmes.

~

Les femmes sont sûrement moins fières de leur vertu que de leurs conquêtes.

~

Pour la séduction, les femmes sont championnes. Un seul regard d'elles, intéressé ou gratuit, contient plus de hardiesse que n'en manifestent toutes nos simagrées amoureuses.

~

Le désir chez la femme est un feu que le plaisir vénérien n'éteint pas. Chez l'homme, la volupté satisfait presque complètement l'appétence sexuelle, quoique très provisoirement.

~

Au commencement de l'amour, on se croit deux êtres inséparables, à la vie à la mort ; puis, le temps passant, les années se chargent de séparer, peu à peu, ce qui devait être *indissolublement* uni, si bien qu'on se retrouve seul, avec ses souvenirs et ses regrets, chacun fixant des directions opposées.

~

Certains, dont la trop forte sensualité déforme le visage, n'en ont pas moins la dégaine et la physionomie empreintes de rigueur morale ; d'autres, aux traits émaciés, au corps mince comme celui d'adolescentes anorexiques, sont d'increvables étalons ou des chattes perpétuellement en chaleur.

~

Propos d'une dame qui dans son existence sacrifia plus d'une fois à Priape : « Bien sûr que j'aime le sexe, mais sans ces falbalas sado-masochistes, j'aime le sexe pur et dur. »

~

La prostitution n'est pas moins légitime que l'union de deux grandes fortunes officialisée par un brillant mariage. L'important est que dans l'un ou l'autre cas on se lave le sexe après chaque coup tiré.

~

La beauté d'une femme de vingt ans sera, pendant vingt ans et quelques, un passeport pour le bonheur ; après, les portes se fermeront une à une sur son nez.

~

Un détail distinguait le gentleman du voyou : le carnet de rendez-vous galants. Le gentleman n'en avait pas et n'en voulait pas, par crainte de l'oublier quelque part et de compromettre ainsi des dames aux mœurs irréprochables mais libres.

~

Bien parler de la mort, ainsi que le faisait Hermann Hesse, n'est pas si difficile quand on a dépassé l'âge irrespectueux de quatre-vingts ans. On est alors si près d'elle qu'on l'entend respirer ; on a l'impression d'être en train de vivre une expérience unique, qui n'en est pas moins d'une absolue banalité.

~

La misogynie, la misanthropie, l'envie, la jalousie, bref toutes ces maladies de l'âme ont peut-être pour cause une surestimation de la personne par elle-même.

~

Elle et lui.

Vivre avec elle, son doux visage aux traits sans reproche à portée de mes lèvres ? Oui, je veux bien. Vivre aux côtés de ce corps superbe, aux si justes proportions, aux formes si parfaites ? Bien sûr que je le veux. Vivre en entendant cette voix de contralto, cette musique aux harmoniques d'une pureté si singulière ? Très volontiers. Mais vivre avec une créature impossible qui se gendarme pour la moindre chose qui lui déplaît ? Pour le moindre détail vestimentaire, culinaire ou protocolaire ? Merci bien, je n'y tiens pas.

Vivre avec cet homme dont les habitudes valent de l'or, dont les principes constituent un traité, sans cesse mis à jour, de l'élégance masculine ? Certes, je m'en réjouirais fort. Vivre en le regardant travailler au bonheur du ménage, de la famille qui grandit ? Oui, je le veux bien. Vivre cependant sous son regard qui pèse de plus en plus lourd sur ma nuque, être enfin dans l'obligation de lui rendre chaque jour des comptes ? Non, merci bien.

~

Divorcer afin de se remarier, c'est rompre un lien pour en créer dix.

~

Lieu de toutes les guerres matrimoniales et de toutes les paix, de toute colère comme de toute réconciliation : le lit.

~

L'accord charnel le plus parfait est une manière de dialogue entre deux corps épris l'un de l'autre et animés, l'un et l'autre, par deux esprits « compatibles », comme on dit en informatique.

~

Une enfance bigote fait des vieillards lubriques.

~

Le dévergondage, dans la vieillesse, est un risque calculé chez ceux qui ont encore de la santé, mais un risque énorme chez ceux qui en ont peu ou n'en ont plus.

Les femmes semblent prendre plus de plaisir à nous exciter, à nous affoler, qu'elles n'en prennent à nous contenter.

Les femmes que, depuis toujours, nous désirons sans les avoir eues, demeurent plus vivantes dans notre souvenir que celles que nous avons eues.

Rompre au plus tôt, sous n'importe quel prétexte, sans quoi la passion s'empare de vous, et vous voilà frits comme des merlans qu'on fait revenir dans un poêlon.

Le plaisir est souvent capricieux. Une dame qui s'en promettait, prête à toutes les polissonneries avec un nouvel amant, lui découvre un kyste quelque part ; elle se détourne, se rhabille et s'en va.

En amour, le vice est la pincée de sel supplémentaire qui donne plus de goût à certains plats qui, autrement, risqueraient d'en manquer.

Aux couples célèbres par leurs amours, que pouvons-nous envier ? Rien. Les hommes et les femmes qui les formèrent au cours de l'histoire ont presque tous et toutes fini fort mal, certains dans un donjon, d'autres mutilés, immolés, exécutés, assassinés...

Dès que la passion vous gagne, elle vous brûle, et vous n'aurez de cesse qu'elle ne s'éteigne d'elle-même ou ne vous détruise.

~

Sans la persistance du désir, l'impuissance n'aurait rien de tragique ni de comique.

DE L'ART

À le comparer au nôtre, le rythme plus lent de la vie, joint à la douceur habituelle des mœurs, encourageait la création artistique et littéraire en général aux XVIe et XVIIe siècles. Évoquons d'abord Shakespeare, dont les œuvres théâtrales comprennent trente-sept comédies, fantaisies et drames qui n'étaient pas des levers de rideau, même si certaines de ces productions sont de Francis Bacon. N'oublions pas non plus Corneille et ses quarante-quatre pièces, quoique plusieurs d'entres elles se soient fait oublier, ni le prodigieux Tirso de Molina, le plus prolifique, avec ses quatre cents œuvres dramatiques, lui qui n'a pourtant pas vécu si vieux ! Il me paraît de plus en plus certain qu'un milieu de travail plutôt serein n'inspire pas moins les poètes et les artistes que ne le fait l'irruption, dans leur vie, d'événements démesurés, de bouleversements politiques, religieux ou simplement dus à la nature.

~

Trop d'artistes ont dissipé comme une fortune leurs talents et leur énergie à défendre des causes sociales. Leur œuvre, ou ce qu'il en subsiste, n'en reste pas moins au-dessus du temps.

D'un seul trait, d'un seul coup de crayon, l'artiste, dont la main plane au-dessus de la feuille blanche, y dessine un oiseau en vol. La représentation est si parfaite qu'on n'y peut rien ajouter, rien en gommer. Cette colombe est du reste aussi rapide qu'une signature, celle du génie.

Un critique littéraire qui n'est pas impitoyable rate sa vocation ; le lire est perdre son temps.

Un critique d'art qui n'est pas impitoyable ne mérite pas le respect des artistes.

Un critique musical qui ne sait se faire haïr non seulement des musiciens, mais du public, n'a rien appris de son métier. Il eût mieux valu pour lui qu'il se fît coiffeur ou terrassier.

La critique est difficile parce que l'art, dans sa forme parfaite, à laquelle visent tous les créateurs, est presque impossible.

On ne saurait faire bien longtemps ces deux choses : vivre sans manger ni boire, et surtout vivre sans la musique de Schumann.

La fatigue des romanciers et des auteurs dramatiques est à présent si grande qu'elle se lit sur les traits de leurs personnages.

~

Papineau-Couture, Pépin, Morel, voilà un choix judicieux pour l'amateur de musique contemporaine. Pour ceux qui restent désespérément attachés aux classiques, la gamme des compositeurs est cent fois plus étendue, elle comprend une série qui va de Weber à Bartok exclusivement.

~

Pour peu qu'il ait écrit, un auteur se redit et se contredit fatalement. Les radotages et les incohérences sont les fruits immangeables d'une carrière littéraire bien remplie.

~

Au paradis de la musique et des musiciens, beaucoup seront appelés...

~

La musique n'est rien sans une oreille pour l'écouter ; la peinture, la sculpture et l'architecture, rien sans des yeux qui les regardent ; la chair, sans la main qui la touche ; les parfums sans l'odorat ; le vin et autres merveilles, rien sans papilles gustatives.

~

Le diable est le principal personnage de la littérature fantastique du Québec au XIXe siècle ; pour l'importance des rôles, le bon Dieu vient loin derrière : il joue les utilités.

~

Le gigantisme dans l'art ne date pas de Staline. Le colosse de Rhodes, merveille du monde détruite il y a des siècles, était, à l'entrée du port de l'île, un point de repère commode pour les navigateurs.

Si, d'autre part, les édifices que sont les trois pyramides de Gizeh avaient été encore plus gros qu'ils ne le sont, plus imposants, et que le sphinx veillant non loin de là eût eu soixante-dix mètres de longueur au lieu de cinquante-sept, moins de voyageurs se seraient perdus dans le désert au cours des deux ou trois derniers milliers d'années.

~

Le diable, dont les talents littéraires sont bien connus, sourit aux conteurs qui l'épargnent dans leurs histoires. Car nombreux sont ceux qui l'accablent et le traitent de tous les noms. Quant aux rares auteurs qui lui confient toujours le beau rôle, il les aide à conclure leurs récits, généralement sur du papier ininflammable.

~

Chez certains intellectuels, l'activité créatrice peut sembler, pendant fort longtemps, aussi nulle que le mutisme d'un volcan qui dort. Puis, vers le sommet, des lueurs et des bruits annoncent l'explosion qui fera trembler ciel et terre.

~

Rarissimes sont les livres qui auront valu le mal qu'on s'est donné pour les écrire.

~

La mortalité infantile est très fréquente chez les revues littéraires.

De quinze à vingt ans, le roman vous passionne ; à trente ans, il vous divertit, vous amuse encore ; à quarante, il vous ennuie ; il ne vous reste alors que la ressource d'en relire de loin en loin trois ou quatre, qui sont des chefs-d'œuvre.

Les goûts artistiques changent à mesure que les générations se succèdent.

Le classicisme lasse non pas parce qu'il est « classique », mais parce qu'il dure trop longtemps. C'est pour la même raison que la musique populaire *(pop)* a chassé la romance et autres musiques sentimentales. Quant au néo-classicisme, qu'il s'agisse de peinture, de musique ou de poésie, il vaut mieux s'abstenir d'en tâter : le plat est généralement aigre.

Pour bien des gens l'Everest de l'art est un homard thermidor accompagné d'un vin de sancerre et suivi d'une pointe de roquefort, d'une crème brûlée, d'un café très serré, d'un verre de liqueur et d'un havane. Flaubert, Courbet, Offenbach, George Sand, Colette et autres grands artistes eussent fort probablement proposé, certain soir, ce menu à leurs invités ; on risque si peu de se tromper en l'affirmant.

Si, parmi les gastronomes de profession et ceux qui, dirait monsieur Prud'homme, ne le sont qu'à l'occasion faute de pouvoir l'être tout le temps, donc si l'on mettait aux voix cette question : faut-il considérer la gastronomie comme un des beaux-arts ? le oui l'emporterait sans mal, ou alors tous les viveurs de ce monde voudraient être pendus !

~

Les critiques littéraires font souvent des travaux qui resteront plus obscurs encore que les œuvres qu'ils y décortiquent.

~

La peinture excrémentielle est l'expression d'une psychologie infantile et scatologique, qui n'est autre que celle du bébé ravi de « jouer dedans ».

~

Le théâtre de langue française produit de plus en plus de pièces et de moins en moins de chefs-d'œuvre. C'est un bateau qui vogue vaille que vaille entre une côte aux ports hospitaliers, où il mouille très souvent, et les récifs de la médiocrité sur lesquels, un jour, il se brisera. En fait, nous en sommes en cette matière à peu près au même point qu'hier, quand Pierre Renoir disait à Jouvet : « Nous ne sommes pas des novateurs, et c'est ce qu'il y a de rassurant. »

~

L'affaiblissement progressif de votre sens de l'ouïe détournera de vous les muses Euterpe et Melpomène. Les sons, alors, qu'elle qu'en soit l'harmonie, n'enchanteront plus votre oreille. Mozart vous semblera moins lumineux et Beethoven beaucoup plus sombre.

~

Pour n'importe quel auteur, écrire devient très tôt pénible s'il n'a pas le loisir de s'en faire un jeu, à tout le moins un amusement.

Sans le plaisir qu'à tout âge on y prend, tant à la produire qu'à la consommer, la littérature n'en serait peut-être encore qu'à Homère et aux rhapsodes.

~

Aux écrivains qui disent que leur art se limite modestement à « photographier » la vie courante, je dis : Eh bien, messieurs, photographiez, photographiez tout ce que vous voudrez, mais faites-le au moyen d'un appareil idoine, pas avec un stylo.

~

Votre premier roman vient de paraître, me dites-vous, et vous ajoutez ne point comprendre le silence de la critique ?... Savez-vous exactement combien de bouquins ont été publiés dans le monde aujourd'hui seulement ?... Dans le monde est beaucoup dire en effet ; alors, mettons dans les seuls pays de la francophonie ?... Vous ne le savez pas ? Moi non plus ; une chose est cependant certaine, il y en a eu des centaines... des centaines qui seront des milliers au bout de la semaine. Et vous voudriez que l'on s'intéressât au vôtre ?

~

En éducation, les programmes sont en définitive de peu de poids sur la formation et l'orientation des élèves. La personnalité du maître, son autorité, pourvu qu'il la doive à sa compétence, son charisme sont des facteurs déterminants. Avant d'être une science, la pédagogie est un art fondé sur une connaissance intuitive de l'enfance et de l'adolescence.

~

En art, si vous êtes bon, vous pouvez vous permettre d'être long.

~

Rivarol les a calomniés : les libraires exercent en fait une profession où, pour présenter joliment une nouveauté à leur clientèle, il faut quelquefois plus d'esprit que n'en contiennent leurs rayonnages.

~

La littérature ressemble à la science en ce qu'au bout d'une génération elle sent le besoin de se refaire.

~

Un jour sans une ligne... Deux jours sans une ligne... Trois jours sans une ligne, quel repos pour ma tête !... Un mois sans une ligne, – vive la liberté !

~

En ce qui touche les méthodes de travail, les plus aventureuses sont quelquefois les plus efficaces. Comme l'auteur qui s'essaie, à son piano, à composer une chansonnette, multipliant les accords, égrenant les arpèges, s'arrêtant enfin à la ligne mélodique voulue, qu'il cherchera patiemment à perfectionner, moi, devant ma table, je traque les expressions propres à servir de véhicules aux idées, je débusque les mots les plus simples et à la fois les plus justes, me rapprochant ainsi de la formule adéquate qui doit réunir, à mon avis, pour être retenue, trois qualités essentielles : la clarté, l'harmonie et un sens suffisant qui permette à la phrase de tenir debout.

~

Le snobisme ou désir de paraître au courant de tout, en matière de beaux-arts et de musique, favorise singulièrement la fréquentation des musées et des salles de concert.

~

À propos des succès de librairie.

La littérature est un casino dont un seul joueur sur cent mille sort millionnaire ; les quatre-vingt dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf autres en sortent frustrés ou ruinés.

~

Trop nombreux sont ceux qui n'accordent qu'une importance relative à la qualité de la voix humaine. C'est pourquoi tant de présentateurs et de présentatrices, à la télévision comme à la radio, nous deviennent insupportables au bout de peu de temps : le crin de leur timbre nous écorche les tympans.

~

La limpidité de la phrase voltairienne demeure l'idéal du journalisme d'expression française après plus de deux cents ans. Cependant, la puissance économique du monde anglo-saxon exige de plus en plus, de la part des membres de la profession journalistique, dans la plupart des pays, la connaissance de l'anglais universel, et elle leur en impose presque la pratique quotidienne.

~

Pour réaliser son œuvre, l'artiste réclame une liberté totale dans le choix de la matière et des moyens ; en contrepartie, l'œuvre exige de son créateur une rigueur de pensée sans compromis et une technique parfaite. Ainsi pourrions-nous résoudre la contradiction, apparente en matière d'art, entre contrainte et liberté, concilier ces deux exigences contraires, ces deux conditions d'existence de toute œuvre auxquelles s'ajoute le talent pour produire le chef-d'œuvre.

~

La littérature est quelquefois un refuge à l'égal de l'alcool et de l'opium, puisqu'elle est, comme eux, un produit dont la consommation vous isole encore plus parfaitement que la surdité et la cécité réunies.

~

Les artistes authentiques partagent une qualité qui les dispenserait, à la limite, de signer leurs œuvres : c'est le style. On le définit, entre autres manières de le faire, par l'empreinte de leur personnalité sur la matière même de leur art : pierre, marbre, bronze, argile, toile, couleurs, lumière, sons et mots.

~

Certains, qui cherchent des occasions de se signaler dans les sciences, les arts ou les lettres, souvent les laissent passer sans les voir ni, par conséquent, les saisir. Par exemple, tel professeur, auteur de trois opuscules, aurait pu facilement écrire deux mille pages s'il avait su mettre à profit, autrement dit bout à bout, les moments où, tout au long de sa carrière, il dut attendre sa femme (une mondaine qui se faisait un point d'honneur d'être toujours en retard). Pour des raisons du même ordre, tel autre, mathématicien de talent, eût pu sans trop d'effort inventer un ou deux théorèmes, ou résoudre un de ces problèmes dont la solution est restée pour ainsi dire en suspens depuis des générations.

~

C'est pour n'avoir pas cultivé suffisamment la simplicité dans ses écrits que, paraît-il, on devient prolixe, verbeux, abscons, byzantin, etc. ; d'un autre côté, le culte du naturel, de la clarté, de la lumière à tout prix, produit un inconvénient analogue, car une telle passion, cherchant sans cesse à supprimer dans un texte tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à sa compréhension, a souvent pour effet d'affaiblir le style, comme n'importe quel organisme s'anémie par de trop fréquentes saignées.

~

L'aspect le plus léger, le plus fin de la matière aux yeux d'un peintre, est la lumière. On dirait que les plus grands l'ont exploitée comme un filon d'argent jusqu'à l'épuisement de la mine.

~

Les créations artistiques qui résistent le mieux au temps, à quelques domaines qu'elles appartiennent – littérature, théâtre, peinture, cinéma – sont des productions qui se composent d'un minimum de matière et d'un maximum d'art.

~

Deux auteurs qui ne peuvent pas se sentir, l'un romancier, l'autre conteur, qui se fuient quand les circonstances les mettent en présence l'un de l'autre, viennent de publier chacun un important ouvrage. Le lendemain du lancement, ils se font étriller comme dix chevaux de labour par un critique redoutable. Or vous les voyez bientôt réconciliés, à la terrasse d'un café, cassant un nombre prodigieux de morceaux de sucre sur le dos de leur Archiloque, désormais leur ennemi commun. Ils ne se quitteront d'ailleurs qu'après avoir échangé des exemplaires de leur livre le plus récent et s'être juré, la main sur le cœur, de le lire.

~

Une belle écriture est une écriture aux traits allongés, resserrés, voire acérés, aux courbes harmonieuses ou disparates, aux pleins fermes ou lâches, aux déliés subtils ou volumineux, en un mot une belle écriture est généralement illisible.

~

Certaines gens ont une telle réputation d'esprit que leur seule présence anime, nourrit les conversations autour d'eux, sans qu'ils aient besoin de dire, ou de faire un mot de toute la journée.

~

Tel qui n'a jamais rien publié, qui n'a jamais songé à devenir écrivain, l'est devenu presque sans le vouloir : il laisse en effet une volumineuse correspondance qui sera du plus grand intérêt pour les historiens, les philosophes, les psychologues, les savants en général. Son style, au demeurant, le range d'emblée parmi nos meilleurs auteurs.

~

Pour maître Z, académicien, grammairien, critique de théâtre, romancier, poète et champion de billard, le dernier livre d'Y est un pur chef-d'œuvre ; pour monsieur X, académicien comme le précédent, linguiste, polyglotte, historien de l'Asie et maître aux échecs, l'ouvrage en question est un grimoire. Lequel des deux jugements l'auteur retiendra-t-il ? Il ne les oubliera ni l'un ni l'autre : son amour-propre retiendra le premier et sa mémoire le second.

Sur un mot de Talleyrand. – Il faut écrire : *ma femme est d'Inde,* et non pas *ma femme est dinde.* Mais il ne faut dire ni l'un ni l'autre.

Progression du facteur *estime de soi*
chez Paul Léautaud à partir de 1904
(suivant un indice de 1 à 5 allant d'important à très important).

MES LIVRES	MES ENNEMIS	MES FEMMES	MON CHAT BOULE	MOI-MÊME
				5
			4	
		3		
	2			
1				

En général, un jeune auteur croit avoir beaucoup à dire. Il a peu d'expérience de la vie, il a peu lu, et il oublie déjà ses classiques, par exemple La Bruyère, qui commence son chapitre sur les ouvrages de l'esprit par ces mots : Tout est dit.

Une trop grande célébrité discrédite les œuvres et leurs auteurs. Ne faudrait-il pas faire une croix sur l'*Ave Maria* de Schubert ?

L'inspiration a été définie des centaines de fois, dans des termes à peu près identiques d'une fois à l'autre. Tentons maintenant, non pas de la saisir dans toutes ses manifestations, mais de joindre notre voix à celles qui se sont prononcées sur le sujet. L'inspiration, croyons-nous donc, phénomène indissociable de la création, est un soupir bref suivi d'une longue expiration, un cri tantôt de douleur comme ceux d'une femme en travail, tantôt de joie, perçant au-dessus des vagissements qui, presque toujours, accompagnent la naissance d'une œuvre.

~

La misogynie est, entre autres choses, un artifice littéraire.

~

La jalousie n'est pas uniquement ce désir de posséder une personne puis de la garder pour soi seul, c'est aussi la mainmise d'un tyran sur le cœur, l'esprit, la pensée et le corps de l'être convoité ou déjà possédé par lui.

~

La misanthropie est un combat de tous les instants pour la vérité, contre l'hypocrisie, les simagrées et les faux-fuyants, combat dont le héros (appelons-le Alceste ou autrement) préfère la vie au désert à la fréquentation des salons.

~

Que les moralistes se missent à faire de la morale, cela serait un bien singulier abus de pouvoir.

~

Je connais peu d'auteurs qui n'aient écrit un livre, une page, une ligne sur l'art d'écrire, donc sur le style, la chose la plus artificielle qui soit, selon certains. Ne suffit-il pas en effet d'un premier mot pour faire une phrase et de cette phrase pour en faire une autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la rame ? De Buffon à Étiemble, toute une kyrielle d'auteurs grands ou petits, en France à tout le moins, ont prononcé sur le sujet, chacun se prenant pour un oracle. Condillac, Aragon, et beaucoup d'autres encore, surtout chez les auteurs naturalistes, ont composé des traités sur le style. Voltaire avait souvent abordé la question dans sa correspondance. Avoir du style au point de n'avoir pas besoin de signer ses textes ; avoir un style que l'on reconnaît à la lecture d'une seule phrase, c'est être doué. En un mot, on fait depuis trois siècles d'immenses efforts pour expliquer ce qui ne s'explique pas : le talent.

~

Le vrai écrivain écrit. Le scribouillard rêve d'écrire. Le grand liseur parle d'écrire.

~

« Laissez les spécialistes faire, sur le style, toutes les recherches qu'ils voudront. Quant à vous, soyez simples, soyez naturels, écrivez sans recherche ni pédantisme. »

Le conseil est excellent. Or vous tentez de le suivre et vous constatez que votre prose ne s'améliore pas du tout. Vous découvrez bientôt que le naturel et la simplicité sont un but et non un point de départ, un effet plutôt qu'une cause ; qu'il ne suffit pas, pour bien écrire, de se laisser aller, de faire fond sur son talent. Vous trouverez enfin que même le naturel se cultive, que le style s'acquiert ainsi qu'une qualité morale : on n'a guère de style du premier jet.

~

La conversation est un art en ce qu'elle est d'abord une improvisation qui, pour ainsi dire, se prépare en silence.

~

Le sens le plus précieux pour un auteur est le sens critique, à l'exclusion du sens commun.

~

L'auteur qui voudrait aujourd'hui faire scandale soit par sa vie, soit par ses œuvres, serait tout de suite considéré comme un grand niais. La morale est de nos jours trop personnelle et ses règles sont trop lâches pour que leur infraction constitue une aventure dangereuse ou simplement exaltante.

~

En art, comme chacun sait, la nouveauté, toujours, est suspecte, jusqu'à ce que tout le monde, excepté les cerveaux sclérosés, l'accepte, mais alors elle n'est déjà plus neuve.

~

Impression venue des milieux artistiques et littéraires : vanité de tant de gens qui ne se prennent pas pour de la poussière.

~

Tant que la littérature reste pour vous un art, elle contribue à la formation et à la conservation de votre goût. Devient-elle une passion, une fixation sur une œuvre, une école, une époque ? Le goût, alors, change, il s'étrécit ou se diversifie trop, et le jugement se fausse.

~

Il est douteux qu'un homme de lettres, après une carrière de quarante ans et plus, ait le sentiment, s'il est honnête, d'avoir été utile à quelqu'un ou à quelque chose.

C'est à notre insu que nous nous faisons le plus d'ennemis. Un collègue vous demande de lire et de corriger, s'il y a lieu, le manuscrit d'un ouvrage qu'il compte adresser à un éditeur. Obligeant comme vous l'êtes, vous lui rendez ce service et, une semaine ou deux plus tard, vous lui remettez son texte tout en vous permettant d'exprimer des réserves non sur le fond de la chose mais sur le style. Le style ! Vous voyez alors la mine de votre auteur s'assombrir, ses yeux vous fixer un moment, pleins de fureur. « Merci pour les corrections », vous dit-il sèchement, puis il tourne les talons et disparaît. Vous le croyez devenu subitement fou. Non, il ne l'est pas. Et vous, naïf, ne soupçonnez nullement que vous venez de vous faire un ennemi de taille.

Le titre d'un ouvrage : important pour l'auteur, pour l'éditeur. Quant au lecteur, s'il achète le livre, c'est assurément parce que le titre l'a plus ou moins frappé. Dans certains cas comme *Vies des dames galantes, De l'esprit des lois, Mémoires d'outre-tombe,* il est manifeste que le titre, par sa simplicité, sa sobriété, son originalité, a contribué dans une large mesure au succès de l'œuvre.

Les salons du livre, ces salles d'attente de la gloire, ces antichambres de la renommée d'un jour.

Liminaire

Le sujet de cet essai demeure un mystère. Quel Maigret l'éclaircira ? C'est le mystère de l'indétermination universelle conditionnant la réalité pour les uns, le monde des apparences pour les autres. En somme, nous voici face à une situation pour le moins paradoxale, d'autres diraient carrément contradictoire, où ce qui se présente d'abord à notre intelligence, appelons cela le donné supérieur, dépend de l'indéterminé, de l'inférieur. Ainsi le fondement de l'être serait beaucoup plus volatil, beaucoup plus subtil, beaucoup plus fragile que l'être lui-même. Or le pourquoi de cet ordre de choses ne saurait être cherché que dans nos moyens de connaître, uniquement, donc, dans la sensibilité, la raison, l'expérience et l'intuition. Et, jusqu'à plus ample informé, le mystérieux indéterminé enveloppe toujours le Tout ; il est le liant qui unit fermement toutes ses parties. Matière première des philosophes, l'indéterminé n'est pas sans un secret cousinage avec l'éther des physiciens qui emplissait naguère l'espace, pour servir de support aux déplacements de la lumière. Mais nos moyens d'investigation étant très faibles par rapport à l'amplitude, à la complexité, à la puissance de leur objet, on est encore loin de pouvoir éclaircir un tant soit peu le mystère en question et de pouvoir répondre avec brio à cette interrogation capitale, qui traîne depuis huit ou neuf siècles dans les livres de théologie et de philosophie : Qu'est-ce que la matière ?

Nous ne croyons pas nous non plus y avoir répondu ci-dessous même avec une clarté relative. Nous avons dû, à l'exemple de beaucoup d'autres, nous contenter de sérier un certain nombre de problèmes dans l'espoir de susciter des solutions sinon satisfaisantes, du moins grosses de nouvelles promesses.

TOUT HOMME, si présomptueux soit-il, aura toujours assez de modestie pour reconnaître qu'il aurait fort bien pu n'être jamais né. N'avoir pas été est en effet le sort de milliards d'individus appelés à vivre comme vous et moi, mais que les circonstances ont empêchés de répondre à l'appel. Le principe d'individuation ou, si l'on préfère, la différenciation entre les êtres pensants, est loin d'être une police d'assurance sur la vie éternelle ou une certitude quant à l'immortalité de l'âme. Le provisoire est à peu près tout ce qu'il y a de durable dans la condition humaine. Au reste, chaque être vivant n'est-il pas biologiquement parlant un produit du hasard ? La contingence est le caractère essentiel non seulement de l'humanité mais encore de tout ce qui existe. La contingence est le propre de l'existence. Il n'importe nullement après tout, aux yeux de quiconque, que j'existe ou non. Me croire indispensable, m'imaginer nécessaire, par exemple, à l'heureux succès d'une entreprise, d'une cause quelle qu'elle soit, serait le comble de l'infantilisme. La vanité néanmoins atteint parfois à de tels sommets. La contingence est si totalement universelle qu'elle s'impose à l'esprit avec la rigueur d'une loi physique. Aussi pourrions-nous sans craindre l'erreur soutenir que la population de l'espace, ces mondes en évolution depuis des milliards d'années, aux mouvements si complexes qu'il faut quatre ou cinq forces pour les expliquer, ces mondes, donc, avec leur lumière et leurs ombres, leurs soleils et leurs trous noirs, avec leurs habitants dans plus d'un cas peut-être, furent bien près de n'avoir jamais été. Pourquoi l'Univers n'a-t-il pas commencé beaucoup plus tôt ? Pourquoi n'a-t-il pas cinquante ou soixante milliards d'années au lieu d'en avoir treize et des poussières ? Pourquoi n'est-il pas né beaucoup plus tard et n'a-t-il pas seulement six à sept milliards d'années ? S'il n'est, dans son ensemble, qu'un phénomène physique contenant un petit espace biologique, pour ainsi dire un lieu, un point biologique, il aurait pu lui aussi n'être pas encore né ou n'être jamais né ; mais un coup de dés incompréhensible l'a fait naître. Selon l'opinion la plus courante, concentré dans l'« atome primitif », il n'en explosa pas moins en myriades d'Étoiles et de galaxies, le verbe *to be* l'emportant en cet instant sur le *not to be*. Toutefois, ce qui a fait que le pôle positif, en l'occurrence, eut raison du négatif, on ne nous l'a pas encore expliqué. Par quel prodige, en effet, par quel coup de baguette ce phénomène cataclysmique se produisit-il ? Personne encore n'a pu répondre à cette question d'une manière satisfaisante. Chacun, cependant, peut soupçonner que si tous les corps célestes sont sortis de la même matrice en quelques fractions de seconde, s'ils ont acquis ainsi l'existence et s'ils se sont alors projetés hors de leurs causes dans une déflagration indescriptible, rien n'interdit plus de croire qu'ils auraient pu demeurer dans l'état d'indétermination d'avant l'explosion, voire en état d'inexistence (si une telle expression est possible !) Ce qui fait que rien n'existait avant la formation de l'atome

primitif et que tout a existé après son explosion est un des nombreux mystères que le cosmos enferme. Nous voudrions bien savoir aussi comment ce fameux atome du chanoine Lemaître s'est formé. Heureusement ou non, les dés qui président au sort de chaque pierre comme de chaque goutte d'eau décidèrent, une fois jetés, non pas de toutes choses mais de leurs commencements. Dans les quelques secondes qui suivirent la naissance des mondes, ce fut en effet le chaos, il ne pouvait en être autrement, une fois admise l'hypothèse du boom initial. Le déterminisme (autre nom pour nos dés) ne pouvait intervenir immédiatement, il avait besoin d'une stabilité relative des éléments pour intervenir ; il lui fallait un début d'organisation de la matière pour exercer sa puissance, ce qu'il fit dès qu'un véritable commencement des choses se profila quelque part, dès que les premières lois physiques eurent éliminé presque complètement l'indétermination et l'informe. Il devenait alors indifférent que l'Univers fût ou non, comme le montre au demeurant la nature aléatoire de son destin lié à la seconde loi de la thermodynamique, à l'entropie, à la dégradation définitive. Car, selon toute apparence, ces ensembles innombrables nés brusquement, dirait-on, du néant, se sont à leur apparition rapidement dispersés en formant des amas de moins en moins denses, des groupes de plus en plus petits. Au fur et à mesure de leur éparpillement, ils occupèrent un espace de plus en plus vaste. Pendant cette course à travers l'inconnu, qui n'est pas encore terminée au bout de treize milliards d'années, chacun changea d'aspect comme un nuage qui s'étiole ou se replie, évoluant, se modifiant quant à sa forme et à son poids. Chaque ensemble en raison de sa masse, tout en s'éloignant à sa vitesse propre de son point de départ et en même temps des autres ensembles, constitua des nuées de fines poussières gazéïformes d'où surgirent des étoiles de diverses tailles. Dans cette invasion croissante, ininterrompue de l'espace par la matière, celle-ci acheva pour ainsi dire sa formation par la combinaison de plusieurs dizaines d'éléments. Puis, les étoiles s'étant mises à exploser, l'espace retentit de toute la gamme des particules et des rayonnements, depuis les rayons gamma jusqu'aux neutrinos.

En résumé, tout ce qui existe – le Soleil, la Terre, les autres planètes, les autres nébuleuses, tout être réel, si infime qu'il soit, dont l'influence sur la galaxie est celle d'une goutte de vapeur sur un océan – tout cela aurait pu ne pas être.

Or cela *est*. L'Univers existe de partout, matière et énergie, matière et champs.

Donc l'Univers, avec ses qualités, ses quantités, sa structure, avec aussi ses forces dont le jeu est harmonieux selon certains, chaotique selon d'autres, enfin avec cette conscience d'exister qui se retrouve, à divers degrés bien sûr, chez l'homme et chez l'animal, tout cela aurait pu ne pas être.

La variété des formes sous lesquelles apparaît la matière est une chose qui ne surprend personne, ni les physiciens, ni les chimistes, ni les astrophysiciens, ni les philosophes. Celles qui nous sont les plus familières se présentent l'une comme le contenant invisible des choses, le mot contenant étant employé ici au sens de substrat, l'autre comme l'ensemble des atomes et des particules, une troisième comme de l'énergie, une quatrième comme de la vie, une cinquième comme de la pensée (la matière n'est pas nécessairement inerte, loin s'en faut), etc. Ce que nous ignorons encore est le nombre total des éléments et des particules dont la nature nous sera probablement toujours inconnue et que le cosmos n'en contient pas moins.

La matière en tant que *réalité indéterminée* et par conséquent susceptible de prendre forme est le premier aspect sous lequel elle se présente à l'intelligence humaine. La matière est, dans cet état, l'*élément fondamental* de tous les êtres quel que soit le règne de la nature auquel chacun d'eux appartient. Tout ce qui est – minéral, végétal ou animal – est d'abord matériel et ne saurait être autre chose. Il y a d'abord la matière, ensuite la matière et enfin la matière. Affirmer, comme le font les marxistes, qu'elle est éternelle ou, comme certains philosophes, qu'elle est finie dans l'espace, est un débat auquel nous n'entendons pas participer pour le moment. Ce qu'on nomme esprit, âme, surnaturel, etc., est un effet de la conscience d'être chez l'homme, dont la pensée, jusqu'à preuve du contraire, est le fin du fin de l'organisation cérébrale. L'homme pense ; mieux encore, il réfléchit : il se voit pensant dans le miroir du souvenir. L'animal, de son côté, rêve, donc, pense, mais ne réfléchit guère, semble-t-il, n'obéissant qu'à son instinct, qu'à ses impulsions. Quant à la conscience humaine, quant au fait de savoir qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, c'est là, pour l'instant du moins, le degré le plus élevé de la réflexion sur soi, c'est le commencement du savoir véritable. Il s'agit d'un degré de matérialité dont l'échelle complète va de l'inorganique au vivant supérieur.

Selon toute vraisemblance, l'ensemble des atomes et des particules tend vers un projet, une structure, un ordre qui trahit une intention. Un dessein quelconque est au cœur du tout qu'on appelle monde, Univers, etc. Le risque de nous tromper en interprétant cette tendance n'est pas infime, il est énorme. Une chose est certaine : l'Univers, en formation depuis l'événement primordial qui en a soufflé les parties dans l'espace, a encore bien des étapes à franchir avant son achèvement, sa stagnation et sa mort. (Rien ne nous dit que sa fin venue il n'aurait pas le pouvoir de ressusciter.) À quoi ressemblera-t-il, nous demandons-nous à nouveau, dans dix ou vingt autres milliards d'années ? Nous n'en savons absolument rien et les extrapolations, en l'espèce, seraient non seulement hasardeuses mais ridicules.

Outre le fait d'être l'élément fondamental suivant Aristote, la matière apparaît en second lieu, disions-nous, sous la forme d'un total : celui de tous les atomes et de toutes les particules. S'il ne peut être question de les dénombrer, rien n'empêche de les observer dans leur ensemble et de les analyser en partie, ce que fait la chimie inorganique. En réalité, à partir des travaux de Mendeleïev, les savants n'ont eu de cesse qu'ils ne découvrent, parfois à quelques années d'intervalle seulement, de nouveaux éléments et de nouvelles particules qui ont enrichi nos connaissances ; mais partout, dans tous les phénomènes physiques observés, on n'a jamais trouvé la moindre trace d'esprit ou d'âme au sens spirituel ou religieux de ces deux mots, ce qui ne veut pas dire qu'on n'ait pas vu, à l'intérieur de l'atome et dans la course des électrons autour d'un noyau, comme une intention, un dessein, comme un ordre dont il serait trop simpliste de nommer l'auteur.

L'énergie et la matière sont au fond une seule et même chose, ainsi que l'a démontré Einstein. Les faits ont vérifié sa célèbre équation. L'énergie, cependant, continuera-t-elle à se manifester encore longtemps dans les corps célestes comme le Soleil et tous les autres qui, à son image, vivent sur leurs réserves d'hydrogène se transformant en hélium ? La perte de masse étant pour l'énergie inéluctable, les étoiles, quel que soit leur âge, finiront toutes par s'éteindre. L'énergie matérielle aura pour lors appréciablement diminué et la matière inorganique continuera, pendant quelque temps, à se soumettre aux lois de l'espace jusqu'à sa désintégration, par suite d'un relâchement des lois de la pesanteur.

Ensuite, la température de l'Univers poursuivra sa chute annoncée par la thermodynamique ; elle baissera de plusieurs degrés avant que tout ne se fige définitivement. La vie aura cessé partout, après s'être manifestée, dans sa longue évolution, par l'éclosion de toutes les espèces animales y compris l'espèce humaine. Chez l'homme, répétons-le, la matière la mieux organisée semble être celle du cerveau, où les neurones, ces cellules nerveuses, formant le réseau de connexions le plus parfait, produisent la conscience, puis la connaissance, c'est-à-dire le sentiment d'exister et la faculté de se souvenir. Enfin la pensée, dernier stade de l'ascension de l'homme vers la domination de la nature, est la forme la plus dynamique et la plus subtile de la matière ; c'est celle qui rendra possible la communication entre les mondes, pourvu qu'il y en ait au moins deux qui soient habités.

Comme nous pouvons le voir à tout ce qui précède, les idées nées dans l'Antiquité grecque sur l'être et le non-être n'ont pas fini d'alimenter les controverses actuelles sur l'existence de l'esprit face à la matière. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi ne met-on pas fin à ces éternelles discussions ? C'est peut-être parce que, dans l'esprit des gens les plus simples, le fait d'être correspond à la vie et le fait de n'être pas, comme de n'être plus, correspond à la mort.

Une fois examinées à fond, les notions d'être et de non-être peuvent servir d'introduction à l'étude de la fin de vie, et donner lieu, par la même occasion, à d'utiles réflexions sur la mort et en particulier sur la mort volontaire. Car, retenons – je devrais dire : enfonçons-nous bien dans le crâne – que nous mourrons tous un jour qui n'est évidemment pas éloigné, quel que soit notre état de santé actuel. Si nous ne réfléchissons pas suffisamment à cette dernière éventualité, l'idée de la mort, à mesure que nous vieillirons, nous effraiera de plus en plus. Afin, donc, de ne pas perdre le sommeil par la frayeur que nous inspire cette même idée, exerçons-nous à dormir éternellement. Habituons-nous à mourir un peu chaque jour, sans qu'il y paraisse trop, afin de ne pas gêner nos amis par nos faces de carême. Habituons-nous également à voir dans la mort le passage obligé vers le Noir absolu, le Rien, le Néant, trois bonnes adresses, trois portes dont chacune ouvre sur le non-être. À force de penser à elle, de la croiser, de la côtoyer, la Mort nous devient familière et par suite ne nous fait plus peur. Vieux et malades, nous n'avons plus qu'à nous allonger en attendant son dernier passage. Alors elle nous prendra dans ses bras pour nous faire faire un dernier bout de chemin. Si mourir peut être pénible pour trop de gens encore, beaucoup d'autres souhaitent en finir sans crise, sans cri, et se réjouissent d'entrer en agonie. N'est-ce pas Freud qui, vaincu par le cancer, retint un de ses derniers souffles pour dire : « Qu'il est doux de mourir » ? Au reste, il n'est pas nécessaire de penser à la mort à chaque instant de la vie. Elle ne mérite pas tant d'égards. Nous devons la voir, l'observer comme un phénomène et nous y préparer dès que son spectre commence à hanter notre esprit.

Si nous en avons le courage, nous choisirons les conditions de notre départ définitif. Nous imposerons à notre entourage notre manière de prendre congé une fois pour toutes. Ainsi, après avoir mis ordre à nos affaires afin que notre succession puisse s'y retrouver sans mal, nous n'allons pas attendre tranquillement la camarde. Plutôt que d'avoir à redouter, l'un après l'autre, les maux de la vieillesse, et de finir par attraper celui qui nous enverra *ad patres,* nous accepterons simplement de passer l'arme à gauche sans histoire, de mourir dans la dignité, comme on dit maintenant, avec ou sans l'assistance de parents ou d'amis. Il ne faut pas attendre que la mort nous contamine, nous communique à profusion, pendant des mois et des années, toutes ses saletés pathologiques, il faut carrément nous la donner sans vergogne. Assisté ou non, le suicide justifié devrait entrer dans les mœurs comme un rituel.

Le suicide est le plus souvent, tout le monde en convient, l'effet d'une dépression profonde. On cherchera donc, par tous les moyens mais dans la mesure du possible, à guérir le malade, tâche qui n'est pas facile. On n'a malheureusement pas encore découvert la formule magique qui empêcherait les gens de se donner la mort, une fois qu'ils ont résolu de le faire. Les services psychologiques de secours aux désespérés ne fonctionnent toujours qu'à régime réduit, si l'on s'en rapporte à la statistique : le nombre de suicides se maintient partout avec de légers écarts indiquant une amélioration ou une aggravation. Signalons également le phénomène social du suicide collectif, observé depuis l'Antiquité (Sagonte, Massada) jusqu'à notre époque, où des sectes se sont supprimées à l'instigation de leurs chefs. En gros, on peut considérer sous deux aspects le fait de s'ôter la vie : le suicide de l'individu et le suicide comme mal social ou expression d'un mal qui tend à se généraliser. Chez la personne, le désir de disparaître vient souvent d'une insatisfaction physique, intellectuelle ou morale. L'assouvissement inopiné de ce besoin peut éloigner, pour un certain temps, l'envie de se détruire, mais si cette envie est née d'une psychose, elle renaîtra sûrement à plus ou moins long terme.

Les causes du suicide sont probablement innombrables ; autrement dit, chaque suicidaire a ses raisons, qui ne sont pas nécessairement celles d'un autre pour peu qu'on entre dans les détails. Le fait de se flamber la cervelle pour motif de souffrance morale ou physique est cependant assez commun. Par exemple, un paralytique qui se sent devenir de plus en plus à charge, au point que son immobilité désespère son entourage, les membres de sa famille, ses amis, aura tôt fait de songer à se supprimer avec un minimum de dégâts à tous égards.

L'analyse des faits et de certains cas particulièrement pénibles nous oblige à conclure de la manière suivante.

Le suicide est un devoir pour toute personne dont l'état de santé réduit la liberté des autres, ou les en prive totalement par les soins et par le temps que cet état réclame d'eux.

Être, c'est sentir ; être, c'est penser et c'est aussi aimer et haïr. C'est prendre possession de sa personnalité et savoir assumer ses qualités propres comme ses défauts et ses vices ; au total, c'est s'affirmer en vue de vivre mieux, c'est-à-dire de façon plus intense.

Pour vivre pleinement, la méthode ou le cheminement, hélas ! n'est pas des plus simples, il faut commencer par éduquer les sens, qui sont la porte d'entrée de la connaissance de soi, des autres et de la nature. La perception est en effet le premier stade de toute enquête sur la condition masculine et féminine.

« L'incomplétude, selon Bergson, de nos perceptions par rapport à l'objet réel (je ne vois à la fois qu'une ou deux face de la maison, par exemple) n'implique donc pas nécessairement une différence de nature entre la matière et le perçu : il y a simplement plus dans la matière que dans le perçu et non pas quelque chose d'une nature différente. »

Ne nous égarons pas toutefois et revenons vite à la nécessité d'éduquer nos sens, donc la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher ; d'autres sens, d'un autre ordre de sensibilité comme l'intuition, le sens interne, le sens commun, ne sont pas assez près du sang et des nerfs, il ne nous appartient pas de les affiner.

L'éducation de la vue se fait notamment par la contemplation de la beauté sous tous ses aspects, n'est-ce pas là du moins ce qu'on croyait hier encore ? Elle se fait plus précisément par le spectacle de la nature, de la puissance des éléments et par celui du corps humain, où s'unissent la grâce et la virilité. On sait cependant que les canons de la beauté varient d'une civilisation à l'autre. Entre la Vénus de Milo et la Vénus hottentote, les rondeurs ne se mesurent pas au même mètre. L'éducation de l'œil favorise le développement de l'art en ce qu'elle nous prépare à le connaître, puis à l'approfondir.

L'éducation de l'ouïe commence généralement plus tôt que celle de l'œil. Chez des enfants très jeunes on observe parfois un sens prodigieux de la musique et du rythme. Il y a des pianistes, des violonistes de sept ou huit ans qui ont un public fidèle. Ils ont même des « fanatiques ». Or il n'existe pas de peintres ou de sculpteurs de huit ans dont les œuvres soient vues dans les galeries ou dans les musées.

L'odorat, le goût et le toucher forment la plus sensuelle des triades « divines » dont la nature ait gratifié l'homme et les autres animaux. L'amour naît, entre deux individus, de cette sorte d'harmonie bientôt complice du plaisir le plus vif, puis, à peine né, il se prolonge si tout va bien. Ici, nous serions tentés de dire après Baudelaire :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Pour ce qui est des autres sens – intuition, sens interne ou intime, sens commun – il ne dépend pas de nous de les rendre plus aigus. Nous n'avons guère de chance d'acquérir dans la jeunesse et la maturité plus de sens commun que nous n'en avions dans l'enfance. Nous pouvons exercer notre mémoire, cueillir les fruits de ce travail, faire qu'elle devienne plus précise, plus fidèle, mais nous ne pouvons rien pour notre intelligence. (Si tu nais doué d'un esprit brillant, tu le garderas ; si tu nais sot, sot tu resteras.) Quant à l'intuition ou sixième sens, elle n'est pas donnée à tous dans la même mesure, parce que, comme nous l'avons écrit ailleurs, « avoir l'intuition de quelque chose, c'est en comprendre immédiatement la nature, donc sans avoir à raisonner * ». Malheureusement, beaucoup de gens ont l'intuition lente.

* *Représentation d'un monde relatif* (inédit ; voir le prochain chapitre).

Ce qui n'est pas appelé non plus à se développer excessivement, c'est le sens interne, autrement dit le sentiment d'exister ou conscience d'être. Il semble néanmoins que l'homme soit le seul animal à posséder cette conscience de soi à un tel degré. De toute façon, le sens interne est une sorte de mystère lui aussi, une sorte d'énigme métaphysique puisque personne ne peut répondre à cette question : comment se fait-il que je sois moi-même ? que je sois là, moi, et non un autre ? Si on trouve la réponse, on pourra toujours la joindre comme corollaire au principe d'individuation ou de différenciation. Vu du dehors, l'homme se prête assez bien à l'observation ; la difficulté est de le voir de l'intérieur. Ne dirait-on pas en effet que son esprit jouit de la propriété physique d'impénétrabilité ?

Nous venons de voir qu'être, c'est d'abord sentir. Et c'est aussi penser, comme le croyait Descartes. On peut exister sans penser, mais on ne peut pas penser sans être : si je pense, c'est que je suis. L'existence est la condition première de tout.

Pour en finir avec la revue de nos sens, nous signalerons le seul sens dont personne n'a l'air de se plaindre, dont personne, comme le dit encore Descartes, n'a jamais cru manquer : *le bon sens.*

Le bon sens est la faculté qui nous initie à la sagesse pourvu que nous sachions juger, sans injustice, ceux qui nous entourent, qu'ils soient de notre avis ou non, de nos amis ou de nos ennemis.

En ce qu'elle a de plus général, comme substrat des choses, la matière sans cesse étudiée, observée, inerte ou vivante sous l'oculaire du microscope, comme au fond des miroirs du télescope, ramène fatalement l'éternel débat entre spiritualité et matérialité. Et ce n'est pas parce que ce débat ne finira qu'avec la vie qu'il n'est pas vain.

L'humanité n'a peut-être pas vécu assez longtemps pour chasser de son imagination toutes les représentations d'une divinité créatrice et organisatrice du monde. Malgré les progrès de la science, malgré les découvertes qui, dans une foule de domaines, ont amélioré quoi qu'on dise le sort de notre espèce, beaucoup de gens croient encore aux esprits comme les enfants de cinq ans croient au père Noël. Nombreux sont encore ceux qui, au XXIe siècle, préfèrent leur foi aveugle mais non muette à la recherche de la vérité. Des centaines de millions de musulmans sont dans ce cas. Sans doute n'ont-ils pas le temps de chercher. Leur travail quotidien, d'habitude pénible, les occupe toute la journée, si bien qu'au crépuscule, sans compter les moments qu'ils sont tenus de consacrer à la prière, ils songent bien davantage au repos. Ainsi le contenu de leur foi et la valeur de celle-ci attendent-ils toujours d'être démontrés géométriquement ou d'une autre manière.

L'idée qu'il puisse y avoir un dieu ou plusieurs à l'origine du monde est une idée non scientifique, voire antiscientifique. Elle pouvait avoir cours, dans les temps anciens, comme une monnaie de bon aloi, alors que la terre était parcourue de divinités et que les cieux en étaient illuminés. C'était l'ère du polythéisme. Ces croyances disparurent pour faire place au triomphe du monothéisme. Les sociétés polythéistes, comme les églises monothéistes, souffrirent longtemps du voisinage de l'athéisme. Puis, au Moyen Âge, l'Église chrétienne, étant devenue catholique et par suite la plus forte de toutes, régla leur compte aux hérétiques et autres mécréants.

Le débat sur la matière et l'esprit est manifestement inutile même s'il se poursuit encore de nos jours, où de moins en moins de gens prennent parti pour ou contre. Le nombre des indifférents, en effet, croît à mesure que l'instruction publique supérieure se répand, en Occident du moins. Aussi, se demander aujourd'hui qui a raison dans cette interminable discussion, c'est agiter des idées non pas forcément contradictoires mais incompatibles. Ici, quand l'un dit : « Je crois », l'autre dit : « Je constate ». L'un ne contredit pas l'autre nécessairement ; il est toutefois bien évident que l'un et l'autre ne parlent pas le même langage. Persuadé de l'existence de l'esprit sinon de celle du Saint-Esprit, le spiritualiste ne comprend rien au discours du savant matérialiste, qui affirme n'avoir jamais vu circuler âme qui vive dans son laboratoire.

Dans cette bataille d'idées et de principes, deux ordres de valeurs, étrangers l'un à l'autre, sont en présence. Ils ne peuvent absolument pas se pénétrer, se comprendre. Ils appartiennent à deux galaxies différentes, situées très loin l'une de l'autre, celle de la réalité matérielle et celle de la pensée spéculative, du rêve, de l'eschatologie, de l'imagination, des fantasmes. Bien sûr, il n'est pas facile d'admettre la réalité brutale, qui s'exprime en une courte phrase : seule la matière existe, tout le reste est chimère, invention, peur et tremblement. Que l'élément atomique H ou atome d'hydrogène se compose d'un proton et d'un électron, telle est la vérité toute simple, on a constaté le fait, on l'énonce, un point c'est tout. La science est faite de millions d'observations de ce genre, dont une seule, pour ce qui est de la vérité, vaut toutes les inventions de la religion et de l'imagination. C'est sur l'atome et ses parties sécables, comme sur les lois physiques et les forces qu'elles mettent en jeu, que repose la matière, partout identique à elle-même, partout la même. Qu'il soit à deux cent mille années lumière ou à une seule de telle ou telle Étoile, un atome d'hydrogène, élément atomique H, a toujours la même masse. La matière se compose donc d'atomes, ceux-ci de protons et d'électrons, et il paraît que de nouveaux éléments peuvent encore surgir du fond du cosmos si tant est que le cosmos ait un fond et une fin. Il est probable que la matière, par l'énergie qu'elle diffuse au sein des étoiles, nous réserve des surprises comme la formation de nouveaux éléments et de nouvelles explosions de Novae. Et les trous noirs sur lesquels, pour ainsi dire, les scientifiques se penchent depuis plusieurs années, n'ont pas fini de nous étonner par leur comportement. Pour comprendre la matière au sens où nous l'entendons dans ce texte, la matière qui est avant tout support, substrat, substance même de la réalité, bref élément fondamental de l'être, il faut l'observer sans relâche et consigner les événements qu'elle produit du seul fait d'être ce qu'elle est. En tant que support physique de tout ce qui est, la matière est reconnue depuis l'Antiquité, d'abord par les atomistes, puis par les philosophes sensualistes et matérialistes des XVIIe, XVIIIe, XIXe et XXe siècles. Or cette plasticité de l'élément fondamental n'est qu'un aspect de la matière, susceptible d'être mesurée non seulement sous le rapport de la quantité mais aussi de la qualité, soit suivant une échelle qui va des corps inertes jusqu'aux cellules cérébrales chez l'homme ; c'est un bien long parcours.

Ce qui distingue le savant moderne de l'idéaliste de tous les temps, c'est sa méthode de travail. Elle consiste à observer les phénomènes, à les mesurer, à les décrire et à trouver pour chacun sa place. Le savant travaille donc sur les faits. Il les analyse, les classe, les groupe pour en faire des séries et des sous-séries. Il peut se tromper, naturellement. Il peut s'imaginer avoir trouvé la solution de tel problème ; seulement, comme il a sa méthode, celle-ci l'aidera à se ressaisir, à s'y retrouver, et ainsi pourra-t-il poursuivre ses recherches sans une trop grosse perte de temps.

L'idéaliste, lui, a la faculté de rêver à volonté et ne s'en prive pas. Lorsqu'*il marchait au catéchisme,* dans son enfance, on lui apprit qu'il existait au ciel, entre autres merveilles, neuf chœurs d'anges (les chérubins, les séraphins, les trônes, etc.). Or il y croit toujours et ne tentez pas de le détromper. Ne lui dites pas que cette croyance est charmante, sans plus, comme sont charmantes ou effrayantes les fables des deux testaments, l'ancien et le nouveau. Ne lui dites pas non plus que les rêves sont une sorte d'erreur, d'égarement, car non seulement il ne vous croirait pas, mais il vous en voudrait. Vous vous seriez fait un ennemi.

Depuis longtemps, croire ne fait plus partie du vocabulaire professionnel des scientifiques. Ils ne croient rien qui ne soit vérifié par l'expérience ou le calcul. Ils se contentent, dans leur grande majorité, de constater que tel fait se produit dans des conditions précises, et que si vous modifiez ces conditions, les résultats de l'expérience seront autres. Ce n'est plus la foi qui mène le monde. Ce sont plutôt le déterminisme et le relativisme non des doctrines ni des systèmes, mais des choses elles-mêmes. Quant au principe d'incertitude, s'il nous invite à la prudence dans nos affirmations, il ne remet pas en cause les fondements de la physique. À l'échelle humaine, les lois de la matière, de l'espace et du temps ne varient guère. Elles exercent sur la réalité une action qui la change très peu.

Le minéral, le végétal et l'animal ont en effet subi chacun une lente évolution qui devait amener l'apparition de la vie sous plusieurs formes. La plus complexe de celles-ci, la plus réfractaire à l'analyse est, bien sûr, la vie de l'esprit. Ce phénomène, en fait, est la forme la plus parfaite de la matière, en attendant mieux. La vie de l'esprit, c'est, semble-t-il, la matière arrivée à son stade ultime de sublimation. Pour mieux comprendre, s'il se peut, l'insertion de l'idée, de l'abstraction dans la matière, prenons l'exemple du cerveau d'un bébé. Cet organe, chez l'enfant qui n'a pas deux ans, n'est apparemment que le lieu d'une multitude de représentations visuelles et auditives, d'un nombre inestimable d'images et de sons. Seize ans, dix-huit ans passent, et ce même cerveau, qui a pris du poids, peut résoudre des équations du second degré, voire, s'il est un tant soit peu doué, faire des calculs extrêmement complexes sans l'aide d'un ordinateur. Ce prodigieux développement cérébral, qui commence par des balbutiements et se termine à la maturité de l'homme et même après, n'est pas attribuable à une « âme », à un pur esprit, à un souffle ou que sais-je ? il est l'expression incarnée de la matière vivante et dans certains cas – qui ne sont pas la majorité, loin de là – de la matière vivante montée en graine comme le cerveau d'un grand savant. Vu d'un certain point de vue, le cerveau d'Einstein a plus de quatre milliards d'années ; il est en quelque sorte le couronnement d'une pensée scientifique et philosophique qui a commencé à se développer, en même temps que l'art rupestre, vingt mille ans avant notre ère. Ainsi, de l'amibe aux neurones d'un génie, le chemin de l'évolution, répétons-le, est long.

Notre tentative de définir ici l'élément fondamental de l'être comme la seule réalité sous-jacente à toute existence nous conduit à présent à des considérations d'une autre ordre. S'il est vrai que seule la matière existe et que le reste soit chimère, il n'en est pas moins évident, ainsi que nous l'avons déjà dit, que la notion de qualité appliquée à la matière première la transforme en la soustrayant du même coup à son indétermination congénitale. L'échelle mesurant la qualité de chacun des objets sous lesquels on observe le réel indéterminé et le réel en acte (la matière première, donc, et la réalité totale) nous permet de relativiser l'importance des êtres tant dans leur ensemble que dans le détail.

Au stade actuel de notre quête, par association d'idées bien davantage qu'en raison d'une logique rigoureuse, nous nous demanderons si l'homme est susceptible de s'améliorer, de devenir plus humain, en d'autres termes s'il est perfectible. Il y a cinquante ans, Jean Rostand se demandait de son côté si l'on pouvait modifier l'homme (lire : avons-nous le droit de le faire ?). Quoi qu'il en soit, depuis la fécondation

in vitro jusqu'aux essais de clonage, nous sommes aujourd'hui sur la voie scientifique conduisant à l'observation du phénomène suivant : l'apparition d'un véritable homme nouveau, après l'homme nouveau chinois du siècle dernier, l'homme nouveau soviétique disparu dans l'effondrement de l'Union et tous les autres nés de l'imagination des hommes d'État et de celle des spécialistes de la propagande politique. Le tout est de savoir si le *nouvel* homme nouveau sera meilleur que ses prédécesseurs. Or, comme nous ne l'avons pas encore vu à l'œuvre, nous ne pouvons évidemment pas le savoir. Ce que nous savons, en revanche, c'est que, tout bien considéré, les heurts actuels entre les peuples de même origine ethnique et entre diverses cultures et civilisations ne semblent pas sur le point de prendre fin, et ils nous obligent à prier l'homme nouveau d'attendre au vestiaire.

Sartre s'interrogeait un jour sur ce point : l'homme est-il récupérable ? Après avoir visité Dachau, Buchenwald, les camps de travail en U.R.S.S. et, en Chine, sous Mao Zedong, nous répondons : non !

ÉLOGE DE LA CONSTANCE

L'ouvrage que nous proposons aujourd'hui au public se serait appelé jadis un exercice d'école. Il appartient au genre dit moral, en ce que ce genre a été cultivé par des moralistes, par exemple Théophraste, Cicéron et Lucien chez les Anciens, et, chez les Modernes, Montaigne, La Bruyère, Thackeray, Jouhandeau, etc.

Le but de cet opuscule, guère plus long qu'un article de revue, est d'amener le lecteur à revoir certaines de ses habitudes d'esprit. Il devrait les examiner sans prendre trop au sérieux le discours de l'auteur. Sans appuyer, comme on dit. Et pourquoi l'invitons-nous ici à faire montre de tant de légèreté, de tant de désinvolture ? C'est afin que, par détachement, il se sente de plus en plus libre, c'est pour qu'il puisse, s'il en était besoin, mettre de l'ordre dans ses propres pensées. Un cerveau en bonne santé sépare toujours les choses avant de les réunir.

QUELLE QUE SOIT la sphère où, durant une vie plus ou moins longue, s'exerceront nos facultés et nos aptitudes, toutes nos entreprises devraient commencer par une réflexion sur le temps. Le temps n'est-il pas la donnée fondamentale qui change le monde et nous-mêmes ? Nous disposons en effet presque tous, à la naissance, d'un certain nombre d'années. Pendant ces années, nous chercherons à nous rendre utiles par notre métier ou par un état de vie particulier. La loi du travail est universelle. Même les plus riches d'entre nous s'y conforment. C'est de cette tranche de notre existence, soit après l'enfance et jusqu'après la maturité, que nous sommes responsables. Nous ne le sommes à la vérité et d'une certaine manière qu'à demi, puisqu'une foule de déterminismes nous gênent ou, plus précisément, nous contraignent à l'action dans un sens souvent contraire à notre liberté. Que néanmoins cela nous plaise ou non, nous devrons un jour, sous une forme ou sous une autre, rendre des comptes d'abord à nous-mêmes, à notre conscience morale donc, puis aux autres, à nos proches, à nos amis, à l'État, peut-être, sur nos actions comme sur nos abstentions. Car, avant que les autres ne perdent tout souvenir de nous, ils nous auront jugés, et leur jugement nous accompagnera comme la sanction d'un tribunal jusqu'à notre départ définitif, autrement dit tant que nous resterons conscients d'être de ce monde. Retenons que notre enfance ne nous appartient pas : nous n'y sommes pas libres et il est normal que nous ne le soyons pas. On ne peut quand même pas imaginer l'âge de raison commençant à deux ans ! À l'autre bout du chemin, comme n'importe quelle autre situation trop difficile à gérer, la vieillesse nous échappe par suite de l'affaiblissement de notre cerveau. À quatre-vingts ans et des poussières qui ne sont pas encore nos cendres, le spectacle que la vie a été pour nous se réduit à peu de chose. Il suffit alors à notre bonheur de croiser une dame promenant son chien dans un parc, pourvu que l'une ou l'autre, femme ou bête, soit intéressante. Nous sommes donc assez peu responsables de notre commencement et de notre fin de vie.

Ce préambule nous ramène à nos considérations sur le temps, milieu fluide et insaisissable.

Si la pensée ne réclame guère d'espace pour son élaboration, il lui faut en revanche des semaines et des mois pour mettre au point tout système cohérent.

Cela revient à dire que l'espace n'est pas absolument nécessaire au développement de la pensée. Il suffirait à celle-ci qu'un réseau de neurones, de quelques nanomètres de long, entre en contact, je ne sais sous quelle influence, avec une ou plusieurs cellules pour que, dès le choc entre les deux forces, dès l'établissement de la connexion, une idée naisse dans un cerveau. Le cheminement de cette idée et son succès sont une autre histoire ; nous n'avons pas à la retracer ici, notre principal sujet de réflexion demeurant le temps. Veillons donc à ne pas nous en trop éloigner. Nous verrons ci-après, à quelques exemples, l'importance du temps dans l'étude des sciences et dans la vie intellectuelle.

Auparavant, rappelons que le temps se mesure à l'égal de toute chose et que, pour ce genre de mesure, l'esprit a besoin de constance, en l'espèce d'une constance physique que lui fournissent les vitesses de rotation de la Terre sur elle-même et autour du Soleil. Bien sûr, une fois mesurées par des appareils idoines, on aura tôt fait de s'apercevoir que ces vitesses ne sont pas rigoureusement constantes : il s'en fait une déperdition certaine, compensée, à point nommé, par de nouveaux gains, comme si la Terre connaissait alors une accélération (infinitésimale) de ses mouvements naturels.

Venons-en à ces quelques exemples que nous avons annoncés et qui montrent l'importance du temps pour l'étude des sciences et des arts.

Combien d'observations Copernic, Tycho Brahé et Kepler ont-ils faites avant de proposer au monde nouveau, qu'était alors l'Europe, leurs nouveautés astronomiques ? Combien leur aura-t-il fallu d'années pour établir que les astres, dont les mouvements sont d'une grande complexité, se comportent de telle manière plutôt que de telle autre ? Les difficultés de toutes sortes, qu'ils rencontraient chaque jour, retardaient leurs travaux. Ils devaient faire attention à la formulation de leurs hypothèses. L'Autorité ecclésiastique les épiait sans cesse à ce sujet. Ils ne possédaient pas de machines capables de calculs rapides. S'apercevaient-ils soudain qu'ils s'étaient trompés dans leurs opérations ? Ils devaient tout recommencer à partir de zéro. Ils se sentaient alors déficitaires, si l'on peut dire, et leur gros souci était de rattraper le temps qu'une erreur d'arithmétique leur avait fait perdre. Certains jours, surtout ceux où se confirmait l'exactitude de leurs observations, ils avaient le sentiment d'avoir fait des pas de géant eu égard au peu de chemin parcouru par leurs devanciers.

La *Logique,* d'Aristote, l'*Analytique transcendantale* et la *Dialectique transcendantale,* de Kant, par exemple, sont des systèmes cohérents qui ne furent pas élaborés en un jour, pas plus, bien sûr, que ne l'a été l'*Analyse de la matière,* de Bertrand Russell. Le premier des quatre ouvrages réunit plusieurs éléments servant de base aux diverses formes du raisonnement. Le deuxième et le troisième sont une théorie des concepts purs de l'entendement sans la connaissance desquels nous ne saurions dire avec certitude si notre esprit opère, à tel moment, dans l'ordre logique ou dans l'ordre réel. Il n'est d'ailleurs pas permis de passer, dans le même exposé, de l'un à l'autre sans justification. Le dernier ouvrage signalé ci-dessus exigeait, pour sa part, une concentration de l'esprit assez rare en philosophie.

Le poids des travaux en logique a dû peser lourd, des siècles durant, sur les épaules des savants et des philosophes. Cela pour une raison fort simple. C'est que toute proposition ne se déduit pas forcément de la précédente. Il faut chercher le joint véritable et le trouver. À cette fin et si elle veut avancer ses affaires, la pensée doit rester fidèle à elle-même et à son idéal de vérité. Or quel est l'agent de la fidélité, en sciences comme ailleurs, si ce n'est la constance ?

La constance est la logique de la volonté. C'est une volonté qui a de la suite dans les idées. Nous savons d'instinct ce qu'est cette « haute expression de la force », termes par lesquels un grand auteur définissait la constance au XIXe siècle.

Elle peut néanmoins être définie de diverses autres manières. Est-ce à vrai dire une vertu ? Est-ce une qualité du caractère semblable à la ténacité ? Pour Montaigne, qui en a traité dans un court chapitre *, il y voit surtout un état d'esprit qui nous aide à résister aux épreuves, à les supporter sans faiblir, particulièrement celles qui nous viennent du fait de nos adversaires. La fermeté que suppose cette qualité se rencontre notamment sur les champs de bataille, ce que Montaigne n'affirme pas en toutes lettres. Les traits qu'il rapporte ne sont toutefois pas équivoques, ils sont relatifs à l'attitude qu'il convient d'adopter devant l'ennemi. Comme remarque d'ordre général, il ajoute : « (...) le jeu de la constance se joue principalement à porter de pied ferme les inconvénients où il n'y a point de remède. » Quelques centaines de pages plus loin, parlant cette fois de l'*inconstance de nos actions,* il écrit : « En toute l'ancienneté il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes, qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse : Car pour la comprendre tout en un mot, dit un ancien, et pour embrasser en une toutes les règles de notre vie, c'est vouloir et ne vouloir pas toujours même chose. » Citant encore son ancien (il s'agit de Sénèque) « Je ne daignerais, fait-il dire à celui-ci, ajouter pourvu que la volonté soit juste : car si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit toujours une. »

* Cf. *Les Essais*, chapitre XII.

En tant que sujet d'étude, le temps se présente à notre raison sous deux espèces que nous pourrions difficilement confondre. L'écoulement objectif des choses, leur usure, leur évolution sont aujourd'hui mesurés avec une précision presque absolue par des horloges qui ne prennent pas une demi-seconde de retard en cinquante ans. Cette forme temporelle objective, qui fit dire à Héraclite : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve », nous la nommerons, faute de mieux, temps universel ; elle ne s'étend, en principe, ni ne se comprime, sauf, comme nous le savons tous, dans la théorie de la relativité d'Einstein.

Une seconde espèce ou forme temporelle, celle-ci subjective, est la sensation même du passage des choses sous le regard de notre conscience, *tant que nous sommes éveillés ;* car, durant le sommeil, nous ne sentons en principe rien du tout.

Tentons ici, à toutes fins utiles et puisque l'occasion nous en est donnée, de mieux cerner le phénomène qu'est la conscience psychologique. Outre le sentiment d'exister, la conscience est un état de veille qui permet aux cinq sens et aux facultés intellectuelles d'exercer leurs fonctions, cet état ne pouvant être interrompu que par un sommeil profond, par une perte de connaissance ou par la mort.

La conscience psychologique est par définition un phénomène intermittent. Nous nous demandons parfois si nous sommes seuls dans l'Univers. Or, quel est le sens exact de cette question pour philosophes et physiciens patentés ? En fait, nous voudrions savoir si l'homme est seul au monde à penser, à faire des maths, à jouer aux échecs, à former des projets susceptibles d'améliorer les choses, bref à tirer des plans sur la comète. Et si notre conscience, que nous concevons ici comme un état de veille, connaît régulièrement des interruptions dues au sommeil, en serait-il de même ailleurs que sur la Terre ? Existerait-il dans le cosmos, outre la conscience humaine qui s'y trouve depuis quelques millions d'années, une autre lumière scintillante émanant d'une espèce semblable à la nôtre ?

Tandis que la sonde Cassini-Huygens commence à tourner autour de Saturne aux trente-trois lunes, des philosophes cherchent une réponse à cette dernière question, à cette énigme dont ils ne se sentent pas près de découvrir le mot. Peut-être le découvrira-t-on un jour, mais il y a peu de chance que les gens de notre génération* soient témoins d'un tel événement.

* Ceux qui ont entre soixante-dix et quatre-vingt quinze ans en 2003.

Avant de poursuivre, vidons si possible la vieille querelle sur l'importance du temps, sur la nécessité d'en avoir beaucoup en art, c'est-à-dire pour la création littéraire et artistique. Il y a toujours, d'un côté, les tenants de la thèse selon laquelle, en art et notamment en art dramatique, *le temps,* comme le soutenait Molière, *ne fait rien à l'affaire.* D'un autre côté, il y a les partisans, les « inconditionnels » de l'acharnement au travail, les fanatiques du métier sur lequel il faut remettre vingt fois son ouvrage, bref les enragés de la brosse à reluire que l'on passe et repasse sur un poème comme sur un essai pendant des mois.

Dans ce débat, qui a raison et qui a tort ? Tant que Molière parle pour lui-même, il a certainement raison, lui qui savait trousser une pièce en quinze jours. Seulement, les adeptes du style châtié, les tortionnaires de la phrase courte à tout prix, enfin les tâcherons de tant de travaux qui sentent l'huile n'ont pas tort pour autant. Pourquoi ont-ils besoin d'un si grand nombre d'heures, de jours et de mois pour accoucher d'un poème, composer une symphonie ? Parce que souvent il leur faut compenser, si l'on veut, une insuffisante sensibilité, un manque d'intuition, faculté de synthèse qui épargne beaucoup de temps à ceux qui en sont doués. Les fignoleurs du style ont besoin de temps comme des ouvriers ont besoin d'un outil, ils ne peuvent pas plus s'en passer que de leur stylo ou de leur ordinateur.

De fait, le temps est le même pour tous, puisqu'on le mesure exactement, dans tous les cas possibles. Il s'écoule donc pour tout le monde à la même vitesse. Évidemment les uns, plus sensibles, plus intuitifs, mieux inspirés que les autres, n'en soupçonnent pas le souffle, le sentent à peine passer, alors que les autres le considèrent comme de l'argent qui s'accumule, comme un compte en banque.

Oserons-nous dire à présent que le temps n'est pour rien dans l'élaboration d'une œuvre ? Nous ne l'oserons pas, bien que nous restions persuadés qu'il convient probablement de ne lui attribuer ni le succès ni l'échec de nos productions artistiques et littéraires. Dernière remarque de notre part dans cette discussion que nous n'avons pas l'impression d'avoir close : le temps est le symbole le plus parfait de la constance.

La vertu ou, si l'on préfère, la qualité morale dont nous faisons ici l'éloge, prend très tôt le visage de la fermeté. L'homme connaît en effet très tôt dans l'existence la souffrance physique et morale. Si la douleur lui permet néanmoins d'agir, si elle ne le paralyse pas complètement, il apprendra la fermeté envers lui-même comme envers les autres. Il se dira : « D'indulgence pour moi-même ? Non. De la pitié ? Jamais. Cependant, s'il le faut absolument, abreuvons-en les autres. »

Être tolérant, indulgent, compréhensif, n'est-ce pas se conduire à rebours du précepte nietzschéen, appel cynique à la cruauté de l'homme qui s'énonce en ces termes : *devenez durs ?*

Si le pire inconvénient de l'existence est la douleur attachée à notre condition, le grand avantage de la constance est de nous soutenir dans cette douleur en la faisant reculer pied à pied, jusqu'au silence complet, dans un combat de tous les jours. La constance n'est pas un article de foi ; il ne s'agit pas d'y croire ou non ; c'est une manière de vivre qui nous amène à prendre du recul vis-à-vis les événements, de mieux comprendre les rapports entre les choses comme entre les gens, et surtout de voir jusqu'où peuvent aller notre patience et notre tolérance en quelque occasion que ce soit. Au fur et à mesure que la constance se renforce par l'exercice, elle élargit en nous le sens du relatif.

Qu'il s'agisse en effet de politique, de religion, de science, d'art ou de philosophie, le fanatique est celui qui tient pour immuables, pour absolues, des valeurs intrinsèquement relatives.

La constance, voisine de la tolérance en ce que l'une et l'autre atténuent, sans toutefois les guérir, les maux sociaux et personnels, serait impossible sans un état d'esprit qui insuffle le sens de la relativité, le communique à la personne même. D'où vient-il donc cet état d'esprit ? Il naît de l'expérience quotidienne de chacun. Il plonge ses racines dans la seule réalité possible, qui se nomme contingence des êtres. Or, comme en vertu du caractère essentiellement accidentel des êtres (inertes ou vivants) rien de ce qui est n'est absolument nécessaire, tout devient provisoire et l'absolu n'existe que dans des cerveaux dérangés. Les deux forces analogues que nous analysons ici – constance et tolérance – ne seraient rien l'une sans l'autre. Comment sont-elles liées ? Ne peut-on pas être constant sans être tolérant ? Il semble bien que si ; mais on ne saurait d'autre part être tolérant dans l'instabilité. Le sens du relatif est donc, comme le souffle d'un esprit, communiqué à ceux qui cherchent à rendre crédibles la science et la philosophie. Avoir le sens du relatif veut dire aussi que le dogmatisme est un arrêt dans la marche de la pensée vers un maximum de liberté, comme dans toutes ses démarches en vue d'obtenir, sur toutes choses, un minimum de vérité.

Si le monde va si mal et que des milliards de croyants, plus ou moins fanatiques, soient sur le point de se massacrer, nous le devons non pas aux religions, non pas aux rites religieux. Nous le devons à la quête d'absolu que la grande majorité des humains entretient en elle-même, sans s'interroger sur le bien-fondé de ses maximes.

La recherche de l'absolu est le symptôme d'une maladie de la personnalité. Elle est la manifestation d'une lacune que l'on tend à combler de toute manière, au détriment de son propre équilibre psychologique. Notre nature et notre existence étant essentiellement relatives, nous ne saurions y introduire l'absolu sans mal.

Les chercheurs d'absolu sont partout, chez les mystiques comme chez les collectionneurs. L'absolu prend tous les visages sinon tous les masques ; il existe même une recherche d'absolu dans les arts, voire en littérature. Ainsi, le fait de s'imprégner d'un auteur, de vouloir connaître à fond sa vie, sa pensée, d'en venir à ne parler que de lui, est un exercice spirituel non sans danger, cela est certain, pour un cerveau normal. La recherche de l'absolu fait souvent bien des malheureux, à commencer par soi-même.

Quant à faire le départ de l'idéal et de l'absolu, cela n'est pas toujours facile : la ligne entre les deux est généralement floue pour ne pas dire presque invisible, d'où les trop nombreuses erreurs sur la nature de tel idéal qui sera bientôt absorbé, dans l'univers des valeurs, par le puissant trou noir de l'absolu. Un idéal politique, par exemple, qui serait un millimètre trop à gauche ou un millimètre trop à droite, risquerait à tout moment de basculer dans l'orbite du fascisme ou dans celle du marxisme-léninisme. L'État policier et la dictature du prolétariat sont une seule et même chose. Une expression courante résume parfaitement cette doctrine bipolaire, c'est la suivante : *être ou ne pas être*. La formule s'applique du reste à tout ce qui est politique, aux dirigeants ainsi qu'aux systèmes qu'ils préconisent et qu'ils exploitent. Quel homme d'État ne s'est jamais vu dans l'obligation d'agir ou de périr ? Napoléon a connu plus d'une fois ce genre de situation et avant lui Cromwell et après eux

Clemenceau, Churchill, de Gaulle, Mao Zedong. Or quel concours de circonstances a bien pu les sauver ? À la vérité, aucun. Sans leur volonté, tendue au maximum vers leurs objectifs, ils auraient été le jouet des circonstances. Ils se sont opposés à elles avec une admirable fermeté. À l'exception de Napoléon, dont la chute fut retentissante et définitive, ces leaders, qui ont dérangé le monde à plusieurs occasions, ne s'en sont jamais remis au hasard mais à leur propre estimation des risques que comportaient leur aventure et l'exécution de leurs projets. Dans les situations extrêmes, ils se sont fiés à leur intuition pour se féliciter ensuite de la tournure des événements. Ils ont fait confiance à leur étoile sans jamais la perdre de vue, sans jamais oublier la nécessité d'être constant. Nous ne voyons pas cette nécessité comme une obligation morale, ni encore moins comme une nouvelle éthique ; peut-être pourrions-nous à la rigueur la considérer comme un mode de vie. Vertu personnelle, familiale ou sociale, la constance favorise entre autres choses l'égalité d'humeur, garante de la stabilité et de la continuité des relations entre humains. Ainsi facilite-t-elle l'optimisme et contribue-t-elle à le répandre. Cette propension à sourire au lieu de gémir, cette disposition à caresser hommes et bêtes dans le sens du poil ne sont en soi ni bonnes ni mauvaises. Ce qui est bon, en l'occurrence, c'est la mentalité de l'optimiste, aux yeux de qui le pessimisme est foncièrement mauvais ; seulement, « les pessimistes ont toujours tort », disent les optimistes, à quoi les pessimistes répondent : « Vous avez raison, nous avons toujours tort jusqu'au prochain tremblement de terre. »

Il reste que, malgré tous les éloges qu'on pourra faire de la volonté, la pratique de la constance ne va pas sans de gros inconvénients. Le premier de ces inconvénients pourrait être un changement d'humeur. Le sujet, pour lors, troque en quelque sorte sa belle sérénité et sa fermeté habituelle contre de l'opiniâtreté pure et simple, contre une obstination presque systématique à soutenir des opinions ou des thèses invraisemblables. Son attitude crée le silence et le vide autour de lui. À la longue, il se découragera. Et ce même changement d'humeur peut être dû également à une faiblesse de sa personnalité, ou encore à des maux physiques qui ne lui permettent plus, en raison de leur violence, de tenir le coup, de faire face. Outre l'obstination, qui caractérise la conduite de bien des êtres humains en perte de jugement, plusieurs variétés de la constance, telles que la fermeté, la fidélité et la ténacité, sont susceptibles de transformation. Elles peuvent se changer en hostilité systématique de la part du sujet, notamment envers son entourage. D'où il suit que la qualité morale que nous avons définie ci-dessus comme étant la « logique de la volonté », ou comme « une volonté ayant de la suite dans les idées », est loin de n'avoir que des avantages.

II

Une pub d'autrefois vantait en ces termes l'excellence d'une marque de pneumatiques : *Le pneu d'un tel boit l'obstacle.*

Beaucoup de gens ont ce réflexe de *boire l'obstacle* au lieu de s'esquinter à le détruire. Et il faut les en féliciter. Cette façon d'avaler des couleuvres, de résister aux coups du sort en ployant plutôt qu'en rompant, est beaucoup moins dommageable pour la santé du corps et de l'esprit que ne l'est une lutte sans merci contre le destin, la nature, ou simplement contre des forces humaines réunies. Restons légers de matière et d'esprit !

Comprendre tôt que la vie est un combat, c'est avoir de la chance. On est alors mieux en mesure d'occuper le terrain, d'en prendre possession comme on l'entend et, par suite, de mieux résister à l'adversaire. On lui résistera d'ailleurs avec le plus de bonheur non pas en tentant de lui porter continuellement des coups, ce qui est éreintant, mais en cernant les embûches, « en buvant l'obstacle », comme le fait le gutta-percha quand le pneu roule sur des aspérités. En matière de combat pour la vie, tout est dans la résistance ; le vainqueur sera celui qui aura tenu le coup le plus longtemps. Résistance est synonyme de constance, comme on peut s'en douter.

Les conditions de la résistance morale sont nettes et précises. Si nous ne les observons pas toutes, ou que nous le fassions qu'en partie, nous ne tarderons pas à sentir souffler sur nos têtes le vent de la défaite. L'échec sanctionne le manque de rigueur.

Toute résistance, physique ou psychique, se caractérise par un effort soutenu pour arrêter la progression de l'envahisseur, que celui-ci soit une bactérie, une armée ou une personne. Il s'agit, en tout état de cause, de rester indépendant. Indépendant d'esprit, bien sûr. De ne jamais nous engager sauf à remplir avec exactitude les missions que nous avons décidé d'accomplir. L'engagement politique et social n'est pas une nouveauté philosophique. C'est un devoir qu'il faut essayer de concilier avec l'indépendance d'esprit. Accord difficile s'il en est, puisqu'en matière politique et sociale, la passion a vite fait de primer les devoirs, les droits, et de nous jeter souvent à des extrémités qui invalident notre action et menacent la solidarité des classes.

Autre condition de la résistance psychologique : la santé physique et mentale. Nous ne pourrons contourner l'un après l'autre tous les obstacles que la vie dresse sur notre route si nous n'avons pas la santé ; nous ne pouvons pratiquer la fermeté face aux coups durs lorsque la maladie nous tient, quand elle nous emprisonne dans notre corps et particulièrement dans notre cerveau. Que, parmi ses bienfaits, la nature nous ait fait le don de la santé, servons-nous en pour renforcer notre résistance aux épreuves, résistance qui est la version la plus courante de la vertu dont nous faisons l'éloge.

Le premier souci d'un être humain vivant en société est celui de sa santé, de sa propre conservation. Préoccupation qui doit être quotidienne. Elle ne signifie cependant pas l'adoption d'un régime de vie austère, à la janséniste. Et encore moins la renonciation aux plaisirs légitimes. Ils le sont toujours en principe. Ils le sont en tout cas aussi longtemps que leur satisfaction ne nuit à personne. Une résistance fondée uniquement sur les rigueurs de la loi morale, ou sur le mépris du confort et des joies de l'existence est une résistance vouée à la faillite, parce que le plaisir est le moteur le plus sûr de nos actes. Sans lui, la fidélité, la patience, la ténacité, la persévérance, bref toutes les formes de constance seraient nulles et non avenues.

Si le sel ne sale plus le pot-au-feu, avec quoi le salera-t-on ?

Que pouvons-nous dire, qui en vaille la peine, des réflexions qui précèdent ? Rien, puisque « tout est dit », puisque « l'on vient trop tard ». Peut-être conviendrait-il néanmoins de relire, dans cet ouvrage minuscule, les courts et rares passages touchant à la légèreté. Ils nous amèneraient, selon toute apparence, à voir en la légèreté un modus vivendi, *sinon une victoire de l'esprit sur la gravité. Comme une onde, comme la lumière, la vie a son poids qu'il nous appartient, dans une certaine mesure, d'alléger. Irons-nous cependant jusqu'à soutenir que le salut de l'esprit dépend de sa légèreté ?*

Après la bêtise, la gravité est la chose du monde non pas la mieux partagée, comme le serait le bon sens suivant Descartes, mais la plus répandue. Y céder est chaque fois courir le risque de se casser la figure en tombant.

Nos soucis quotidiens, nos petits problèmes méritent-ils, après tout, que nous nous y arrêtions des heures durant ? Les tracas assombrissent l'humeur, font blêmir les visages. Et rien n'est plus triste pour les autres ni plus pénible à regarder, qu'une face de carême. Si l'humeur chagrine nous a déjà gagnés au saut du lit, empressons-nous de la bouchonner et de la jeter dans un coin comme une chemise sale. Et, quoi qu'il nous en coûte, montrons aux autres un visage serein, si possible souriant, car sourire, même si nous n'en avons pas envie, est à peu près le seul moyen de rendre l'existence supportable tant aux autres qu'à nous-mêmes.

Les médecins et les moralistes ont certes beau jeu : il ne leur est pas particulièrement difficile de donner des conseils, et ils ne se privent pas de le faire, les uns à l'usage d'une clientèle payante, les autres pour

l'édification de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs.

Quant à ceux dont la profession est de sonder les reins et les cœurs, qu'on appelle psys, ils vous guérissent aujourd'hui de tous les maux. Par exemple ils arriveront, au bout de plusieurs mois sinon quelques années, à dissiper l'inquiétude chez leurs patients, l'angoisse chez leurs malades, mais ils ne pourront jamais faire, même s'ils s'y employaient durant des lunes et des lunes, qu'une physionomie rébarbative se change en faciès agréable et encore moins en mine souriante. Ils guérissent les plaies de l'âme, pour parler comme on parle en certains milieux, ils ne changent pas le caractère. Le pouvoir de changer définitivement quoi que ce soit à la personnalité de quelqu'un n'est donné à personne, sauf aux romanciers.

Résumons-nous. Dans nos rapports de toute nature avec nous-mêmes (introspection, etc.) comme avec les autres (bénévolat, etc.) souvenons-nous que l'esprit de légèreté, oxygène du cerveau, n'est pas moins important que la légèreté d'esprit, qualité personnelle qui rend supportable la vie en société.

REPRÉSENTATION D'UN MONDE RELATIF

(LOGIQUE ET INTUITION)

À Marc Vaillancourt, dont l'œuvre poétique et romanesque est une saisissante illustration de la rela-

tivité qui, de ses rayons, colore toute chose.

GENÉRALITÉS

Au sens le plus large du terme, la logique est la science des rapports compatibles et incompatibles entre les éléments du réel. En existe-t-il une bonne et une mauvaise ? À entendre raisonner certains, on constate que la mauvaise est la plus commune.

Le réel est donc divers. Et la compatibilité de deux rapports dépend évidemment de la nature de chacun. Cette dernière phrase, comme bien l'on pense, est une de ces propositions analytiques, analogues à celles, si nombreuses, qu'on rencontre si souvent en philosophie scolastique et en raisonnements de tous les jours. Ce n'est toutefois pas à ce genre d'énoncé que nous devons le progrès des sciences et le perfectionnement des techniques. Dire qu'un chat est un chat ne nous avance guère dans la connaissance de ce mammifère dont la psychologie, soit dit en passant, semble infiniment plus complexe que celle du chien. Pour que l'intelligence recueille quelques parcelles de vérité dans un domaine donné, il faut que l'analyse mène à la synthèse, sans passer forcément par l'antithèse. Aussi cette science, cette logique que son inventeur (celui de l'*Organon*) aurait pu appeler grammaire de la pensée, sert-elle à resserrer les liens naturels que l'esprit a forgés entre les concepts de mathématiques et de physique, par exemple ; elle démêle enfin les choses incompatibles, elle les sépare nettement des sujets et des prédicats

conciliables entre eux mais appartenant à un autre ordre, afin le plus souvent de réparer un désordre, de rétablir un équilibre.

NATURE DE LA LOGIQUE ET FONCTION DE LA RAISON APERÇU SUR L'INTUITION

La logique est la force régulatrice de tous les systèmes d'idées qui tendent à s'harmoniser. Elle est également, en quelque sorte du moins, la loi régissant le fonctionnement des mécanismes de l'esprit. Son principal, sinon son seul outil, est la raison. Cette dernière a pour ainsi dire deux sources d'inspiration : l'expérience et les idées ; elle puise constamment à l'une et à l'autre. Elle est cependant moins indépendante que ne l'est l'intuition, qui semble se suffire à elle-même. Car il convient de le rappeler ici, la logique, la raison et l'intuition forment un ménage à trois où les querelles sont fréquentes. Où la raison échoue souvent, l'intuition triomphe quelquefois ; on l'a vu notamment en histoire des sciences. L'intuition n'a-t-elle pas été déterminante dans l'élaboration des hypothèses modernes dont la vérification a largement contribué à la connaissance de la matière et de la vie ? Sur ces deux derniers sujets, les « éclairs » d'intelligence d'Einstein et de Lorenz ont été décisifs.

Vu l'objet de notre étude et le titre de celle-ci, il nous reste à définir ce que pourrait être la représentation des phénomènes, à tenter, en tout cas, de nous en faire une idée, bref à définir sommairement l'univers : cherchons, tout d'abord, à nous représenter le monde extérieur tel que l'appréhendent nos sens et notre intellect, et tel que le voit la pensée philosophique, la pensée libre. Il faudra cependant en second lieu, et suivant la formule estudiantine, *plancher* sur la nature du soi. De toute façon, l'ordre de la représentation est le cadre obligé de tous les phénomènes sans exception. Il se trouve du même coup être le fondement de toute psychologie : c'est en effet par le biais des mêmes facultés intellectuelles et morales que l'on connaît le moi (celui qui est haïssable et l'autre plus abstrait), le non-moi (ou l'agitation et l'indifférence du dehors) et le soi (eux, ils, lui, elle, les autres). Entendons-nous maintenant sur les possibilités et sur les limites de ce cadre.

L'acte de se représenter le monde ne produit tout au plus qu'une image se formant sur l'écran opaque de la connaissance pour s'insérer entre le moi et son objet, la réalité, laquelle reste en partie inaccessible à nos moyens de connaître. Nous nous représentons le monde extérieur sans pouvoir nous l'assimiler vraiment. D'où cette question primordiale, à laquelle nous n'osons répondre : que vaut cette représentation ? Je ne saurais comprendre, tel qu'il est, ce monde figuré que réfléchit mon écorce cérébrale ; je me le représente seulement et, de cela, je dois me contenter. Je ne puis après tout reconstruire mon cerveau en vue de l'orienter vers une connaissance parfaite du réel. Dans cette conjoncture, qui oserait mettre le signe de l'équation entre les mots humanité et perfection ?

Mais pourquoi ne tenterais-je pas néanmoins de pousser plus avant mon enquête, mettons sur la nature de la matière ? Qui m'en empêcherait ? – Tout. – Comment cela ? – D'abord, parce que mon ignorance est, comme dit l'autre, encyclopédique, parce que chacun de nous voit les choses d'une manière qui n'est pas exactement celle de son voisin.

MA REPRÉSENTATION EST RELATIVE COMME LE MONDE QU'ELLE ENGLOBE

Comme il n'est pas, dans l'univers, deux bourgeons, deux feuilles, deux fleurs ou deux visages absolument semblables, on n'y trouve pas non plus deux esprits absolument identiques. De là l'énorme difficulté de persuader les gens normaux du moins en principe.

ESSAI D'UNE DÉFINITION DE L'INTUITION

Tout phénomène observable et mesurable a ses propres conditions d'existence : elles sont réunies dans sa définition. Il serait absurde que l'intuition n'eût pas les siennes. Elle est facilement observable. Plus difficilement mesurable, il est vrai. Avoir une intuition ou avoir l'intuition de quelque chose, c'est regarder se réfléchir en soi un objet extra-mental et en saisir la nature ou le sens sans avoir à raisonner, donc dans un délai extrêmement court.

L'aptitude, chez les gens doués de toute façon, à comprendre tout de suite les choses, à établir les différences, à prévoir, dans une certaine mesure, le cours des événements, relève de l'intuition ou d'une sensibilité si aiguë qu'elle en tient lieu. Cette prédisposition peut s'évaluer de diverses manières. Entre le plus capable de tous et le moins apte, l'échelle peut comprendre vingt, trente degrés ou davantage ; on est libre d'attribuer la cote la plus élevée à celui qui impressionne le plus par la justesse de ses observations et surtout de ses prévisions. Mais gare ! l'intuition n'est pas de la voyance. Elle n'est ni de la voyance, ni de la magie blanche ou noire, ni encore moins de la prestidigitation ! À l'égard de tous ces exercices spirituels ou pseudo-phénomènes, elle est ce que l'astronomie est à l'astrologie.

Autant que l'expérience et la réflexion nous l'apprennent, la démarche de l'intuition n'est en rien discursive ; au contraire, elle est immédiate. Et son objet, la vérité, est le même que celui de la raison.

LIMITES DE L'INTUITION

Cependant, l'avantage qu'il y a sans doute à saisir d'emblée le sens d'une situation, ou d'une proposition, est neutralisé dans la *visio veri* par un inconvénient de taille, par un cheminement trop souvent erratique. La possibilité d'errer est plus grande dans le processus intuitif que dans le raisonnement pur et simple.

ILLUSTRATION DU MONDE TEL QU'ON LE VOIT

Le point de départ et la ligne d'arrivée se touchent presque dans l'intuition ; dans le raisonnement, ils sont souvent à des kilomètres l'un de l'autre.

Laissons pour l'instant l'intuition à elle-même et revenons, pour un bref moment, à notre sujet principal, la représentation du monde *(Vorstellung)*. Cette action, qui consiste à ne pouvoir saisir l'ensemble des choses que par les yeux de l'intelligence et par l'intermédiaire des créatures de l'imagination, est illustrée par une sorte de fable qui nous vient de très loin. En voici pour ainsi dire une transposition.

Les temps étaient difficiles, exécrables même, la misère générale et la souffrance sans fin. Dans un de ces pays nordiques au ciel pur, où l'on gèle neuf mois sur douze, vivait une population soumise à la loi d'un puissant seigneur, autrement dit à ses volontés. Ses fils et ses neveux étaient seuls autorisés à chasser le loup et le renne à l'arbalète, et seuls les membres de sa garde personnelle avaient le droit de porter des armes à feu. La capitale de ce pays, siège du gouvernement, mais du gouvernement d'un seul, comme nous nous en doutions bien, contenait des trésors sous forme de minéraux enfouis dans le sol. Ces richesses, nous l'aurons deviné, appartenaient en propre au seigneur, qui les distribuait parcimonieusement à ses fils et à ses neveux. Le corindon était le minéral le plus commun qu'on tirait des mines et des carrières de l'État. Le palais impérial (car le seigneur portait aussi le titre d'empereur, qu'il avait usurpé comme tout le reste), le palais impérial, donc, où les boutons de porte, les têtes d'épingle, les bobèches et mille autres objets étaient des rubis, étincelait de loin sur la neige et, de près, teintait de vermillon, de rouge clair ou de rose tout ce qui pouvait y entrer et tout ce qui en sortait.

Des centaines d'esclaves peinaient, de l'aube au crépuscule, pour extraire le corindon et autres précieuses substances, en quantités énormes, tous les jours d'une semaine de sept.

On pénétrait dans chacune de ces exploitations, dans chaque mine, par un couloir souterrain menant à une sombre demeure, dont le sous-sol se situait bien au-dessous du niveau de la mer, tandis que le faîte, à plus de cent pieds de hauteur, dominait des environs montueux. Or, pour entrer dans une mine, il fallait contourner un immense feu de bois entretenu par des artificiers patentés, et qui brûlait tout le temps sur le seuil. Les esclaves travaillaient au niveau de la rue. Devant eux, commençant à hauteur d'homme et s'élevant de plusieurs pieds, un mur reflétait des ombres qu'on eût prises pour des ombres chinoises : c'étaient en fait celles des gens qui passaient devant l'entrée de la grotte, ou de la caverne comme on voudra, et dont les silhouettes animaient la paroi du fond, grâce à l'interposition du feu entre les passants et l'intérieur des galeries. Ainsi s'expliquait l'apparition des formes en mouvement et leur passage sur cette sorte d'écran.

Il était strictement interdit aux ouvriers chargés d'extraire les minéraux de tourner la tête en direction de l'entrée et des énormes bûches qui brûlaient sans cesse. Ils eussent payé de leur vie leur curiosité, leur désobéissance à la loi. Tous ces prisonniers avaient été embauchés dès l'enfance, peu après l'éveil de leurs sens et de leur esprit, si bien que plus un seul ne se souvenait de quoi était fait le monde extérieur, ni de ce à quoi il ressemblait. Si, je ne sais par quel tour de passe-passe, vous en aviez tiré un seul de sa captivité, afin de lui montrer que l'univers ne se résume pas à un tas de rubis, il ne vous aurait probablement pas cru. En tout cas, il n'en aurait pas cru ses yeux, aveuglés qu'ils eussent alors été par le soleil, et il vous aurait demandé de le reconduire à sa mine, au risque de se faire arrêter à son retour, puis exécuter pour tentative d'évasion.

« LE MONDE EST MON IDÉE »

Que prouve cette fable ou ce mythe ? Peu de chose, en somme. Sauf à y voir un exemple de perception du tout dans sa relativité, ce conte inspiré de Platon ne prouve à peu près rien. Nous pourrions à la rigueur, en y réfléchissant bien, en tirer une certitude première, à savoir que *le monde est mon idée,* et qu'il est du même coup une représentation au sens presque théâtral du mot.

Idée et image voisinent dans le cerveau humain. Il peut si facilement prendre l'une pour l'autre !

Le puissant seigneur est mis ici pour la réalité. Et cette dernière n'est accessible qu'au travers d'immenses difficultés, encore qu'elle ne le soit que par la bande. Ce que les mineurs voient devant eux à longueur de journée, ce sont des ombres, des apparences, qui leur sont si familières qu'ils les prennent pour la vérité ; ici se confondent les notions d'image et d'idée ; tantôt l'une se superpose à l'autre, et c'est alors la confusion totale, pour ne pas dire la norme, tantôt elles se séparent, et alors, pendant un court moment, la réalité, ou plutôt une partie de celle-ci, se dévoile avec une netteté suffisante, *ce qui rend possible le savoir.* Quant aux yeux des captifs aveuglés par le soleil, ce sont nos facultés intellectuelles qui ne sauraient, trop affaiblies, trop limitées qu'elles sont par leur nature, découvrir jamais toute la vérité.

SUR UN MOT D'ESPRIT DE SAINT AUGUSTIN

On connaît l'anecdote devenue poncif par sa répétition et mettant en cause saint Augustin. À ceux qui l'interrogeaient sur la nature du temps, il avait coutume de répondre : « Quand on me demande ce qu'est le temps, je ne sais ce que c'est ; quand on ne me le demande pas, je crois le savoir. » Cette réflexion sur le temps est probablement une des phrases les plus souvent citées en patristique. L'intuition, puisque nous devons y revenir sans avoir épuisé le sujet, tant s'en faut, subit un sort analogue à celui du temps selon saint Augustin. On croit en comprendre l'essence et, quand on cherche une explication, aucune de celles qu'on nous propose ne nous satisfait. Celle qui, jusqu'ici, semble la plus juste à beaucoup de gens, est de Bergson, dans *La Pensée et le Mouvant*. Après y avoir affirmé que l'intuition « saisit une succession qui n'est pas juxtaposition », il écrit : « C'est la vision directe de l'esprit par l'esprit*. » Or, pas plus que l'œil ne peut se voir lui-même (la comparaison, reprise par plusieurs philosophes s'interrogeant sur la sensibilité et l'intuition, est de Schopenhauer), l'esprit ne saurait s'observer lui-même directement ; pour cela, il lui faut une surface réfléchissante, un intermédiaire, comme il faut à l'œil un miroir. La *visio veri* directe est un rêve d'optimiste. Nul ne peut voir face à face son propre visage si ce n'est à l'aide d'un instrument. Et comme l'instrument, dans le cas qui nous occupe, c'est-à-dire le complexe formé par les sens, l'intelligence et la raison, est loin d'être parfait, il faut renoncer sagement à la connaissance exhaustive, absolue, de quoi que ce soit. Si la nature était à la fois diverse et continue, au lieu d'être parsemée de lacunes, criblée de trous, comme nous l'enseigne la science actuelle, si ses parties s'emboîtaient les unes dans les autres, comme des dessins animés, suivant une impulsion générale et uniforme, ne serions-nous pas en état de mieux l'interpréter ? Ici nous retrouvons en gros la métaphore de l'œil qui ne se voit pas lui-même. Tout est dans la connaissance d'un réel diversifié. Cette analyse, ou tentative d'unifier toutes les forces naturelles** par l'observation et la mesure de chacune de leurs manifestations dans le temps, ne ressemblerait-elle pas beaucoup au phénomène physiologique de la persistance de l'image sur la rétine, qui a rendu possible le cinéma ? En effet, si la diversité du réel nous était mieux connue, nous comprendrions peut-être alors la nécessité de l'intuition, faculté tout intérieure et aveugle au demeurant.

* Henri Bergson, édition du centenaire, Paris, Presses universitaires de France, pages 1272 et 1273.

** Théorie du champ unifié.

Aveugle ? Oui, comme l'amour. Contrairement à la raison qui, soutenant la logique et soutenue par elle, a toujours besoin d'opérer en pleine clarté, l'intuition se déplace dans le noir et, par conséquent, n'est à peu près jamais sûre de mettre dans le mille : c'est qu'elle doit toucher son but du premier coup, à défaut de quoi on ne peut plus la considérer comme un acte de connaissance immédiate.

VERS L'IDÉALISME

On aura vu ailleurs que l'intuition est synthèse, que l'analyse rationnelle est son contraire et que pour certains philosophes, comme Kant, elle est la « représentation d'un objet formée dans l'esprit par la sensation * ». Pour Schelling, cependant, elle « signifie un acte transcendant, indéfinissable, au moyen duquel l'intelligence saisit l'absolu ** ». Cette dernière définition est l'essence de l'idéalisme. Elle pousse l'être à la possession de l'absolu, ce qui est aller beaucoup plus loin que nous ne saurions le faire, aussi ne pouvons-nous la retenir. Celle de Kant reste valable comme faisant partie du processus de la connaissance mais sans plus, non comme une faculté capable, à l'égal de la raison pratique ou de l'intellect, de nous donner une vision globale des choses dans le domaine moral comme dans celui des sciences positives.

* Littré.
** *Ibid.*

LES GENRES D'INTUITION

Les formes de l'intuition sont variées comme le sont celles de l'intelligence. Elles vont de l'illumination au « trait de génie », genre le plus rare, jusqu'au plus commun, qui est l'adhésion instantanée de l'esprit à son objet. Pour Einstein, l'intuition est de l'intelligence en excès de vitesse *.

* Cité par François de Closets, *Ne dites pas à Dieu ce qu'il doit faire,* éditions du Seuil,

Paris, 2004, page 197.

LES PRIVILÉGIÉS

Tout n'a-t-il pas été dit sur l'intuition ? N'en attribue-t-on pas une bonne mesure aux artistes, aux savants et aux femmes, tous considérés comme des privilégiés pour en avoir reçu plus que leur part ? Ne trouve-t-on pas en général plus flatteur d'être rangé dans la catégorie des intuitifs que dans celle des personnes intelligentes ? Tout comme l'intelligence, qui au fond lui ressemble assez peu, l'intuition est fort diversement distribuée par la nature, et le sexe, masculin ou féminin, n'y est probablement pour rien. Ce que toutefois la nature prodigue aux femmes, aux artistes et aux savants, c'est un supplément de sensibilité leur permettant de comprendre le monde dans plusieurs des sens du mot, et de l'interpréter avec justesse.

LA LOGIQUE COMME SCIENCE OU COMME MÉTHODE ?

En revanche, contrairement aux dons divinatoires propres, apparemment aux esprits intuitifs, la logique, au sens strict, se caractérise chez l'humain par un souci de rectitude, de linéarité appliqué non seulement aux opérations du cerveau mais aux comportements de l'animal raisonnable, bref elle se manifeste alors par un mouvement constant et rectiligne comme la marche du temps. La logique chemine toujours suivant une ou plusieurs droites, tant qu'une force externe ne l'en fait pas dévier. Cette science, que bien des scientifiques appellent tout simplement méthode, peut aussi se définir par l'idée de lien, en somme, par une qualité de l'esprit et des choses que l'on nomme cohérence. Et l'un des exemples les plus frappants de cette logique universelle, ou de consommation courante, est le traité de Condillac intitulé *L'art d'écrire correctement la langue française* *. Toute l'argumentation de l'ouvrage repose sur ce concept de liaison, de rapport étroit entre toutes les composantes d'un texte. Un écrit logique est un écrit dont les mots ont un caractère de nécessité non pas absolue, bien sûr, mais suffisante pour que chacun ait sa place dans la phrase. Il n'est pas indifférent, en effet, que l'adjectif se place avant ou après le substantif, que l'adverbe se retrouve au début ou à la fin d'une proposition. « (...) dans une période, d'après Condillac et selon le bon sens, tous les membres doivent être distincts et liés les uns aux autres. Quand ces conditions ne sont pas remplies, ce n'est plus qu'un assemblage confus de plusieurs phrases **. » Le même auteur voit tout bon texte comme un tissu à la trame irréprochable. « Les idées accessoires, écrit-il, doivent toujours lier les idées principales : elles sont comme la trame qui, passant dans la chaîne, forment le tissu ***. »

* Chez Auguste Delalain, Paris, 1824.
** *Ibid.*
*** *Ibid.*

DIVERS SENS DU MOT LOGIQUE

Nous avons employé ci-dessus l'expression « logique universelle » ; nous aurions pu écrire aussi logique des choses. Que signifient ces expressions ?

Que peuvent-elles signifier sinon l'ensemble des lois qui gouvernent la physique et les autres sciences exactes. Il est une logique propre à la nature, voire à la matière, et une autre découlant des principes que suit le cerveau humain, des règles qu'il s'est données, des habitudes intellectuelles qu'il a prises au fil des générations. Le mot *logique,* en tant qu'adjectif, peut avoir un sens moral. Après avoir constaté qu'il s'égarait, ne sermonnons-nous pas quelquefois un ami en ces termes : « Sois logique, mon cher, sois logique avec toi-même » ? En clair, le sens d'un tel conseil est le suivant : observons ce que la raison nous dicte. Ainsi la logique pénètre-t-elle dans la moralité par la grande porte, celle donnant accès au mérite et à l'estime de soi par une conduite droite. De la sorte, une science (ou une méthode) conçue et élaborée pour servir de guide à la raison, plus précisément au raisonnement, entre de plain-pied dans l'ordre moral, lequel est construit sur la notion de conduite.

LOGIQUE ET MORALE

Bien raisonner n'est pas nécessairement se bien conduire, mais se bien conduire c'est, dans la plupart des cas, être logique avec soi-même et aussi dans ses relations avec les autres. On ne saurait cependant fonder la morale uniquement sur la raison, car il y a, à toute morale, un côté affectif que la raison voudra toujours ignorer. À propos, serait-il possible de la fonder sur un seul principe ?

MAXIME DE CONDUITE

En est-il un d'assez général pour embrasser toutes les questions de mœurs et de morale individuelle et collective ? Plusieurs philosophes, tous chrétiens, ont suggéré, comme fondement de la morale, la maxime suivante : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* L'aspect négatif de cette sentence, dont nous ne nions pas le caractère universel, l'empêche néanmoins d'être un point de départ pour l'élaboration d'une morale personnelle et sociale, ou d'une métaphysique des mœurs suivant l'expression de Kant. Un autre principe, tiré de Kant justement, semble satisfaire davantage ceux qui cherchent un critère sur lequel fonder la conduite des humains. Il se formule ainsi : agis de manière que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme base d'une législation universelle *.

* *Précis d'histoire de la philosophie,* F. J. Thonnard, Desclée et compagnie, Paris, 1946, page 657.

CRITIQUE DE LA PITIÉ COMME FONDEMENT DE LA MORALITÉ

Ces considérations d'ordre éthique pourraient nous mener loin. Finissons-en donc en signalant au lecteur l'important ouvrage de Schopenhauer sur les fondements de la morale. Dans ce livre, le philosophe du pessimisme intégral propose la pitié comme la solution toujours possible, sinon la meilleure, pour donner à la morale une assise indéfectible. Par malheur la compassion, même la plus désintéressée, dépend trop souvent des circonstances et notamment de l'humeur pour être retenue comme principe ou maxime de valeur universelle. La pitié, certes, est le fait d'à peu près tout le monde, pour ne pas dire le propre de l'homme, mais elle l'est de façon si intermittente qu'en général on ne s'apitoie guère sur le sort de ceux que l'on n'aime pas, et plus on a d'ennemis plus on a d'occasions de durcir.

NÉCESSITÉ DES LOIS

Le chapitre des mœurs est l'un des plus longs de l'Histoire. Très tôt les hommes, craignant de se détruire, de s'entretuer jusqu'au dernier, ont senti le besoin d'un certain nombre de règles en vue d'organiser leur activité et de la gérer au bénéfice de tous. Ils élirent en conséquence des porte-parole – les législateurs – qui codifièrent, après les avoir étudiées et critiquées, les opinions exprimées de droite et de gauche, opinions qui sont devenues des lois.

Dans la Grèce et la Rome anciennes, on respectait les lois presque à l'égal des dieux. Le seul fait d'en modifier une seule, à cette époque, était un événement dont tout le peuple allait parler longtemps.

RELATIVITÉ DE LA MORALE

Les Anciens étaient stricts en matière d'observance des principes, religieux ou non, et des lois. Mais étaient-ils unanimes sur les principes de leur conduite personnelle ? L'envisageaient-ils tous sous le même angle ? Bref, pratiquaient-ils tous la même morale ? Certainement pas. La morale de l'un n'était pas nécessairement celle de l'autre. Il y avait donc des morales, plus ou moins érigées en systèmes. À la limite, chacun se conduisait à sa guise tout en s'efforçant d'obéir à la loi. Chacun, donc, en faisait à sa tête, suivant son caractère et son tempérament, ce qui n'a pas changé au cours des siècles. Ces diverses attitudes à l'égard de la moralité se sont figées chez certains et sont devenues des systèmes de pensées, avant d'être des écoles. Matérialisme, dogmatisme, scepticisme, relativisme, pessimisme, optimisme, etc., ont reflété chacun une manière de penser et de vivre, et ces tendances se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Elles constituent une représentation, à plusieurs facettes, de notre monde, suivant qu'on l'observe du point de vue intellectuel, à travers le prisme d'un système philosophique, ou du point de vue moral à travers celui des éthiques communes ou individuelles.

Revenons, avant de conclure, aux mécanismes de la connaissance. Ils peuvent être analogues à ceux de la lumière, en ce que les uns comme les autres se composent d'au moins deux éléments apparemment incompatibles. Ces éléments sont des formes d'énergie. Dans le cas de la lumière, l'énergie, comme tout le monde le sait, est à la fois corpusculaire et ondulatoire, ce qui est provisoirement contradictoire mais n'empêche pas le phénomène lumineux d'exister ; dans l'autre cas, celui de la connaissance, les deux principes en cause, qui semblent s'exclure, sont la logique et l'intuition, et ainsi retrouvons-nous notre couple mal assorti, dont l'union n'en est pas moins indispensable à la compréhension de la vie.

INFIRMITÉ DE L'INTUITION INSUFFISANCE DE LA RAISON

L'intuition est aveugle, disions-nous, aussi doit-elle s'en remettre à la raison pour la solution de certains problèmes, sinon pour la plupart. La raison, elle, est insuffisante et n'ose pas s'aventurer sur des voies qui n'ont rien de géométrique ; elle est rectiligne ou elle n'est rien.

CONCLUSIONS PROVISOIRES

Le rôle de l'une et de l'autre demeure capital dans la représentation que nous nous faisons du monde, c'est-à-dire de l'existence, de la vie, de l'évolution, bref de tout ce qui existe et dont nous ne connaissons qu'une parcelle.

Autre différence à signaler entre la raison et l'intuition : la première est en quelque sorte toujours disponible, la seconde se fait attendre, n'est pas toujours prête à fournir son concours, n'est même jamais exacte aux rendez-vous, et cela explique peut-être les temps d'arrêt dans l'histoire des sciences, les énigmes qui persistent pendant des décennies, voire des siècles (quadrature du cercle, théorème de Fermat, etc.). La raison cherche, ne trouve rien et doit attendre que l'intuition lui souffle à l'oreille le mot de l'énigme.

MENTALITÉS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

COMME LES CARREAUX d'une fenêtre sous la pluie, le sens du mot mentalité est toujours un peu brouillé. La signification de ce terme, en effet, est de prime abord obscure, moins nette à notre esprit que celle d'autres mots pourtant aussi familiers, tels que raison, volonté, intelligence, intuition, etc. D'où vient ce brouillard autour d'un vocable désignant une chose apparemment si simple ? Cette chose, une mentalité donc, tout le monde convient qu'elle est avant tout une manière de penser sinon de vivre, en somme un état d'esprit. Sans définition plus précise (nous donnerons la nôtre à la fin de cet essai), sans contenu décisif, une mentalité ne prend manifestement de sens que par sa propre évolution. Il ne lui suffit pas d'être, il faut qu'elle change peu à peu pour exister et durer. Elle ne saurait d'ailleurs faire autrement que changer puisque l'évolution est une loi naturelle non moins universelle que celle de la pesanteur ou celles du mouvement des corps célestes, ou que celles encore des champs magnétiques ; tout se meut, c'est la norme. L'immobilité est inconcevable à l'échelle du cosmos aussi bien qu'à celle de l'atome. Cela posé, il suit que ces transformations générales et particulières qu'on

nomme évolution ont pour objet non seulement la matière mais l'esprit, non seulement l'inerte mais le vivant, non seulement l'inorganique mais la pensée. Nous aurions envie d'ajouter : on change pour ne pas mourir. Ainsi toute forme de réincarnation (métempsychose, transmigration, etc.) est une négation de la mort, un refus du destin ou, si l'on veut, une tentative d'échapper à son sort par une issue imaginaire nommée doctrine. Ici, la plupart des religions chercheront à donner le change en prétendant expliquer que la mort n'est qu'un passage. Passage à vide ? Le fait suivant est donc, autant qu'on puisse en juger, bien établi : *les mentalités changent*. On n'est peut-être pas en état de mesurer toutes ces transformations. Mais sont-elles un bien ou un mal ? Elles ne nous apparaissent pas comme nécessairement bonnes, car, qu'elles soient d'hier ou d'aujourd'hui, les mentalités changent sous l'influence des préjugés ou de la mode, celle-ci étant un des moteurs les plus puissants des métamorphoses sociales. Au bout de quelques lustres, bien enfoncées dans le tuf d'une société donnée, certaines mentalités, quelles que soient leurs causes, deviendront presque aussi indéracinables que des préjugés. Or elles n'en continueront pas moins d'évoluer, si peu que ce soit. Ainsi que le disait Bergson : « L'évolution (...) implique une continuation réelle du passé par le présent, une idée qui est un trait d'union *. »

* Souligné par l'auteur cité.

Contrairement aux idées, qui ne sont pas moins universelles que les lois de la nature et qui, grâce à l'imagination, traversent les mondes en quelques secondes, à la manière des personnages de science-fiction, les mentalités sont essentiellement régionales : elles naissent d'une société collective, d'une inspiration folklorique, d'une sensibilité ou d'un mouvement artistique ; elles occupent ensuite un espace forcément limité, l'espace d'une ville, l'espace d'une région, d'une nation, etc. Les deux termes – état d'esprit et mentalité – sont voisins sous le rapport du sens ; seulement, le point de vue que chacun d'eux suppose doit être partagé par un nombre assez important d'individus. Telle mentalité est propre à telle ville, telle autre à tel village. Elles ne s'y incrustent pas sans adaptation, cette habitude acquise par la vie, qui lui permet de se perpétuer à travers la multitude des êtres du règne animal et du végétal. Cependant, dès que les fonctions adaptatives faiblissent chez un individu, par suite de l'âge ou de la maladie, alors des troubles organiques irréversibles apparaissent pour annoncer la fin prochaine de l'habitude.

Au bout d'un certain temps, une mentalité devient une façon automatique de raisonner. On est alors tellement imprégné de pulsions et de réflexes, qu'on agit *sans y penser*. L'enfermement du moi en lui-même, qui définit à la rigueur toute mentalité, évoque n'importe quel système philosophique, celui-ci n'étant après tout que le développement d'une idée simple, idée que les raisonnements et les exemples rendent trop souvent de plus en plus équivoque, opaque, de moins en moins compréhensible.

D'une part, des événements attribuables à la seule nature tels que les séismes et les éruptions volcaniques et, d'autre part, des situations violentes comme la guerre, dues presque entièrement à la volonté de l'homme, ont, les uns comme les autres, façonné ces mentalités depuis son apparition sur terre. Aujourd'hui, toujours enfoncé dans des croyances, des superstitions et des rêves, il se sent en effet prisonnier de sa condition. Il cherchera naturellement à s'en débarrasser comme d'un survêtement trop juste. Ses croyances, ses idées préconçues, ses préjugés ont changé, il est vrai, mais ce sont encore des préjugés, des idées préconçues et des croyances *. L'homme sait maintenant qu'il ne s'est pas fait lui-même, qu'il est issu du cours des choses, que les accidents l'ont modelé dans son for intérieur comme dans son physique.

* Les nouveaux créationnistes, qui nous parlent d'un « dessein intelligent » pour expliquer le monde et ses origines, n'ont en fait rien inventé : ces partisans du finalisme préconisent un système suivant lequel, pour reprendre les observations de Voltaire et de Kant, Dieu nous a collé un nez sur le visage et des oreilles sur les côtés de la tête, afin de faire tenir les lunettes.

L'évolution n'est pas une chose à prendre ou à laisser. C'est un fait global comprenant une série de faits observés, mesurés, répertoriés, dont chacun est inéluctable. Que l'eau gèle à zéro Celsius est l'un d'eux. Le darwinisme a succédé au transformisme : ce sont deux interprétations de la sélection des espèces, deux théories distinctes, mais seule l'évolution est un fait.

Aussi longtemps qu'on n'avait pas positivement connu les moyens de dater les restes des civilisations mortes, on ne pouvait croire à l'évolution en tant que phénomène biologique universel, ni encore moins à celle des espèces ; c'est ainsi qu'au XVIIe siècle, époque si brillante par ailleurs, on s'imaginait que l'homme n'existait que depuis sept mille ans (comme nous pouvons le lire dans La Bruyère). On croyait même, et cette croyance est venue jusqu'à nous, que le récit biblique de la *Genèse* était un fidèle reflet de la réalité. Devant un fait avéré comme l'évolution, tout comme devant une équation résolue, les convictions allant à l'encontre auraient dû se dissiper. Malheureusement la foi est forte et continue à transporter les montagnes !

L'impression de voir le monde ainsi que l'image d'une chose et non comme cette chose elle-même croît avec le temps. Aussi une distanciation s'opère-t-elle toujours entre l'inaccessible réalité et le pouvoir de l'esprit. N'avons-nous pas toujours le sentiment que plus nous cherchons, moins nous trouverons, plus nous observerons, moins nous comprendrons ?

Au fait, pour mieux comprendre, nous aurions peut-être besoin d'un symbole, d'un signe mathématique ou algébrique qui, accolé à certains mots, expressions, propositions ou phrases, en atténuerait la force, en affaiblirait le sens de manière à faire planer sur l'ensemble du discours l'ombre partielle d'un doute. Car nous ne saurions continuer, comme nous le faisons depuis les Anciens dans trop de domaines encore, à croire à tant de chimères, à tant de demi-vérités, enfin tranchons le mot, à tant d'idioties !

On trouvera ci-après des phrases qui pourraient fort bien être affectées d'un signe exprimant le doute : appelons-le, ce signe, pour les fins de notre réflexion, le symbole de Pyrrhon ou le signe pyrrhonien.

Les lois de l'évolution sont les règles d'une grammaire qui ne souffre pas d'exception.

D'un caractère absolu, cette phrase est de celles qui devraient s'accompagner d'un signe dubitatif exprimant la nécessité d'en tempérer le contenu. Le même signe pourrait aussi servir de point-virgule et de point final.

Autres exemples d'affirmations susceptibles du même symbole :

tout homme est menteur,

Notre corps est un champ de bataille où des millions de combattants appelés bactéries s'entretuent, les uns pour occuper le terrain, les autres pour le conserver.

Le choix d'un symbole n'est pas en l'occurrence très compliqué. Il faudrait cependant éviter de choisir, comme signe dubitatif, un chiffre ou une lettre, autrement on risque la confusion avec les chiffres et les lettres de l'alphabet déjà contenus dans le texte.

Autre phrase dont il serait peut-être utile d'atténuer la portée :

la science est une longue recherche dont nous ne verrons jamais la fin à cause de la complexité croissante de son objet, l'univers.

Bien sûr, la plupart des phrases et des propositions ci-dessus énoncent des évidences ; le ou les faits qu'elles expriment, en quelque sorte, sont incontestables. Néanmoins il y a eu, dans l'histoire des sciences, tant de remises en question, que le *doute pour la forme,* suggéré ici, ne fait de tort à personne et exerce l'attention de chacun, attention ou application vue comme faisant partie d'une méthode de travail.

Quelle figure, géométrique ou non, pourrait nous servir de symbole de Pyrrhon ou de *point d'indécision,* comme on dit *point d'interrogation* ou

point d'exclamation ?

Autrement dit, quelle forme pourrait prendre la représentation graphique d'un adoucissement du sens des mots et des expressions ? Nous en proposons deux au lecteur, la première nous apparaissant comme la plus simple.

1. Oo (deux petits cercles de dimensions différentes, l'un suivant l'autre)

2. ø (un petit cercle obliquement barré).

Insérons maintenant ces figures dans des phrases courtes d'un caractère absolu.

Tout homme est né innocent sinon bon Oo

Tout homme est menteur Oo

Tout homme est juste ø

Enfin, insérons notre symbole dans un texte de quelques lignes :

la science est une longue rechercheOo dont nous ne verrons jamais la finOo à cause de la complexité croissante de son objet, l'universø

Une mentalité c'est aussi, dans un milieu donné, une manière de penser commune sur un nombre limité de sujets touchant les mœurs, la morale publique, les habitudes de vie, voire la religion. Le jansénisme fut une douce hérésie quant au fond du problème ; ce fut également une mentalité, donc une manière de voir, de penser. Cette doctrine, car c'en était une, caractérisée par la rigueur morale, a évolué vers un état de crise religieuse. Elle y laissait des plumes à mesure qu'elle se radicalisait, jusqu'au jour où les rangs de ses adeptes furent si clairsemés qu'elle disparut dans la nature.

Quant au *tour d'esprit,* expression de la langue classique, c'est un peu le style de la personne : il lui appartient aussi totalement que la peau. Le tour d'esprit est à notre avis beaucoup plus (ou beaucoup moins) qu'une mentalité : beaucoup plus puisqu'il distingue un individu entre tous ses congénères ; beaucoup moins puisque cette manière d'être, de penser et de parler ne se communique pas : la personnalité de quelqu'un ne saurait évidemment être commune aux autres.

Avant de poursuivre sur le sens des mentalités, il serait peut-être utile de nous arrêter sur celui de la certitude en tant qu'objet de la raison et but de la logique. N'est-il pas toujours rentable, en philosophie, de se ménager non seulement des points de repère, mais encore des points d'appui ? Or une certitude, en science, est le plus solide des points d'appui.

La science repose sur quelques évidences fondamentales contre lesquelles les passions sont aujourd'hui sans pouvoir et les convictions sans effet. Le chemin qu'elle a pris voici quatre à cinq mille ans était semé d'embûches, bordé, voire hérissé de tant de difficultés qu'elle s'y est fourvoyée plus d'une fois en raison du choc des croyances, des préjugés et, bien entendu, des mentalités. À propos du choc des cultures, il est loin d'être proche parent du *choc culturel* que peut éprouver un touriste traversant un pays où il est renversé par ce qu'il voit, troublé par ce qu'il admire ou heurté par ce qu'il éprouve. (Le problème capital de la philosophie est justement celui de la certitude, produit qui se raréfie à mesure que l'esprit, dans son vol, gagne les couches supérieures de l'abstraction et du rêve.)

La science même, donc l'esprit d'observation conjugué à l'esprit de recherche, n'a jamais donné lieu, contrairement à ce que certains croient ou supposent, à des *a priori* malsains, de l'ordre de la foi ou de la superstition. La méthode cartésienne, en somme, fut appliquée bien avant la lettre dans tout l'Occident, ainsi que le fut la méthode expérimentale. Pour les Anciens eux-mêmes, tout comme pour nous, un chat était un chat et un fait établi était un fait. Les savants de l'Antiquité, qu'ils fussent grecs ou persans, ne mêlaient pas à dessein la fiction, entendez les productions de l'imagination, à la réalité, qu'ils s'employaient à débarrasser de sa gangue avec les moyens du bord.

La science a commis, reconnaissons-le, une foule d'erreurs au cours, par exemple, des cent dernières années ; elle s'est trompée sur les faits, dans leur interprétation ; en aucun cas, cependant, elle n'a supposé, afin de se fonder solidement, l'existence dont on ne sait quel Être, qui expliquerait les divers aspects sous lesquels la nature nous apparaît. La politique et ses institutions peuvent à l'occasion, comme dans la Constitution américaine, s'inspirer de Dieu, puisqu'il faut le nommer, mais la science, suivant la conception que Laplace et Claude Bernard s'en font, « n'a plus besoin de cette hypothèse ». Signalons au passage quelques-unes des aberrations attribuables à une connaissance insuffisante des données scientifiques. Le débat sur la génération spontanée, au XIXe siècle, est un exemple d'erreur sur les faits et non pas, dans ce cas précis, l'effet d'un simple préjugé. Autre erreur qui, cette fois, n'est due ni à la superstition ni à la religion : la résistance populaire à la vaccination en général. Enfin il y a eu ce phénomène, plutôt bizarre, que fut l'opposition d'un très grand nombre de gens à la pasteurisation du lait. De nos jours encore, trop nombreux sont ceux qui refusent la vaccination au risque d'aggraver une épidémie.

Dans nos recherches sur la nature des mentalités, nous sommes amenés à étudier un phénomène prodigieux : la vie.

Nous avons le soupçon que la chaîne de la vie ne tolère aucune rupture, qu'aucun chaînon ne doit manquer. Le mystère biologique global appelé vie a dû se produire partout où ses facteurs étaient réunis et convergeaient vers son apparition. Il n'est point de mentalité, point d'esprit soufflant le chaud et le froid et point de pensée sans la vie. Dans ces circonstances, il est possible que le mouvement organique en question se soit fait sentir simultanément dans toutes les parties de l'univers, pourvu que les mêmes facteurs aient opéré, ce qui nous semble être une nécessité sans cesser, bien sûr, d'être une pure hypothèse. Se peut-il que la vie et la pensée soient apparues presque partout en même temps, dans un grand nombre de galaxies ? Si tel était le cas, nous pourrions répondre par la négative à la question : sommes-nous seuls, nous les humains, dans le cosmos ? Ainsi sommes-nous fondés à penser que si la vie cessait dans un ordre donné, animal ou végétal, il faudrait nous attendre qu'elle cessât bientôt partout. Comme elle a eu son commencement, elle aura sa fin. Elle a commencé, dirait monsieur de La Palice, partout où les conditions de son apparition étaient réunies tant sur la terre qu'ailleurs dans l'espace. Quand disparaîtra-t-elle ? Elle disparaîtra lorsque chaque milieu biologique se sera modifié au point de lui devenir hostile. Nous terriens, nous approchons de ce moment au rythme où la terre se désertifie, se pétrifie. Le minéral agit sur le vivant, qui lui résistera tant que bougeront la dernière cellule, le dernier neurone.

Ce n'est toujours pas la faute de la science si tous les préjugés qui la rendent douteuse, aux yeux de bien des profanes, semblent se liguer contre elle et créer ainsi à son sujet une mentalité moyenâgeuse. Le paradoxe du XXIe siècle aura été l'existence simultanée de quelques grandes réalisations, de grandes découvertes dans plusieurs domaines, surtout en biologie, avec la persistance d'idées préconçues et de mentalités rétrogrades.

Citons quelques exemples de mentalités d'hier et d'aujourd'hui.

Il est une habitude, fort répandue chez nos gens, qui les porte actuellement, de manière irréversible, à célébrer le moindre anniversaire, l'événement le plus banal, le plus prosaïque. Cette coutume, appelons-la esprit de fête, se distingue de toute poésie véritable, qui est selon le poète une « fête de l'esprit », comme la nuit se distingue du jour. Si une telle habitude persiste, elle tourne à la mentalité, à une manière d'être et de penser qui risque de durer avant de se transformer. Qu'on se livre à l'esprit de la fête tant qu'on voudra, cela n'est pas interdit, même si cela est par trop bruyant, voire insignifiant, et les rabat-joie en seront pour leurs frais. Il y a cependant quelque chose de plus sérieux, de plus grave même, et c'est l'ancien état d'esprit résultant de la rigueur des mœurs religieuses. L'humanité a beaucoup souffert de cette rigueur. Il existe en effet une façon chrétienne de voir les choses, comme il en existe une hébraïque, une islamique, une hindoue, une bouddhiste. Ces différents regards sur la réalité sont le reflet de textes importants qui ont nourri l'imagination créatrice des poètes et des peuples. Seulement, l'interprétation à sens unique de ces textes par les prêtres en a souvent détourné le sens au profit d'une Autorité abusive et cruelle. Toute cette poésie des vieux écrits connus, sur la morale et la religion, a créé d'autre part autant de mentalités. Celles-ci n'en ont pas moins la propriété de s'incruster dans les mœurs et de ralentir leur évolution. Néanmoins, quand les gens penseront de la même manière en matière de justice pénale, par exemple, ce concept engendrera une représentation de la justice, une façon de voir commune qui deviendra probablement une mentalité, donc un état mental qui, tout en progressant, figera provisoirement l'esprit avant qu'il ne soit à nouveau soumis à une certaine évolution.

Outre ces modèles de mentalité signalés ici, anciens et actuels, une des tournures d'esprit les plus lamentables n'est-elle pas celle qui vous fait prendre l'amitié d'un homme ou d'une femme pour une chose indestructible ou, si l'on veut, pour une certitude apodictique ?

Les facteurs les plus propres à produire l'atmosphère nécessaire à la naissance d'une mentalité sont les facteurs sociaux, ceux dont l'ensemble est cause de tel ou tel climat social.

La vie en société n'est en définitive qu'une résultante. Vivre avec les autres, c'est vivre de compromis dont la somme aura vite dépassé votre capacité de payer. Vivre en couple, c'est exercer sa patience souvent jusqu'à la dépression nerveuse. Vivre seul, enfin, vous apprend peut-être à vous supporter vous-même.

Le principal facteur de n'importe quel tour d'esprit est la personnalité.

La personnalité d'un homme ou d'une femme ne leur est pas remise à la naissance comme un présent, elle ne s'acquiert que par l'affirmation de soi.

Il nous reste à nous résumer afin de proposer au lecteur la formule définissant le mieux possible, à nos yeux, les mentalités d'hier et d'aujourd'hui, y compris la « mentalité métaphysique » dont parle René Verdenal dans son étude sur la philosophie positive d'Auguste Comte *.

* *La Philosophie de Kant à Husserl,* sous la direction de François Châtelet, tome III, Paris, Librairie Hachette, 1973, page 124.

Qu'est-ce donc qu'une mentalité ?

Une mentalité est un état d'esprit (ou état mental) déterminé, quant à sa nature et à son action, par des facteurs qui sont surtout d'ordre social, ainsi que nous croyons l'avoir démontré ci-dessus.

FRAGMENTS

« Je peux me tromper ; mais il me paraît que de tous les anciens peuples policés, aucun n'a gêné la liberté de penser. »

VOLTAIRE

Traité sur la tolérance

Rien ne ressemble moins à la mort que l'aurore d'un beau jour... Que le gazouillis des oiseaux ou le cri des insectes... pourtant elle est partout présente : l'araignée tue, le frelon tue, la vipère tue, les espèces s'entre-dévorent tant dans le sol qu'au-dessus ; or parmi elles se trouve la nôtre, qui n'en a peut-être plus pour très longtemps.

~

L'optimiste colore le monde du rose de ses lunettes, le pessimiste le regarde s'assombrir et s'opacifier à même le noir de ses idées.

~

La musique enivre plus vite et plus sûrement qu'aucun des autres arts. Et pourquoi ? Parce que, dirait-on, le miel des sons va directement dans le sang de l'auditeur. Je préfère néanmoins, à l'ivresse que procure la musique, le frisson que donne un beau tableau impressionniste.

~

Inconséquence de l'homme : d'un côté nous dépensons des milliards pour guérir les maladies et prévenir particulièrement les épidémies ; de l'autre, nous ne cessons de modifier notre milieu biologique au point de le rendre irrespirable, invivable et par suite mortel à plus ou moins brève échéance.

~

Ainsi, vous persistez à vivre en dépit du bon sens ? Vous ne voulez absolument pas vous suicider afin de faire place aux générations montantes ? Non ? Eh bien, vous l'aurez voulu, souffrez. Mais taisez-vous !

~

Beaucoup de gens pensent que, pour être heureux, il nous faudrait, tous tant que nous sommes, vivre sans cesse sous l'empire de la raison. Ils oublient qu'empire veut dire pouvoir, et pouvoir, contrainte.

~

On publie tous les ans des milliers et des milliers d'ouvrages en tous genres. Leur nombre représente des millions de tonnes de papier. Ajoutez-y le papier qu'il faut pour imprimer les journaux du monde entier et celui dit hygiénique. Or s'il fallait que tous les manuscrits en souffrance chez les éditeurs, tous les projets littéraires des hommes et des femmes qui se prennent pour des écrivains fussent à leur tour publiés, on dépeuplerait en quelques mois les forêts de l'Amazonie comme celles de la Sibérie et du Canada. Et la terre ne pourrait plus respirer.

~

Il y a des gens nés philosophes, autrement dit qui le sont naturellement, comme Platon, Descartes, Kant et Bergson, et il y a ceux qui peut-être eussent souhaité l'être mais dont l'humeur tournait trop souvent à la crise de nerfs, à la démence même, comme ce fut le cas de Stirner et de Nietzsche.

Ce pauvre Nietzsche ! Ses ennemis l'ont tant calomnié, lui qui se contenta de médire d'eux à voix basse.

~

Un bon éducateur ne doit jamais prêcher, si ce n'est d'exemple.

~

Les femmes sont depuis toujours, à propos de leur âge, brouillées avec les chiffres, même les fortes en maths.

~

Dans les toutes premières années du XXIe siècle, les chroniqueurs d'actualité scientifique ont annoncé plus d'une fois la découverte d'une dixième planète, que de guerre lasse les astronomes nommèrent *Sedna*. Il n'a cependant jamais été sûr qu'elle répondît à tous les critères d'identification ou de reconnaissance de tels corps célestes. Car, ce qu'il faut savoir avant toute chose, c'est qu'on n'entre pas dans notre système solaire sans faire voir tous ses papiers et sans prouver qu'ils sont en règle. Il devait donc en manquer un ou deux à *Sedna* : l'examen de ses titres d'authenticité remonte forcément à l'une des dernières fois où l'on a parlé d'elle ; or *ils sont faux*. L'identification d'une nouvelle planète il y a peu, se poursuit donc, en attendant une appellation plus élégante que celle actuellement admise, qui est formée des lettres et des chiffres suivants : 2003UB313. Et cette fois est la bonne, semble-t-il : une nouvelle planète, la dixième, a été observée, elle appartient sans conteste à notre système et elle met plus de cinq cents ans à faire le tour du Soleil.

~

L'opprobre qui s'attache aux pas d'un homme d'État vénal sera toujours, en définitive, plus convaincant que ses dénégations, plus cruel que le cercle de ses amis, plus fort que la puissance de sa volonté.

~

Les détails négligeables, insignifiants même, qui n'en mobilisent pas moins chaque jour l'attention d'un homme pendant des heures – ces petits soucis quotidiens, dont l'importance égale zéro – le tuent plus sûrement que s'il était foudroyé par une tuberculose galopante et un pemphigus.

~

Comme, dans notre immense égoïsme, nous rapportons tout à nous-mêmes, nous nous croyons, pour nous punir, fatalement responsables de tout.

~

La vérité historique est comprise tout entière dans le passé et le présent ; quant à l'avenir, domaine de l'optimiste, il est peut-être encore permis d'en rêver.

~

La littérature est intéressante, divertissante au point que bien des gens y sacrifient toutes leurs journées. Ne lui en demandons pas trop toutefois, car, au fond (et tout le monde le sait) elle est fausse de A jusqu'à Z.

~

On, pronom indéfini, souffre aujourd'hui d'une crise d'identité. Son emploi, dans la conversation comme dans les médias, donne lieu à tant d'équivoques qu'on a souvent l'impression de foncer à pied, à cheval ou en voiture, sur le babélisme primitif, afin de le posséder à l'égal d'une langue.

~

Au Québec, le recul du français, face au québécois populaire et à l'anglais, ne vient pas d'un manque d'instruction ou de culture qu'on aurait observé chez la population, mais de son ignorance de la grammaire et du vocabulaire français, ainsi que de son emploi incorrect des expressions idiomatiques.

~

Une chose, à quelque ordre qu'elle appartienne, ne saurait être tenue pour absolument sûre que si sa nature est reconnue partout et par tous, et son existence évidente. Mais comment exciper de l'évidence, comment être sûr de quoi que ce soit quand des physiciens (non pas des métaphysiciens mais des physiciens) commencent à douter à leur tour de l'existence du monde (voir *Science et Vie,* octobre 2005), c'est-à-dire de la matière et de la pensée ?

Hâtons-nous de lire ou, selon le cas, de relire Berkeley.

~

Les lois s'appliquent dans un contexte donné ; elles ont une explication, une formulation, bref un esprit déjà défini par Montesquieu et d'autres ; or l'esprit a lui aussi ses lois, dont la première est la clarté.

~

Dépouillons la philosophie de ses branches adventices, réduisons-la donc à l'essentiel, la logique : il restera toujours assez de sujets pour occuper notre esprit et de principes, moraux ou non, pour le guider.

~

Ne pourrait-on pas soumettre la grammaire à la même thérapie ? Retirons-lui pour lors la morphologie, dont la matière est devenue trop aléatoire ou trop instable, et gardons la syntaxe, qui ne se corrompt que très lentement.

L'équation par excellence (ou équation du bonheur).

Facteurs constitutifs où

E	tient lieu du terme effort,
r	signifie récompense,
a	veut dire amour,
p	désigne plaisir.

Elle se lit ainsi :

E	au carré produisant $r + a^3$ = plaisir à la puissance $n^{ième}$.
E^2	– $r + a^3 = p\ n^{ième}$.

La cohérence (ou ce que le vulgaire appelle logique) est, de l'avis presque unanime, la première qualité d'un discours, d'un projet, d'un plan d'action, d'une conduite et, à plus forte raison, d'un système de pensées. Car, aux difficultés qu'on rencontre à vouloir être cohérent toujours et partout, tant dans la simple élaboration d'un texte banal que dans la construction d'un pont, nous connaissons peu de gens capables d'une concentration d'esprit suffisante pour aller, sans errer une seule fois, jusqu'au bout de leurs desseins.

L'esprit, comme le corps, a ses parasites, qui se manifestent sous deux formes principales : le cas

léger, par exemple la Distraction, et le cas lourd, l'Obsession.

~

Des mythes fort anciens ont nourri la littérature fantastique durant, au bas mot, soixante générations en Occident. Le mythe de l'homme qui sait se rendre invisible, celui de la femme dont le corps finit en queue de poisson – illustration de l'art de séduire – celui du savant à la double personnalité, qui tantôt console, tantôt assassine, toutes ces images de rêves et de désirs sont à présent si nombreuses que le genre littéraire qui les a portées depuis Platon va bientôt couler à pic sous le poids de tant d'œuvres. C'est quand un genre littéraire triomphe qu'il est le plus menacé. On se lasse de tout et Don Quichotte viendra un jour régler son compte au roman de chevalerie.

~

Penser c'est voir passer, sous son regard intérieur appelé le conscient, des images évanescentes n'ayant la plupart du temps aucun rapport les unes avec les autres.

~

Celui qui s'avisa le premier que la réalité pouvait n'être pas ce qu'il voyait et entendait, a eu de ce fait, ce jour-là, une intuition dont on peut dire, bien qu'elle fût discrète, qu'elle était du tonnerre.

~

Nous nous ferons toujours plus de tort à dénigrer en cachette nos adversaires qu'ils ne s'en feront jamais à nous mépriser ostensiblement.

~

La Mort n'accorde pas de grâce. Les sursis ne sont pas son fort ; ne lui en demandez donc pas, elle a, aujourd'hui même, de nombreux autres rendez-vous.

~

Nom de Dieu de nom de Dieu !
(Juron exprimant le paroxysme de la colère.)

Les Grecs et les Romains juraient-ils par leurs dieux comme nous par le nôtre ? Juraient-ils par Zeus et par Jupiter comme nous par le Père, le Fils et l'Esprit même lorsque nous ne croyons pas en eux ? Ils respectaient, dit-on, tout ce qui était sacré ; or les divinités, quelles que fussent leurs mœurs et leur conduite, étaient sacrées. C'est pourquoi nos ancêtres, dans leurs moments de grande irascibilité, préféraient sans doute s'en prendre aux objets, vases de terre cuite ou œuvres d'art, qu'ils avaient sous la main. Les Grecs pouvaient jurer aussi bien par une cuillère à pot que par leur jeu d'osselets, les Romains par la Roche Tarpéienne et les Chinois par un godet d'encre. Il nous est à présent loisible de juger, à leurs discours écrits, que la rhétorique ancienne acceptait mal qu'on invoquât à tout instant les puissances invisibles. Cicéron n'a jamais pris en vain le nom de ses dieux, à peine y est-il allé de quelques prosopopées au sujet de Catilina et autres gredins, jamais il n'a fait un usage excessif de ces figures de style aujourd'hui trop connues pour que nous les reproduisions ici.

Afin d'être efficace, de mieux attirer l'attention sur celui qui le profère, le juron ne doit jamais être grossier. Il sera pittoresque, amusant, divertissant et par suite drolatique, comique, original, inattendu, plus plaisant que mordant, plus vif qu'acéré, enfin sa lourdeur naturelle l'empêchera de s'élever vers le ciel comme les prières, qui ont des ailes.

Les jurements sont à la ressemblance de leurs auteurs, dont ils ont forcément le caractère, le tempérament, l'enthousiasme, l'audace ou la révolte intérieure (ce dernier état d'âme s'exprime souvent dans le blasphème) : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié de ces pauvres hommes *. »

* Maeterlinck.

N'y eut-il pas un jour cet évêque qui, pour que ses ouailles un peu crispées se détendent l'esprit, leur disait à la suite d'un sermon un peu longuet : « Vous savez, mes frères, je sacre mais je ne jure pas. »

Les beaux-arts et la critique s'opposent en général si radicalement qu'on ne saurait cultiver les uns sans fuir l'autre. Que l'on puisse être à la fois un grand peintre et un critique universellement respecté, c'est une curiosité pour ne pas dire une anomalie. Un génie pourrait-il être tout ensemble un grand peintre et un critique écouté, capable de concilier ces extrêmes ? Lequel alors ? Léonard de Vinci ?

Ce que j'appelle de la littérature brute, ce sont des choses comme les *Pensées,* de Pascal, les *Mémoires,* de Retz, les *Carnets,* de Dostoïevski, la correspondance de Degas. Ce sont des écrits qui n'ont été ni polis, ni lessivés, des écrits qui ne sentent pas la lavande. On voit que les auteurs ne se sont pas relus ; ils nous livrent leur pensée en quelques lignes dont le laisser-aller, la désinvolture vous donne pour un instant l'impression flatteuse que vous auriez pu les écrire vous-même.

Tout comme il existe une abondante variété de plantes vénéneuses, on reconnaît plusieurs classes de gangsters, plusieurs catégories de criminels. Les principales sont celles du criminel par intérêt (affaire des commandites, en 2005), du criminel par passion politique (le criminel de guerre est à ranger sous ce groupe) et celle du criminel par plaisir (ou l'art d'assassiner comme en se jouant).

On peut aller en effet, et l'on ne s'en prive guère, jusqu'à tuer par intérêt. Autrement dit pour de l'argent, mobile si puissant qu'il faut être d'une grande vertu pour le repousser en tant que mobile et le mépriser en tant qu'argent. Les journaux et les romans sont pleins de ces sordides histoires de famille, de ces récits d'actes sanglants perpétrés par des hommes et des femmes, mais le plus souvent par des hommes cherchant à s'approprier le bien d'autrui. Ces drames – la police est parfois seule à savoir que ce sont des crimes – surviennent dans des familles où les héritiers, au lieu de prodiguer à un père mourant, à une mère gravement malade, les soins nécessaires, complotent en vue de hâter leur fin. Tuer par intérêt est aussi le fait des mafieux. Ces bandes d'escrocs et de *bravi* ont un sens très développé de la famille, comme d'autres ont le sens de l'humour. Les mafiosi sont aussi les champions du point d'honneur. Ont-ils une querelle à vider ? Ils ne sont pas difficiles sur le choix des armes, pourvu qu'elles soient de fort calibre ; la chevrotine est à conseiller, elle fait un travail malpropre, il est vrai, mais sûr à vingt mètres. Il faut d'un autre côté leur rendre justice : en réglant leurs comptes, ils débarrassent la société d'un bon nombre d'entre eux. Leur grand principe est le suivant : dans les affaires, tout est négociable fors l'honneur. Chaque fois ils en seront quittes pour reformer leurs rangs, se serrer les coudes, et « réparer leurs brèches » comme l'infanterie espagnole à Rocroi.

L'homme qui tue pour faire avancer la cause qu'il défend, assouvir sa passion politique, représente assurément la catégorie où les assassins sont en plus grand nombre, et cela en raison notamment de la généralisation du terrorisme depuis les années trente du XXe siècle. Au XXe siècle, les maîtres de l'Allemagne et de la Russie ont envoyé dans les chambres à gaz, les camps de concentration et les camps de travail, des millions d'êtres humains. Il est bon de le rappeler bien que l'ont n'ait pas à se forcer pour s'en souvenir.

Si les criminels par passion politique sont apparemment les plus nombreux, les plus répugnants sont ceux qui tirent jouissance de leurs crimes, de leurs habitudes et pratiques abominables, qu'ils multiplient parfois durant des années, jusqu'à leur arrestation. Dans le cas des « tueurs en série », particulièrement dans celui des égorgeurs d'enfants, la responsabilité de l'assassin se trouve affaiblie par un état mental souvent voisin de la démence. Une preuve du dérangement d'esprit si fréquent chez le pédophile, c'est qu'il s'imagine, quelle que soit l'abomination de ses actes, pouvoir museler ses victimes pendant des lustres et de cette manière se soustraire aux rigueurs de la loi. Il oublie le fait que les petits garçons et les petites filles, devenus grands, parlent. Pour un pédophile astucieux, intelligent et par suite capable d'échapper à la justice, la justice en arrêtera soixante. Bien sûr, un psychopathe pourrait avoir tué toutes ses victimes, il ne peut pas avoir tué tous ceux qui les recherchent depuis leur disparition. Ici, le criminel semble oublier l'angoisse qu'éprouvent les parents des enfants disparus et les moyens dont dispose la police pour les retrouver. Ainsi le criminel se leurre : il croit encore être à l'abri des poursuites de toutes sortes alors qu'il est sur le point d'être arrêté.

Le cas de Rais (Gilles) est sous ce rapport des plus instructifs. L'étude du personnage et de ses mœurs nous amène à conclure, toutes choses étant égales, que la justice de son époque a été dépassée par l'horreur de la situation, si bien qu'elle a traité le baron comme un criminel de droit commun et un grand pécheur, le condamnant à mort et le livrant au bras séculier.

Gilles de Rais était, semble-t-il, si sûr de l'impunité, en raison de sa dignité de maréchal, du silence qu'il imposait et de la peur qu'il inspirait à son entourage, qu'il accepta, vers la fin de son aventure, qu'on lui proposât comme de la marchandise des adolescents enlevés par des tiers. Comment n'a-t-il pas songé que ces maquerelles d'un nouveau genre, qui n'étaient pas des enfants de Marie, pouvaient néanmoins se mettre à table un jour ? On dirait que celui qui commet des meurtres en série ne sait plus s'arrêter, et que plus la police resserre son étau autour de sa personne, plus il en commet.

Gilles de Rais est l'exemple le plus parfait du criminel par plaisir. Il avait plus qu'un grain de folie, il personnifia la démence par ses excès de toute nature. Il crut qu'il lui suffirait, devant un tribunal, de nier les rapts et les meurtres dont on l'accuserait, pour en être quitte ! La démesure est le mot qui qualifie le mieux son esprit malade et sa conduite en toute rencontre. Pour conclure, arrêtons-nous à l'observation suivante, tirée, si l'on veut, de l'expérience des siècles : un pédophile qui a des complices est un grand sot.

~

Nous sommes redevables aux peintres, plus encore qu'aux autres artistes, d'une idée singulièrement féconde, celle de création artistique. Plus que les autres artistes, les peintres nous donnent l'impression qu'ils tirent leurs œuvres du néant, et pourtant les deux tiers d'entre elles sont de l'imitation, des essais de reproduction de la nature.

~

Un des peintres que j'aime le mieux, Degas pour ne vous rien cacher, peint la nature tantôt comme à travers un mince rideau de mousseline, tantôt plus crûment, par exemple en accentuant les rides, les boutons et les comédons de ses personnages.

~

Deux fondements de la démocratie, tant ancienne que moderne, sont la brigue et l'éloquence. Elles ne dépendent pas l'une de l'autre et la pratique de la première ne donne aucun talent pour exercer la seconde.

~

La politique use le politicien comme le fer use le fourreau et la lessive abîme le linge.

~

Une rupture avec la famille est souvent un bon départ dans la vie, car ce genre d'éloignement vous oblige à vous débrouiller ; or il faudrait que vous fussiez bien peu malin pour ne pas y arriver.

~

Hormis la santé et les moyens de la conserver, choisir une profession ou un métier est la chose du monde la plus importante : votre bonheur, durant les cinquante à soixante ans qui vous restent alors à vivre, ne dépend-il pas de ce choix ?

~

La mort s'attrape comme un courant d'air. Vous êtes bien-portant le dimanche soir et défunt le lundi matin.

~

Il n'est pas moins idiot de mépriser les gens ou de se moquer d'eux pour leur accent, que d'imiter l'accent des autres pour faire rire.

~

Vous êtes trois ou quatre clients dans une salle d'attente. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, vous cherchez tous, désespérément, un nouveau sujet de conversation. Pourquoi vous fatiguer tant ? Vous n'avez, pour rattraper la balle au bond, qu'à retracer les étapes de votre dernière maladie, et vous deviendrez vite intarissable, tout comme le sera chacun des autres visiteurs sur le même sujet.

~

Avoir de l'esprit comme quatre ? C'est possible à condition que les trois autres n'en aient pas moins que vous ou, ce qui revient peut-être au même, que vous en ayez autant qu'eux.

~

La médisance est la messe des morts des réputations et la calomnie, l'inhumation des restes.

~

Géronte, qui lutte contre la décrépitude au moyen des cosmétiques, ne l'emporte sur elle que devant son miroir.

~

La famille est un champ de bataille d'où, quand on ne meurt pas de ses blessures, on sort toujours fortement éclopé.

~

Autrefois les Anglais étaient partout sur les cinq continents ; à présent, ils sont un peu partout.

~

C'est lorsque nous en avons le plus besoin que l'argent se fait le plus rare. Curieusement, créanciers et débiteurs sont du même avis là-dessus. Les uns prétendent ne plus pouvoir prêter, les autres ne plus pouvoir payer. Mais seule l'insolvabilité est punie.

~

Religions

Le christianisme est une doctrine contraire à la nature. Sa morale ne vous conseille-t-elle pas le pardon des offenses ? Ne vous exhorte-t-elle pas à oublier les torts qu'on a eus envers vous ? Ces conseils et ces incitations sont tout à fait propres à rendre folle de rage toute personne saine d'esprit qui aurait subi de graves préjudices, sans pouvoir obtenir justice de quelque manière que ce soit. Avec le pardon des offenses pour compagnon de route, on peut aller très loin dans la vie, jusqu'à l'impunité des coupables, qui est à la vérité un déni de justice.

~

Le mépris de soi-même peut aboutir au suicide, et le mépris à l'égard des autres, au génocide.

~

Quand on vous parle d'auteurs spirituels, pensez-vous à saint Jean de la Croix ou à Voltaire ? à l'auteur de l'*Imitation* ou à Sacha Guitry ? à la mère Angélique ou à Ninon de Lenclos ? La polysémie règne sur les mots à l'égal de l'impératrice de Chine sur ses millions de sujets.

~

Le prosélytisme est l'exact contraire de la discrétion : les convertis ne viennent pas vous tenir compagnie ; il reviennent vous envahir ; ils ne conversent pas, ils prêchent.

~

Pourvu qu'on ne s'avise pas d'en répandre les bienfaits autour de soi, l'athéisme est une espèce d'hygiène mentale. Cette conviction, cette certitude (qu'il n'existe pas d'Être souverain) finit par faire le vide dans l'esprit, à le débarrasser, à le libérer de ses idées préconçues, puis à remplacer celles-ci, le temps aidant, par une sérénité, une sagesse qui vaut tous les cultes.

~

Pourquoi les religions, dès leur fondation, embrasent-elles toujours la terre du feu de leur foi ?

Chaque matin, je me pique avec une seringue contenant une dose massive d'indifférence en toute matière.

Sur l'athéisme

Le salut de la pensée est dans l'agnosticisme et, plus nettement encore, dans l'athéisme.

Qu'une partie de l'humanité, durant des millénaires, se soit inclinée, agenouillée devant ses dieux, cela n'a jamais prouvé l'existence d'un seul d'entre eux.

En quoi l'athéisme serait-il salutaire ?

En ce que, de la plupart des esprits par où il passe, ce vent destructeur chasse les préjugés, les affections d'ordre moral, les craintes de toutes sortes et tout le tremblement psychologique dû à la folie religieuse quelle qu'en soit la forme.

Nettoyé de ses miasmes, l'esprit humain aura tôt fait, comme aux temps présocratiques, de se concentrer sur l'essentiel, la recherche de la vérité, tout en laissant aux optimistes le soin de découvrir le bonheur.

Que de poètes, que de peintres et que de musiciens, sans compter les architectes, les sculpteurs et les comédiens, ont cédé aux caresses de la renommée avant d'être dupés par les mirages de la gloire ! En matière de création et d'interprétation artistiques, seul compte le moment présent, celui où les sens intéressés se tendent vers le créateur ou l'interprète, qui ne sont là que pour nous donner du plaisir. La question : sont-ils célèbres ou non ? n'importe nullement ici. Tous ces artistes, créateurs ou interprètes, qu'ils riment, peignent, fassent des gammes, construisent des palais, sachent faire parler la pierre, le marbre et le bronze, ou incarner des personnages, ne doivent en fait songer qu'à nous procurer l'extase esthétique, et c'est bien ainsi, et cela suffit.

~

Que vous parliez à une personne ou à plusieurs, veillez à bien prononcer les mots, à les bien détacher afin d'éviter les malentendus. Bref, adressez-vous à votre interlocuteur comme s'il était un peu dur d'oreille. Ces conseils sont à l'usage notamment des comédiens actuels, dont l'articulation est déficiente au point qu'au théâtre, au cinéma ou ailleurs, il faille tendre l'oreille pour saisir leur discours. Inutile de pleurer sur l'époque de Jules Berry, de Pierre Renoir et d'Edwige Feuillère, hâtons-nous plutôt de rouvrir les écoles de diction.

~

La peinture réaliste ne se justifie maintenant que par la qualité, la perfection du rendu.

~

Avant de noircir de votre prose cette feuille d'imprimante, demandez-vous si sa valeur est plus grande que celle des mots que vous voulez écrire et, dans l'affirmative, faites-en l'économie.

~

Au moment de passer l'arme à gauche, chacun de nous, pourvu qu'il soit conscient, se demandera encore une fois mais la dernière : « Pourquoi me trouvé-je ainsi entre l'existence et le néant ? » Et, sans avoir eu de réponse raisonnablement satisfaisante, déçu, dépité, bredouille, chacun retournera vers son point de départ.

~

Un krach du savoir et non de l'économie est à prévoir d'ici à deux ou trois générations ; cela en raison du nombre prodigieux de connaissances que l'esprit humain ne saura plus absorber, même à l'aide des plus puissants ordinateurs. Bientôt, en sciences de la matière seulement, sans parler, donc, de la psychologie, de la biologie ou de l'histoire, le nombre de questions possibles dépassera de quelques milliards celui des réponses.

~

Sans vouloir jouer les prophètes, nous pouvons affirmer que dans cinquante ans la représentation que l'homme se fait actuellement de l'univers, d'après les dernières découvertes, aura tellement changé que dépité, déçu, déboussolé surtout, il regardera très probablement les choses comme si l'axe de la terre avait été complètement inversé.

~

Un bon biographe se contentera toujours d'être le photographe du cœur et de l'esprit de son sujet.

~

Malgré la sécheresse, le dépouillement, la rigueur dont nos livres devraient être faits, nous sommes trop souvent sur le point de tomber dans la leçon de morale et le prêchi-prêcha. Et nous y succombons en effet. Les plus grands y succombent. Voire les meilleurs (Tolstoï).

~

Les arts

La vraie poésie ne fait pas que vous enivrer, elle vous intoxique.

~

Une équation est à faire entre la littérature et la peinture, tellement ces deux arts se ressemblent, surtout en ce qui concerne leur apprentissage.

On ne saurait du premier coup peindre un tableau abstrait ni faire un poème « hermétique » qui ait un semblant de sens. Toutefois, après avoir pendant des années observé la nature et tenté de la reproduire sur une toile, on peut entrer dans la confrérie de l'art abstrait. On travaille d'abord d'après un modèle, et ensuite, une fois que l'on s'est rendu maître de la matière, on crée d'après l'image du modèle.

~

Éducation

Vers la fin des années quarante, peu après la guerre, Giraudoux publia dans une revue à fort tirage un article sur l'importance de l'enseignement primaire. Ces lignes d'un romancier et auteur dramatique célèbre mettaient en relief la nécessité de renforcer, sinon de réformer, ce genre d'instruction. L'éducation nationale, dans bien des pays, vit de révoltes et de réformes, et la France ne fait pas exception à la règle.

Or le principal objectif de l'instruction publique ou privée n'a pas changé depuis Charlemagne, puisqu'il s'agit toujours d'apprendre aux potaches à lire, à écrire et à calculer. Ainsi ce but pédagogique est-il triple, chaque champ d'activité intellectuelle mis en cause ici même – lecture, écriture et calcul – est distinct des autres.

Lorsque les premières grammaires françaises furent imprimées, elles contenaient, outre les déclinaisons verbales et les neuf autres parties du discours, des méthodes d'apprentissage de la lecture : la méthode « phonique », alors très répandue, était l'une d'elles. Les méthodes se multiplièrent rapidement. Si elles se distinguaient les unes des autres à certains détails, elles reposaient toutes, en revanche, sur le fait que lire, qui semble être un acte analytique, est une synthèse, un phénomène global. Pour apprendre à bien lire, il faut vite dépasser le stade où l'élève épelle les voyelles, puis les consonnes, en vue de former des sons qui aient un sens.

Les méthodes étaient probablement trop nombreuses, les meilleures se perdant dans un océan d'opinions. La meilleure n'était-elle pas l'expérience même du maître ? L'expérience d'un instituteur qui sache communiquer son savoir, si humble que soit celui-ci ?

Pour un logicien, pour un philosophe ou un juriste, aimer passionnément la raison, dont la froideur est le caractère dominant, n'est pas le meilleur moyen d'être payé de retour.

Les difficultés de la grammaire en général viennent du nombre prodigieux d'exceptions auxquelles donne lieu la pratique d'une langue au fur et à mesure de son évolution.

Science – morale

La vertu ne doit pas savoir qu'elle est admirable, car dès lors qu'elle le saura, elle ne le sera plus.

Faillite de la science : l'expression fut en grande faveur dans l'opinion vers la fin du XIXe siècle. Au siècle suivant, les victoires de la science en physique, en astrophysique, en astronomie, en chimie, en médecine et en chirurgie, firent oublier cette expression, qui était un jugement sévère. Nous parlerons plus justement aujourd'hui d'une crise, d'un effondrement, d'un krach du savoir attribuable à un trop-plein d'informations dans toutes les sphères de la connaissance.

Religion

Tant que l'athéisme ne devient pas une profession de foi, il est parfaitement légitime de soutenir ses opinions sans crainte d'être voué aux gémonies.

Ton médecin t'interdit-il de toucher à l'alcool ? Alors, bois du jus de pomme. Cela ne vaut pas le chambertin, bien sûr que non, mais tu t'habitueras et tu n'envieras bientôt plus tes amis, qui s'offrent les grandes marques trop souvent au détriment de leur santé.

L'athéisme est un antidote à de grands maux, notamment aux guerres de religion. Comment défendra-t-on la cause de Dieu quand plus personne ne croira en lui ?

Pour le moment, le gros inconvénient de l'athéisme, celui que l'athée rencontre tous les jours sur son chemin, c'est d'être regardé de travers par les lecteurs de la Bible. Il n'en sera plus ainsi lorsque le monde entier sera musulman.

L'athée qui vilipende son voisin du seul fait qu'il est croyant est un fieffé imbécile. Il faut d'abord lui demander : « Pourquoi vous agiter ainsi à propos d'un être qui, selon vous, n'existe même pas ? » Il faut ensuite lui dire : comme il n'existe pas, tout ce que vous affirmez à son sujet – de même que vos moments d'humeur, vos colères – est sans objet et frappé de la même inexistence que n'importe quelle divinité.

Le véritable athée est au fond un sceptique qui ne cherche à convaincre personne.

Croire est-il vraiment un besoin chez l'homme ? S'il en est un, il devrait diminuer en raison des certitudes acquises par l'esprit humain cherchant à percer à jour les mystères du cosmos. Seulement, nous l'avons dit ailleurs, entre ce que nous savons de l'univers et ce qu'il reste à savoir, le rapport est probablement de un à cent milliards, à supposer toutefois que le monde physique est limité, car s'il ne l'est pas, nous pouvons toujours courir.

Pas un jour sans une ligne ?

Quel programme ! Quel engagement de la part d'un auteur vis-à-vis de lui-même !

Et pour quels résultats ?

~

Personne ne l'ignore, il n'est point de recette pour écrire un bon livre. S'il y en avait une, tout le monde voudrait la suivre et l'humanité croulerait sous des tonnes et des tonnes de papier imprimé.

~

La clarté, la simplicité, le naturel et une certaine légèreté sont les traits fondamentaux de la prose française depuis Voltaire, sinon depuis Montaigne.

~

Santé

La vieillesse mal entretenue dégage une odeur de poussière, de ranci et de bouffarde culottée.

~

Après soixante ans, l'hygiène du corps et de l'esprit réclame des soins presque incessants.

~

Des athlètes parlaient entre eux, avec assurance, de leur forme et de leurs trophées. Sur les cinq qui bavardaient ainsi, un fut emporté par un ACV le même jour ; deux autres, un mois plus tard, durent être hospitalisés pour troubles cardiaques. La santé des sportifs n'est brillante que dans leur esprit et

dans celui des médecins qui les soignent. Aimer les sports et les pratiquer pourrait même, selon certains, être un gage de longévité. Cependant, la compétition, effrénée comme elle l'est aujourd'hui, et jointe à la consommation de drogues, ne peut, bien sûr, que raccourcir les jours d'un athlète.

~

Cherchez le bien. Ne cherchez pas le mieux, il est trop près du pire auquel tout le monde doit s'attendre ; au fait, n'est-ce pas lui qui nous attend tous ?

~

Les hypothèses et les doctrines se succèdent, se mélangent ou s'opposent en politique, en philosophie, en sciences ou ailleurs, sans jamais convaincre beaucoup de gens. N'aurions-nous pas parfois envie de dire que les idées passent et que les tendances demeurent ? Assurément, autour des hypothèses et des doctrines, de petits groupes de penseurs se seront formés au cours des âges, chacun imprimant à la philosophie, à la politique ou à la science un visage reconnaissable. Si reconnaissable, du reste, que si vous demandez à un lycéen de vous faire, au fusain, le portrait de Platon, de Copernic, de Harvey ou de Bergson, il y arriverait probablement dans tous les cas.

~

Pour la pensée en général, une hypothèse devient vite, en sciences comme en philosophie, une hypothèque.

~

Si le monde doit être sauvé (ce qui n'est pas du tout sûr), c'est à l'esprit républicain qu'il le devra. Pendant la querelle des caricatures, en 2006, les journaux qui ont dit *Stop* à l'intolérance, et qui ont caricaturé les pontes de l'islam sans leur en demander la permission, se sont signalés, entre autres choses, par leur sens de la démocratie, qui signifie la même chose, ou peu s'en faut, qu'esprit républicain.

~

Hasard ou nécessité

Est-il quelque chose de plus trompeur, de plus déroutant plutôt, qu'une tendance, quels que soient le lieu ou le moment où elle se manifeste ? Les joueurs de tout acabit, les parieurs obstinés, les boursicoteurs, les pronostiqueurs et les météorologues vous donneront dans doute, là-dessus, une opinion éclairée.

~

Politique

L'ombre de Karl Marx a passé sur les XIXe et XXe siècles comme celle d'un ange exterminateur chargé, on ne sait par qui, de troubler le repos du bourgeois et de montrer aux classes laborieuses le chemin du pouvoir. Pour ce qui est de tenir en haleine les petits-bourgeois, on y est arrivé, le programme a fonctionné en Russie pendant soixante-dix ans, puis tout s'est dissipé dans un brouillard où nous aurions du mal, à présent, à reconnaître les grandes figures du communisme militant. On se rappelle vaguement Molotov, sa cautèle, ses intrigues, mais qui se souvient de Malenkov ? Il a pourtant succédé à Staline au printemps de 1953.

Qu'ils soient visés ou non par elle, la caricature amuse en général les gens d'esprit et indigne les sots.

Certains, paraît-il, ont la peau si tendre, que tout dessin satirique les égratigne.

Le ridicule qu'un dessinateur de talent peut donner à quelqu'un va quelquefois très loin. N'a-t-on pas déjà vu un homme d'État se suicider après avoir été représenté dans un journal sous la forme d'un étron ?

Une caricature peut être, avec d'autres, à l'origine d'une révolution, voire au commencement d'une guerre.

Histoire

Deux mondes qui s'ignoraient. Tandis qu'au collège, sous le regard de Marcel Trudel, nous nous battions avec un texte de Xénophon, plusieurs de nos proches, frères, cousins ou amis, se battaient en Italie et en Normandie, fort peu soucieux du sort de nos Grecs et de nos Perses.

Psychologie

Les grands nerveux, qui sont pour la plupart de grands inquiets, sont prêts, vous diront-ils, à tout supporter sauf une chose : l'attente. Le fait d'attendre une lettre, un appel téléphonique, ou encore une dame à qui ils ont donné rendez-vous, les met au supplice, leur gâte l'humeur pour le reste de la journée. Ils n'ont aucune idée de la procrastination, aucune envie du repos que connaît l'esprit après avoir tout renvoyé au lendemain et, mieux encore, aux calendes grecques.

~

La vie nous châtie de ses bienfaits en nous les retirant un à un et en nous interdisant, sous peine de mort, d'en jouir derechef. Combien d'hommes et de femmes se voient défendre par leur médecin l'usage de l'alcool, ou le sucre, ou le sel ?

~

Un des avantages de la vieillesse, c'est de voir les choses et les gens perdre peu à peu de leur importance, jusqu'au jour où tout vous devient égal.

À vivre trop vieux, on finit par tout confondre : on prendra, par exemple, la migraine pour de la fatigue intellectuelle.

On ne se rappelle rien d'utile.

On raconte toujours les mêmes histoires comme si l'on voulait faire entrer le passé dans le présent.

Quant à la vieillesse extrême, elle est souvent l'extrême de l'ingratitude.

~

Ce n'est pas la haine qui trouble le plus l'esprit, quoique son siège soit fort probablement dans le cerveau ; ce n'est pas non plus la colère, malgré le désordre cérébral qu'elle occasionne ; ce n'est pas davantage l'envie ni la jalousie, qui peuvent dormir assez longtemps sans se manifester. Ce qui dérange le plus l'esprit, parce que cela dure, c'est l'amertume consécutive à tous genres d'échec.

~

Vieillesse

L'âge nous fausse toutes les perspectives puisque notre vue baisse, notre oreille est de plus en plus dure, notre goût s'affadit, notre odorat s'affaiblit et puisque, pour nous, non pour les jeunes, le nombre des femmes désirables mais inaccessibles va croissant d'un jour à l'autre.

~

Pour trop de gens encore, soixante ans sonnent la fin des folies et le commencement des regrets.

~

Philosophie

ESSENCE ou *ensemble des déterminations intelligibles de l'être* (Gilson). Dire tant de choses en si peu de mots est d'une concision, d'une parcimonie à laquelle la philosophie ne nous avait pas habitués.

~

Ce que la philosophie contient de sagesse n'a pas encore sensiblement amélioré, à ce que l'on sache, l'*humaine condition,* eût dit Montaigne.

~

« Je viens de faire l'expérience du divin ! » s'écria dans la rue quelqu'un, que l'on conduisit séance tenante dans une maison de santé.

~

Si la douleur physique (mal de dent, migraine, arthrite, etc.) pouvait se partager ; si je pouvais, par un quelconque mécanisme psychologique ou physiologique, assumer une partie de ta douleur de manière qu'elle en diminuât dans la même mesure, c'est bien alors que nous reconnaîtrions nos vrais amis, ceux qui nous aiment profondément.

~

Si les systèmes et les attitudes philosophiques pouvaient prendre chacun un visage humain, celui du scepticisme serait probablement le seul à sourire.

~

Découvrira-t-on jamais le sens profond des mots *vie, pensée, esprit, raison, intelligence, intuition, mémoire, sensibilité ?...* Hélas ! nous ne comprendrons jamais complètement le sens de chacun de ces mots. Et pourquoi donc ? Pour la bonne raison que chacun d'eux ne présente à notre vue qu'un aspect de la réalité qu'il désigne, réalité qui reste en majeure partie cachée derrière l'apparence. Nous ne disposons pas et ne disposerons jamais, semble-t-il, des clés nécessaires pour nous introduire derrière l'apparence, jusqu'au fond des choses. Notre seul regard ne nous ouvrira jamais aucune porte donnant sur la connaissance intégrale.

~

1914-1918 : neuf millions de morts du fait de la guerre.

1939-1945 : cinquante millions de morts.

Aujourd'hui, un groupe de fanatiques religieux répandus dans le monde entier veut *remettre ça*. Que faire devant une telle agressivité ? Une seule chose est à faire : multiplier les caricatures des prophètes afin que les sectaires et fanatiques de tout poil crèvent d'indignation avant de lâcher leurs bombes.

~

La métaphysique du XVIIIe siècle, dont Kant, avec assez de succès, a démontré l'inanité, est un ensemble de formations nébuleuses abstraites, évoluant quelque part entre Pluton et un astéroïde du nuage de Oort. Ne cherchons pas davantage : la métaphysique, quelle que soit l'époque où on l'ait étudiée, c'est de l'art abstrait avant la lettre.

~

Psychologie – morale

La fatigue d'être n'est pas rédhibitoire. On s'en remet la plupart du temps.

~

En littérature, tout le monde en convient, il n'est plus de sujets tabous. Cependant, bien des sujets encore risquent de le devenir pour avoir été traités *ad nauseam,* par exemple les péchés capitaux, sur lesquels on a écrit tant de choses depuis le Moyen Âge, tant de fantaisies de toutes sortes.

~

Philosophie

L'éthique ne résout pas les problèmes de morale. Elle en prévoit peut-être un certain nombre, les prévient à peine et donne des avis, à la rigueur des directives, en vue d'en atténuer les effets. Elle est la science de la prévention morale et une préface à l'hygiène mentale.

~

Veille à ce que tu fais dans la vie comme en une journée soit sans dommage pour ton voisin, ton ami, ton frère ou toi-même. Et si ce que tu fais est sans inconvénient pour les autres comme pour toi, le motif de ton action est bon : tu peux agir.

~

Si l'on n'est pas assez subtil pour faire des maths, alors on fait de la philosophie.

~

À voir le train dont va le monde, après tant de civilisations éteintes, nous n'avons plus le droit de nous étonner de rien, sauf celui de nous attendre à tout.

~

« *... craint l'amour, fuit le vin et n'aime pas le chant.* »

Ils sont de cet acier trempé dont on fait les assassins.

~

Histoire

L'histoire a désigné sous le vocable de conquérant une demi-douzaine d'individus, dont chacun a dérangé beaucoup de monde en son temps. Ils ne méritaient pourtant pas la gloire qui s'est par inadvertance attachée à leurs pas. Appelons ces zigues par leur nom : César, Gengis Khan, Napoléon 1er, Lénine, Hitler et Mussolini.

~

Politique

L'Europe des années vingt et trente a été le lieu privilégié de ce qu'on peut appeler l'aventure politique. À la faveur des crises économiques, financières et monétaires, ainsi qu'en raison des scandales à la Stavisky, des gens de toute classe sociale, paysans, petits bourgeois, grands bourgeois, nobles ou membres de l'aristocratie de l'argent, se sont crus appelés par on ne sait quelles voix à sauver leur pays. Ils se sont par suite introduits dans ce réseau d'intrigues, maelström de passions dévorantes, lesquelles signalaient déjà, en Allemagne à partir de 1923, la montée des périls. Pour une oreille et un esprit aussi exercés que Léon Blum, par exemple, des embûches et des dangers sans nom attendaient les puissances européennes au détour du chemin.

~

Esquisses ou portraits de

Primo de Rivera y Orbaneja,
Salazar,
Franco,
Mussolini,
Hitler et *tutti quanti*.

Aventuriers et criminels.

~

Philosophie – morale

La puissance du moi ne peut que se renforcer l'âge venu, quand tout nous porte à nous concentrer sur nous-même ; aussi cette force intérieure, qui ne demande qu'à s'affirmer, qu'à exploser, rend-elle souvent caduc tout geste de solidarité humaine, tout élan inspiré de la générosité.

~

Philosophie – psychologie

Les vices honteux sont moins apparents que les vices ridicules, parce que les vices honteux, comme la pédophilie, se doublent en général d'hypocrisie. D'autre part, des personnages tels que Shylock, Harpagon, le père Grandet, Gobseck et Séraphin Poudrier n'ont jamais su ce qu'ils étaient au fond, n'ont jamais soupçonné leur esclavage à l'égard de l'or ou de l'argent, car ils poussaient le ridicule jusqu'à se priver du nécessaire pour cacher des sommes considérables dont ils n'usaient pas.

~

Plus un souvenir est ancien et comme fiché dans le sous-sol de la mémoire, plus il est susceptible de refaire surface. Vous vous rappelez soudain une après-midi de juillet passée en compagnie de vos camarades de jeu, à tel endroit bien précis, vous avez onze ans. Mais vous aviez complètement oublié, avant qu'un tiers ne l'évoquât devant vous, ce repas pris dans un café, il n'y a pas quinze jours, avec un ex-collègue.

~

Écrivain malgré soi

Arts

Ils ne font pas profession d'écrire, contrairement à beaucoup d'autres, et la perspective de publier ne les excite pas, le plus souvent ne les intéresse même pas. De cette manière, ils vivent et travaillent en paix. Leur emploi les amène notamment à rédiger des rapports, à modifier des textes, à les corriger, parfois à les traduire, en un mot à accomplir des tâches que bien des employés mépriseraient plus ou moins. Quelques-uns de leurs supérieurs, se carrant dans leur fauteuil à bascule, les traitent de plumitifs. Seulement, leurs rapports se lisent, suivant l'expression courante, comme des romans : ce sont des bijoux ouvrés de prose administrative ; on se les arrache au risque de les déchirer ; on les emprunte à des collègues qui les ont lus et relus ou, s'ils ne l'ont pas encore fait, on les leur prête en cachette pour qu'ils les parcourent et les fassent circuler en sous-main. Les auteurs des textes refondus se soucient-ils tellement de ce genre de considération ? Or telle est l'espèce de gloire que connaissent ceux que nous appellerons les écrivains malgré eux, qui existent depuis qu'existent des pinceaux, des plumes et de l'encre.

~

Depuis la naissance du premier homme, la raison est la chose qui a probablement le plus fait parler d'elle ; or nous en sommes toujours au même point touchant son usage.

~

À certains moments de l'existence, surtout vers la fin, on se dira, par exemple : « Aujourd'hui, je déjeunerai avec ma famille, mon frère, mes sœurs, des amis ; or vu mes quatre-vingt deux hivers, je ne sais trop si ce ne sera pas ma dernière réunion familiale.

~

Art

En art, deux forces opposées s'exercent simultanément l'une contre l'autre : la *fiction* et la *réalité ;* la première est à la merci de l'imagination, et la seconde, sous la trique de la raison.

~

On reconnaît une phrase française à la solidité de la syntaxe. D'autre part, un auteur devrait toujours se féliciter d'avoir trouvé le mot juste, principe de clarté en prose française.

~

Nous ne sommes pas grand-chose, et pourtant – ou pour si peu – nous sommes résolus à résister par tous les moyens au néant qui menace et exécute.

~

Avons-nous songé qu'un seul virus peut détruire notre espèce, et que nous devons au hasard, ou à quelque autre raison qui nous échappe encore, d'être toujours vivants ?

~

Philosophie

L'homme n'est-il pas une des millions d'espèces qui ont vu le jour depuis l'apparition de la vie sous ses formes les plus élémentaires ? La plupart des espèces se sont éteintes, les autres ont survécu en évoluant, et de nouvelles sont nées. Nous pouvons, bien sûr, eu égard à notre optimisme ou dans la mesure de notre pessimisme, louer ou non la nature de nous avoir conservés jusqu'ici ; elle ne nous a cependant rien promis. Car notre avenir, comme catégorie étiquetée *homo sapiens*, dépend plus de notre humeur que d'une incertaine destinée. Or nous l'avons le plus souvent chagrine, ce que l'histoire constate aux nombreux conflits de toutes sortes, religieux ou politiques, qui ravagent la terre. Les hommes se haïssent au point qu'on ne saurait désormais compter sur eux pour améliorer les choses si peu que ce soit. Nous n'avons peut-être pas à craindre une mort naturelle pour le genre humain. Ce qui est manifestement plus redoutable, c'est la mort accidentelle. On n'a du reste pas besoin, pour s'en persuader, de longues démonstrations géométriques à la Spinoza. La dure réalité nous rattrapera toujours au bord du gouffre pour nous y pousser.

~

Que Dieu et ses saints ressuscitent s'ils le peuvent, et que le diable les emporte !

~

Psychologie

Si notre cerveau était un muscle, la concentration d'esprit, à l'exemple de l'exercice physique, lui serait probablement aussi nécessaire que peut l'être l'oxygène aux poumons, au cœur, et par suite à toute la machine.

~

Que de décisions, prises dans un moment d'humeur, se sont avérées excellentes ! À Chévardino, puis à Borodino, Napoléon s'est réjoui de n'avoir pas fait donner la garde : c'était une économie de dix mille hommes au moins. Évidemment, quelques semaines plus tard, la situation, pour les Français, allait changer de façon dramatique. Wellington, à Waterloo, s'est félicité d'avoir eu la patience d'attendre l'arrivée des Prussiens, même s'il avait juré quelques fois en interrogeant l'horizon à l'aide de sa lunette.

~

Chez certains, dès qu'on prononce le mot *âme,* ils y ajoutent pour leur compte *immortelle* comme allant de soi. Or l'élément fondamental de la psychologie est encore loin d'être bien connu. L'âme n'est pas cette substance simple par définition, dont l'absence dépeuplerait l'univers. Pour l'instant, elle est ce que l'artiste (créateur ou interprète) met d'élan et de souffle dans ses propres œuvres et dans celles des autres.

~

Religions

Toutes les religions sont folles, mais elles ne le sont pas toutes au même degré. Comme les clients d'une maison de santé, il en est de douces, d'inoffensives, et il y en a de dangereuses. Entre la tyrannie de l'islam et la bonhomie du bouddhisme, l'écart est vertigineux.

~

Psychologie

La mauvaise humeur est une sorte de politesse réfrigérante, pour avertir les gens autour de soi de garder leurs distances.

~

Une colère froide est à peu près ce qu'il y a de plus dangereux au monde après l'envie. La différence entre les deux est que l'une, quel qu'en soit le mobile, a tôt fait de s'apaiser, tandis que l'autre persiste.

~

Art

L'art n'a point de sexe. Il importe peu que Néron soit joué par une obèse de dix-sept ans, Junie par un adolescent dont la voix est sur le point de muer,

Roméo par une Italienne aux traits fins et Juliette par un éphèbe. Tout ce qu'on demande aux comédiens, ainsi qu'au metteur en scène, c'est d'avoir du talent.

~

Psychologie

Le *baby boom,* comme disent les Anglo-Saxons, est en réalité l'effet d'une hallucination collective. Les jeunes mères qui, le printemps venu, promènent dans des landaus leur progéniture à Manhattan, à Londres ou à Belfast, adorent ces petits chéris, mais, en confidence, elles vous diront qu'elles ne sont pas prêtes à en faire un autre avant longtemps. Ce qui nous incline à croire, nous les hommes, à une explosion démographique, c'est le nombre de nourrissons que nous croisons sur le trottoir, poussés par leurs mamans dans leurs belles voitures blanches, grises ou noires. Au vrai, ils ne sont pas si nombreux et le seront de moins en moins vu la nouvelle mentalité maternelle.

~

Logique

Plus on écrit et plus on risque de se contredire. Toutefois, se contredire et changer d'avis sont deux choses bien distinctes. Entre l'une, qui consiste à soutenir aujourd'hui le contraire de ce que vous affirmiez hier, et l'autre qui témoigne chez vous d'une réflexion, d'un mûrissement de l'esprit sur un point, un grand événement s'est produit, une transformation d'idée est survenue, qui change la donne et qu'on nomme tout simplement évolution.

~

Psychologie

La vieillesse a plus d'un nom : sclérose, arthrose, ostéoporose, amaurose, cirrhose, impuissance, parkinson, alzheimer, surdité, glaucome, cécité, paralysie générale, etc.

~

Logique

Veillons toujours à ce que l'expression de notre pensée soit nette comme les quatre lignes d'un carré parfait.

~

Si Mussolini ne s'était pas mis à dos la moitié du monde par sa conquête de l'Éthiopie ; si Hitler s'était contenté de réoccuper la Rhénanie ; si Staline n'avait pas fait main basse sur la Carélie, la Bessarabie et les États baltes ; enfin, si Yamamoto avait attaqué l'Australie au lieu des U.S.A., les choses ne se seraient peut-être pas arrangées facilement, mais elles auraient pris un autre tour, qui aurait peut-être permis à notre génération (celle qui eut vingt ans en 1939) d'éviter l'impôt du sang.

~

Art

Le jeune auteur tenant mordicus à l'originalité se bat contre les influences, comme Tartarin se battait contre les ombres de l'envahisseur. Le jeune auteur ne soupçonne pas que tout ce qu'il écrira durant sa vie est déjà contenu, sous quelque autre forme, dans tout ce qui a été écrit depuis les débuts de la littérature.

~

Logique

Si la clarté d'un énoncé n'ajoute rien à sa vérité, elle incline néanmoins l'esprit à le tenir pour évident. Ainsi la clarté jouit-elle, auprès de la raison et par rapport aux autres facultés cognitives, d'un préjugé favorable.

~

La science a commencé, tant en Chine qu'en Grèce et en Égypte, par des tautologies. Les mathématiques, la métaphysique, voire la morale, reposent toujours, au fond, sur des propositions dont la naïveté fait sourire.

~

Psychologie

En amour, ce dont on se souvient le mieux vers la fin de sa vie, ce ne sont pas les bons coups qu'on a tirés ni même les meilleurs, ce sont, hélas ! les occasions perdues.

Nouveaux essais, nouveaux mélanges,
de Jean Tétreau (1923-2012),
est un ouvrage inédit.

ISBN : 978-2-89816-~~046-5~~
© (Succession ? ?) et Vertiges éditeur 2020

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org